

Pascal Mathis

sans Autre que *nous-mêmes*

Viennent des mondes dont on s'éprenne !

Du même...

Structure autistique du futur, l'âpre matin des mots

2016, chez l'auteur, isbn 978-1-326-58422-1

Pour Étienne, mon fils

*Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.*

Arthur Rimbaud, chanson de la plus haute tour

ISBN 978-0-244-93465-1

sans Autre que nous-mêmes

Mon fils Étienne entre dans l'âge adulte et m'a demandé de dire notre confiance, à tous les deux, dans les mondes qui viennent. Pour refuser, j'aurais pu exciper d'un sérieux défaut de qualité ; jeunesse studieuse à la fin des années soixante-dix, entrée dans la vie au milieu des années quatre-vingt, trente ans déjà au service de ce que l'univers semble devenir. Il y aurait là de très bonnes raisons de se taire, de se faire oublier même, de laisser l'avenir à ceux qui n'ont pas encore tenté de l'assassiner. Mais quelle ultime ignominie ! Et stupide avec ça ! Car, au vrai, l'espoir n'a peut-être jamais été si solide, si présent.

En avoir la certitude patiente,
la recevoir des nouvelles générations
et l'affermir de nos errements même.

Une douce patiente, semblable à celle de mon garçon quand il m'introduit dans sa stabilité autistique, quand il déconstruit si bien les apparences du Spectacle, quand il se défend si vaillamment des manipulations, quand il m'invite dans ses affinités électives, si généreuses à ceux qui savent les recevoir. Rendre tout ceci à chacune et à chacun, en faire un commun, oser s'enseigner de l'autisme pour

sans Autre que nous-mêmes

s'éprendre de mondes familiers ou bizarres, à naître pourquoi pas ! Démarche singulière, individuelle presque, qui pourtant s'impose des deux points de vue, de l'autiste, et de celui qui entend résister à la domination ; deux positions qui peuvent n'en faire qu'une. Qui n'est pas tenté de désertir, les mains sur les oreilles, le spectacle si bruyant, si excessif, du pouvoir, vulgaire et tapageur dans son interminable agonie ?

Naïvement, nous causerons du monde lui-même, ineffable refuge offert à qui ne le hérisse pas de certitudes ni le mine d'interrogations ; causer du monde sans faire raisonner les théories et les discours qui l'enveloppent ; ils ravagent nos esprits de leurs vérités autant que de leurs hypothèses au lieu d'encourager notre curiosité et de veiller sur nos inquiétudes. Nous les taisons avec obstination à l'exception des deux voix seulement, celles-là mêmes qui autorisent l'ingénuité de notre récit ; l'analytique d'abord, toute de douceur sérieuse, sans laquelle l'autisme n'aurait pu se révéler à lui-même ; les cris de destitution les plus aigus aussi, grande clameur de la sécession, joie qui toujours soigne nos plaies. Mais ces voix majeures sont bien trop fortes à notre timidité. Nous ne converserons pas avec elles, encore moins, inconscients, nous ne jouerons à les forcer au dialogue. À l'emprunt même, nous préférons une simple évocation, modeste, pieuse et ignorante ; une manière d'invocation un peu triste et toute tendre, tant les mots, comme les choses, souvent nous blessent.

sans Autre que nous-mêmes

De modestes évocations bibliographiques donc : trois revues, L'Internationale situationniste (1958-69), Tiqqun (1999-2001) et LundiMatin (depuis 2014), les petits ouvrages du Comité invisible et les épais volumes du Collectif mauvaise troupe, les travaux des linguistes du Groupe μ , ceux du sociologue Jacques Ellul, ainsi que les écrits des psychanalystes Rosine et Robert Lefort et encore ceux, plus récents, de Jean-Claude Maleval. Se souvenir aussi du séminaire d'Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, 1996-1997, « L'Autre qui n'existe pas et ses Comités d'éthique », du récent recueil « Refuser de parvenir » au centre international de recherche sur l'anarchisme de Lausanne et, en contrepoint, de l'infinie douceur des enseignements de Chögyam Trungpa.

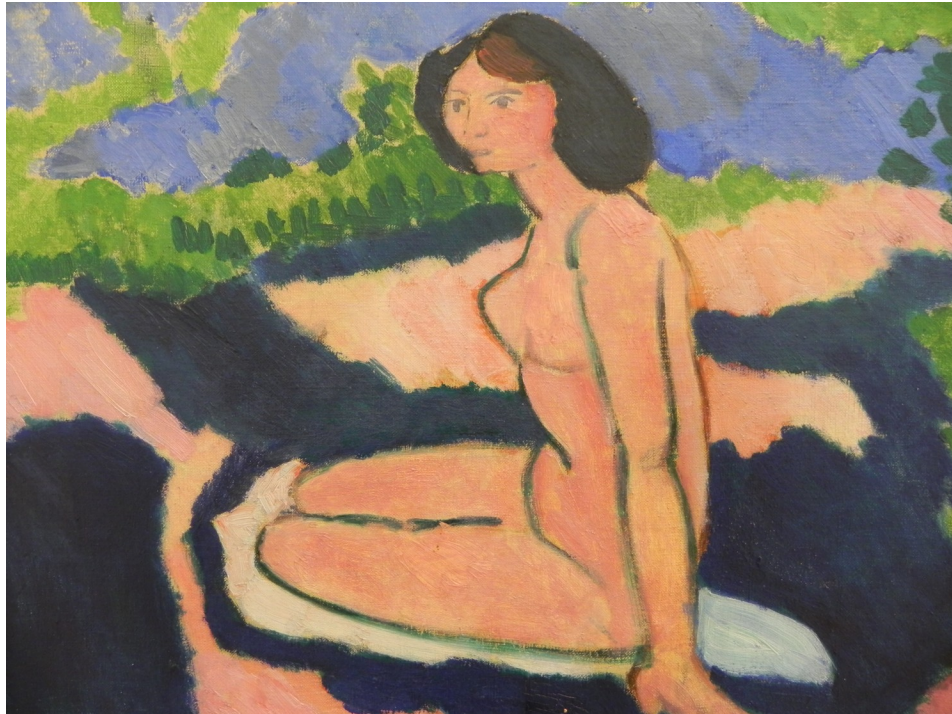
Je veux t'offrir, ami-e bienveillant-e, avec le faible filet de ma voix, quelques représentations picturales de la possibilité même de l'invocation que je te murmure, de la faculté de parler, telle que les artistes de jadis nous l'ont indiquée. Des œuvres qui me furent de si vifs encouragements à oser entendre ma propre voix que j'imagine qu'elles aideront à la lecture elle-même, appelant à une douceur que les mots ne sauront pas toujours produire, apaisant les irritations qu'ils pourraient causer.

L'ouvrage est un centon et tu y reconnaîtras sans peine des étoffes familières, chatoyantes ou rustiques. Aucune de ces pièces ne garantit la solidité de l'ensemble tant le fil du manque qui les lie est d'une fragilité toute précieuse. Je m'autorise à en faire l'éloge, car je ne l'ai pas filé. Bienfait inestimable et douloureux, il me fut naguère

sans Autre que nous-mêmes

offert de tout cœur. Mon premier devoir serait de rendre hommage à qui je dois si seulement je le pouvais. Las, je n'ai pas été fidèle au merveilleux présent et cette trahison me prive du bonheur et de la justice d'un compliment public. Aussi, faut-il me résoudre à dire bonnement l'absolu de ma dette. Seul, je n'aurais pu parcourir les contrées dans lesquelles nous allons voyager.

sans Autre que nous-mêmes



Musée de Grenoble

sans Autre que nous-mêmes



Musée de Tessé au Mans

sans Autre que nous-mêmes

Le réel à l'assaut de l'esprit,
et ce n'est pas un programme

sans Autre que nous-mêmes



Musée départemental Arles antique

sans Autre que nous-mêmes

Un conte donc. Voici le conte d'homo sapiens, qui parle de choses très anciennes, de choses qui débutèrent il y a mille siècles, et de tout ce qu'il en advint, un immense enchevêtrement d'histoires, toute une mythologie, uniquement pour penser un futur commun. Ainsi, il était une fois...

sans Autre que nous-mêmes



Musée national de la Renaissance, Ecouen

sans Autre que nous-mêmes

L'animal fabuleux du Moustérien, bête manquante

Le Moustérien

Il était une fois un animal merveilleux qui maîtrisait le feu, débitait à la perfection des armes et des outils de pierre, bâtissait des abris, et, en groupe modeste, s'occupait de cueillette, de petite et de grande chasse aussi. Il enterrait ses morts, peignait son corps, se vêtait, collectionnait des pierres et des coquillages singuliers, s'en paraît peut-être, communiquait assurément, même si rien ne nous est parvenu de son langage, sinon un rêve vague, d'avant Babel, tout entier de stabilité et de réalité, à l'image de son être singulier, à l'opposé de nos langues variées et variantes. Que ne l'avons-nous connu, l'homme du Moustérien ! Il avait émergé du fond des âges et, s'il ne possédait déjà plus la stabilité des bêtes que nous côtoyons aujourd'hui, son règne, le Paléolithique moyen, dura près de trois cents millénaires.

sans Autre que nous-mêmes

Durée inhumaine qui défie la représentation ! Il n'y aura, dans notre conte, d'autre merveilleux que celui que nous offre la nature, et ce merveilleux naturel sollicitera bien assez notre imagination. Mais comment ne pas abandonner un simple nombre à sa banalité et, au contraire, se l'approprier pour qu'il nous figure une grandeur si éloignée des valeurs communes ? Toute l'évolution humaine depuis le Néolithique, l'agriculture et les premiers villages, tient en dix millénaires, un trentième. L'Ancien Testament, la philosophie grecque, Bouddha, Confucius, n'illuminent pas l'humanité depuis trois millénaires, un centième. La révolution industrielle, si encore on la fait remonter au début du dix-huitième siècle, un millième. L'éternité d'une culture persistant, même au prix de quelques variantes et évolutions, trois cents millénaires n'est assurément pas humaine. Il y avait encore de la stabilité animale dans une telle constance. Mais qu'est-ce que l'animalité ? Et plus loin encore, qu'est-ce que la vie elle-même ? Grande digression.

Avant de nous y aventurer, ami·e, permets-nous une supplique essentielle : le premier charme d'un conte tient à ses mots simples et limpides, nous nous efforcerons de toujours les choisir ainsi, même si s'invitent aussi ceux du temps présent. Toutefois, malgré nos résolutions et nos efforts, ta belle culture, savant·e ami·e, risque d'y laisser raisonner des concepts, des théories entières ; « conscience », voici les sciences cognitives ; « manque », « désir », et s'invite un siècle de psychanalyse ; « esprit », sois le bienvenu dans la philosophie allemande. Ce conte n'aura de saveur que si, éclairé·e mais patient·e,

sans Autre que nous-mêmes

tu acceptes de suspendre un instant ces voix puissantes. Tu retrouveras bien vite ta liberté, mais tu auras laissé une chance à la naïveté, une chance de t'instruire peut-être des mondes nouveaux que nous brûlons d'habiter, et qui sait, d'aborder les magnifiques édifices théoriques dont tu es si fier·ère, mais cette fois par quelque plaisante arrière-cour. Alors, une suspension¹ de quelques pages, est-ce si cruel ?

La vie-nue

Partons donc à la recherche de ce fil conducteur qui pourrait, de la vie à l'animal et de l'animal à l'homme, faire entendre l'idée même de stabilité, d'immutabilité², à la considérer toujours dans sa relativité, loin de l'affirmation tyrannique d'elle-même que toujours elle voudrait imposer. Digressons ainsi simplement et, espérons-le, librement à ton oreille. Commençons par la vie, la vie-nue, comme mécanisme de reproduction. La matière inerte se conserve, plus ou moins, et se transforme, mais sa transformation n'est jamais une reproduction. À l'inverse, la vie d'un organisme est le plus souvent de

- 1 ἐποχή, si le joli mot te rassure. Les notes en bas de page seront faites pour cela, répondre à ton impatience, si jamais elle devait se manifester un peu trop vivement, une ruse encore pour ne pas te perdre, ami·e.
- 2 Léo Kanner (1894-1981) décrit pour la première fois l'autisme comme un tableau spécifique dans un article publié en 1943, Autistic disturbances of affective contact, Nervous Child, volume 2, p. 217-250. Il y distingue alors deux traits dont la « sameness », le besoin d'immutabilité.

courte durée, mais cet organisme trouve à se dupliquer ou à se reproduire. L'individu ne persiste guère mais l'espèce beaucoup plus. La vie comme reproduction. Si la reproduction était un phénomène parfait, la vie ne serait sûrement qu'une forme peu originale d'agencement de la matière. Reproduction imparfaite donc, de temps à autre une mutation, qui, si elle n'est pas létale au regard de l'environnement, peut se trouver sélectionnée pour autant qu'elle constitue un avantage adaptatif. Présentation si simple et générale que l'on n'ose invoquer Darwin. Schiller serait de meilleure compagnie avec ses deux principes de persistance et de changement, à eux seuls capables de guider le vivant³. Le vivant suppose des normes, de la persistance, autant que la faiblesse de ces mêmes normes, de la mutabilité.

La matière peut faire l'objet de bien des transformations. Sous l'effet de champs gravitationnels, magnétiques ou électriques, de bombardements de particules, au contact d'autres substances, par des changements de température ou toute autre cause, les substances se modifient. Chimie, physique nucléaire... mais aucune corruption. C'est

3 Dans ses "Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme" publiées en 1795 Schiller s'exprimait ainsi : *"Quand l'abstraction s'élève aussi haut qu'elle le peut, elle parvient à deux concepts ultimes auxquels elle est obligée de s'arrêter en avouant ses limites. Elle distingue dans l'homme quelque chose qui persiste et quelque chose qui change continuellement."* (Onzième lettre) *"À première vue nulle opposition ne paraît plus absolue que celle qui existe entre les tendances de ces deux instincts, puisque l'un exige le changement et l'autre l'immutabilité. Et pourtant ce sont ces deux instincts qui épuisent le concept d'humanité, et un troisième instinct fondamental, qui pourrait servir d'intermédiaire entre eux, est purement et simplement inconcevable."* (Treizième lettre) Schiller, Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, traduites par Robert Leroux, Aubier, Paris, 1943, 1992, p. 173 et p. 191.

sans Autre que nous-mêmes

que rien ne vient hiérarchiser les plans d'organisation de la matière inerte, même si ses structures sont plus ou moins complexes et fragiles. Telle stalactite peut se rompre sous son propre poids, tel cristal peut être naturellement détruit par un glissement de terrain, telle molécule particulièrement complexe peut être fractionnée par une réaction chimique. Certaines structures de la matière ont tendance à s'étendre comme la rouille sur le métal. Mais si une organisation a, tout à la fois, la capacité de se dupliquer, c'est-à-dire d'affecter de nouvelles entités, et de ne pas perdurer dans les entités qu'elle a concernées, il y a là une nouveauté, une faiblesse fondamentale, qui permet des modifications et, sous la pression de l'environnement, la sélection des plus adaptées.

Tel est le monde du vivant. La matière moléculaire y est organisée de façon spécifique, mais surtout, le plus souvent, son organisation ne perdure que peu au-delà du temps nécessaire à la reproduction d'un nouvel individu. La vie apparaît comme une suite de corruptions et de générations commencée sur notre terre il y a un peu moins de quatre milliards d'années. L'émergence de la vie comme affaiblissement des normes de la matière inerte ; affaiblissement, mais pas disparition. En l'absence de norme, rien ne perdure, tout n'est qu'accident. La faiblesse à l'origine de la vie eut ceci de particulier qu'elle fut suffisante pour permettre les mutations, et partant l'évolution, mais limitée en sorte d'autoriser la vie à durer. Cet affaiblissement si spécifique peut être autrement décrit comme une "individuation", c'est-à-dire comme l'apparition d'entités susceptibles de périr mais aussi de se reproduire, l'ensemble de ces entités formant

sans Autre que nous-mêmes

l'espèce. Si le vivant n'était animé que du principe de persistance, l'évolution serait impossible. Depuis Darwin, on sait que c'est bien grâce à des mutations aléatoires, retenues par la pression sélective du milieu, que la vie a évolué. Selon l'intuition de Schiller deux principes épuisent le vivant, la persistance et la liberté qui permet les mutations.

Le manque de persistance

Est-ce à dire que l'apparition de l'homme, l'hominisation elle-même, serait l'effet de mutations aléatoires sélectionnées pour l'avantage adaptatif qu'elles auraient conféré à l'espèce ou au sujet ? Nous aimons les contes, la naïveté nous ravit, et nous sommes bien trop timides pour discuter sérieusement de thèses philosophiques ou scientifiques, mais ce récit de l'hominisation sélective, qu'une sottise vulgate veut nous imposer, est à ce point niais, consternant de mépris pour les faits, tout boursoufflé de la fausse grandeur d'une humanité au sommet d'une ridicule pyramide du vivant, pétri en réalité de toutes les dominations sociales, projection de la méritocratie napoléonienne aux âges de la pierre taillée, qu'il ne serait pas même prudent de simplement l'abandonner chemin faisant, de crainte que, plein de haine, il ne nous saute à la gorge, avide de faire accroire à un monde dont « nous » serions la quintessence et dont certains le seraient

sans Autre que nous-mêmes

assurément plus que d'autres, à moins qu'il nous faille, à tous, pousser encore et toujours la roue d'on ne sait quel progrès cauchemardesque pour nous montrer enfin digne de notre propre humanité.

Prenons donc un instant pour régler son compte à cette vilaine fable. En quelques mots, elle nous explique que la bipédie serait d'origine assez récente, environ quatre millions d'années, réponse adaptative à la modification de l'environnement lequel, passant de la forêt à la savane, aurait offert une prime à quelques individus qui se seraient relevés pour apercevoir les prédateurs et fuir à temps. La bipédie nouvelle aurait permis l'usage des mains pour des tâches autres que locomotrices, lesquelles mains auraient été d'autant plus efficaces que le pouce était opposable. L'activité manuelle aurait développé l'intelligence et le volume du cerveau. Les innovations n'auraient plus eu qu'à s'accumuler et se communiquer au fur et à mesure pour former des cultures dans un mouvement toujours accéléré.

Mais chaque épisode de ce méchant roman s'effondre au plus léger examen. Le proconsul, un primate qui vécut de vingt-deux à seize millions d'années B.P., était bipède, et bien des singes sont bipèdes dans leur enfance. Certains lémuriens sont très habiles de leurs mains et possèdent un pouce opposable. De nombreuses espèces animales ont développé des innovations souvent ingénieuses, barrage des castors ou ruche des abeilles, sans que pour autant aucune accumulation des connaissances ne les entraîne dans une quelconque spirale ascendante. Et l'argument d'autorité laïc n'a pas sa place ici,

car nul besoin de renier le darwinisme pour rendre l'homme à sa simple nature manquante comme s'y sont employés Bolk ou Gould⁴. Il suffit d'admettre la néoténie de notre espèce qui seule peut expliquer le décalage des évolutions de la morphologie et des technologies.

L'évolution de l'homme fut donc pédomorphique, drôle de mot pour un conte, à moins qu'au contraire ce ne soit là son essence, un récit lui-même pédomorphique. Mais laissons les genres littéraires et posons simplement qu'à chaque étape de son histoire, ce qui allait devenir l'homme moderne a perdu le stade ultime de développement de sa forme précédente. L'être nouveau ressemblait à l'enfant du passé⁵. Le décalage constaté entre les évolutions morphologiques et technologiques impose la lecture de notre évolution en une vaste néoténie. Le paléolithique a connu plusieurs types humains qui se sont succédé non sans se chevaucher. Homo Habilis, puis Homo Erectus et enfin Homo Sapiens. Peu importe que ces grades de l'espèce humaine ne soient pas apparus de façon linéaire et que l'arbre généalogique de l'homme ressemble plutôt à un buisson touffu. Chaque nouveau type

- 4 Louis Bolk (1866-1930), *Das Problem der Menschwerdung*, conférence prononcée en 1926 et publiée dans la traduction de Gnatheret et Lapassade, in *Revue française de psychanalyse*, mars-avril 1961, p. 243-279. Stephen Jay Gould (1941-2002), *Ontogeny and Phylogeny*, Harvard University Press, 1977.
- 5 Suivant ce critère, et à la seule observation des crânes fossiles, on distingue cinq étapes, les prosimiens apparus il y a soixante millions d'années, les simiens il y a quarante-cinq millions d'années, les pongides il y a vingt millions d'années qui ont donné les gigantopithèques, les sivapithèques, les gorilles, les chimpanzés et les oranges-outans, les australopithèques robustes et graciles apparus il y a sept millions d'années, les Homo il y a trois millions d'années et les Homo Sapiens depuis cent mille ans. Outre la morphologie des crânes, les aptitudes à la bipédie que perdent les jeunes singes confirment le phénomène de pédomorphyse pour les bipèdes que nous sommes.

humain a vécu une très longue période pendant laquelle ni sa technologie ni son mode de vie ne le différenciaient du grade précédent. À l'évidence, aucun nouveau type humain ne fut retenu à raison d'un avantage adaptatif. Par contre, tous constituaient une mutation pédomorphique et il suffit de faire l'hypothèse d'une pression environnementale moins forte pour expliquer leurs apparitions par un simple principe de parcimonie. L'être nouveau n'étant qu'une part de l'ancien, la dernière étape du développement de l'individu se trouvait économisée⁶.

- 6 Homo Habilis, apparu il y a trois ou quatre millions d'années, partageait sa technologie lithique initiale avec les australopithèques. Lentement il développa des activités sociales différenciées autour d'un camp de base un peu structuré, au point de rendre viable entre deux millions d'années et un million six cent mille ans une nouvelle pédomorphose. De la même façon, Homo Erectus s'est longtemps contenté des habitudes de vie et des méthodes de taille de son prédécesseur avant de raffiner son mode de débitage des silex (dit alors Levallois) il y a environ sept cent mille ans, de maîtriser le feu, d'enterrer ses morts et d'utiliser des colorants et ainsi d'entrer dans le Moustérien. Au bénéfice de cette belle civilisation, une dernière néoténie devint viable, ce fut Homo Sapiens. Apparu il y a environ cent mille ans, il ne va, lui-même, développer un nouveau mode de vie, l'Aurignacien, qu'après cinquante mille ans. Tout ceci pour établir que seule la dialectique de la persistance et de la mutabilité parvient à expliquer l'hominisation, sans renier le darwinisme, selon le schéma suivant : les progrès de la civilisation, s'ils sont finalement sélectionnés pour l'avantage adaptatif qu'ils procurent, n'apparaissent que sous l'effet d'une liberté/mutabilité toute particulière laquelle trouve sa source dans la néoténie. Sous l'effet du progrès, la mortalité infantile diminue, des individus, affectés de mutations qui auraient été éliminées avant cette diminution, peuvent dès lors survivre et transmettre leurs mutations. La pédomorphose submerge alors, par sa seule fréquence, la forme ancienne dont le principe de persistance n'est plus suffisamment soutenu par la mortalité infantile. La mutation s'impose ainsi, sans qu'il soit besoin de faire intervenir un avantage adaptatif au crédit de l'être nouveau.

sans Autre que nous-mêmes

À chaque pédomorphose, les hommes s'allégèrent d'une part de leur principe de persistance. Leur comportement instinctif fut alors sujet à une plus grande liberté créatrice et à des mutations aléatoires plus profondes, qui ne furent sélectionnées que si elles présentaient des avantages adaptatifs. À partir des pongidés, aucune évolution pédomorphe n'a persisté jusqu'à nous, ni les Australopithèques, ni Homo Habilis, ni même Homo Erectus. À force de pédomorphose, c'est donc bien le principe de persévérance, celui qui assure la reproduction de l'espèce dans le temps, qui se trouve altéré. Il ne s'agit pas uniquement d'un ralentissement de l'ontogenèse, mais de l'affaiblissement de son propre principe directeur, persévérance ou persistance comme on voudra.

Notre vieil animal fabuleux du Moustérien avait donc ceci de merveilleux que sa persistance était bien fragile, qu'elle était venue à manquer. Souvent il mutait sans que son environnement n'ait raison de ces mutations tant il était déjà incroyablement adapté, et plus il mutait plus il s'adaptait encore. C'est ainsi qu'il finit par donner naissance à une version raccourcie, à une diminution de lui-même, à Homo Sapiens. Sapiens, titre bien prétentieux, usurpé presque par ce fils manqué, gloire factice qu'il faut oublier en parlant plutôt d'homme moderne ou tout simplement de nous. Mais un « nous » encore un peu robuste, qui n'avait plus la belle stabilité de ses ancêtres, certes, mais que la liberté ne démantibula pas d'un coup, liberté au sens mécanique, manque de tenue, liberté que les agrafes parisiennes laissent aux mouvements du pantin de carton ou au moteur la solide fixation de ses axes en vue de rotations harmonieuses et rapides.

sans Autre que nous-mêmes

Qu'apparaisse un degré de liberté supplémentaire, agrafes mal rabattues, boulon mal serré, et tout se décompose, se désorganise, s'abîme dans le désordre. Loin d'un tel drame, l'homme du Moustérien a fini par s'éteindre doucement, il y a trente millénaires. Sa civilisation en comptait alors trois cents et son successeur, déjà âgé de soixante-dix, était entré dans le bel Aurignacien qui occupera le chapitre suivant. Mais avant, à quoi pensait notre ancêtre si solide ?

La conscience

À n'en pas douter l'homme du Moustérien possédait un appareil psychique, mais lequel ? Au moins celui des mammifères supérieurs. Comme tout organe, comme toute cellule même, cet appareil psychique se définissait par un intérieur et un extérieur. Certes, toujours dedans et dehors interagissent ; les cellules ont leurs membranes, les individus leur peau, les organes leurs frontières, autant de dispositifs de communication. Mais nul être, nul organisme, si le domaine interne ne parvient à maintenir, pour partie, un comportement propre différent de celui à l'œuvre dans son environnement ; ce n'est alors que décomposition et charogne. Aucun être vivant ne peut se passer d'une limite au-delà de laquelle se situe un extérieur dont les relations avec son intérieur se trouvent restreintes et idéalement régulées afin de permettre la persistance de son métabolisme.

sans Autre que nous-mêmes

Entre le métabolisme du sujet et son environnement, il y a sa peau autant que sa structure, tout un ensemble de dispositifs visant à maintenir l'intégrité de l'individu toujours au risque de se diluer dans son environnement, définition même de sa mort. Dedans et dehors donc, de la même façon s'agissant de l'appareil psychique. Extérieur perçu par les cinq sens, agi par le corps, intérieur animé par des appétits alimentaires, sexuels ou sociaux, par la fuite des stimuli douloureux ou inquiétants, comprenant aussi des habiletés ou des savoirs comme on voudra, et même une conscience. Car l'efficacité d'un tel appareil psychique est directement fonction de sa capacité à traiter, de façon la plus fine possible, les perceptions qui le relient à l'extérieur, c'est-à-dire laisser bouleverser son organisation interne par la nouveauté du signal qui lui parvient. Mais son intégrité commande que ce bouleversement soit mesuré.

Les écarts dont se montrait capable l'appareil psychique de l'homme du Moustérien étaient mesurés. Sa liberté, son degré de liberté comme on dit en mécanique, était infime. Il avait certes un savoir du monde, une science précise de bien des choses, du débitage de la pierre, de la chasse au grand gibier, de l'habitat, des aliments comestibles, des prédateurs, de la vêtue, etc., et il mettait en œuvre ces techniques, mais il n'en disposait pas, il n'en avait pas conscience, au sens où il ne pouvait envisager de les modifier et, de fait, il possédait cette stabilité inhumaine qui lui permettait de les conserver à l'identique durant des centaines de millénaires. Tout juste cet ancêtre fabuleux était-il traversé de deux moments de conscience, à

sans Autre que nous-mêmes

peine plus intenses que chez les animaux d'aujourd'hui, qui l'obligeaient à penser de manière fugace que les choses pouvaient être différentes de ce qu'elles étaient.

Le premier, sans ordre logique ni chronologique, mais sûrement premier par l'intensité, se manifestait en désirs. Désirs toujours d'une chose particulière ou d'une sensation spécifique qui manquait au sujet, faim et aliment, froid et chaleur, excitation sexuelle et accouplement, attachement et proximité. Curieux sentiment qu'une chose ou une sensation qui n'est pas présente, réelle, pourrait advenir. Au terme naturel de chacun de ces désirs se tenait la jouissance, toujours jouissance de l'objet précisément désiré, jouissance qui marquait inéluctablement la fin du désir. Dans cette antique animalité, tout manque était désir, toute satisfaction jouissance. Mon chat m'en laisse contempler le plaisant tableau, désir d'accouplement, de nourriture, de chaleur ou de fraîcheur, de caresse, jouissance enfin, et il s'endort.

Mais avons-nous bien regardé la bête charmante à la réduire ainsi ou ne voyons-nous que sa cage dorée ? Laissons le matou vagabonder autour de la maison. La feuille qu'emporte le vent est son jeu, comme l'insecte qu'il domine, le rival qu'il évince. Réussira-t-il ? Échouera-t-il ? Longtemps il laisse la question ouverte, pure mutabilité, écart et retour, par petits ou grands bonds, toujours rejoués sans que la jouissance vienne clore ce modeste espace de liberté. Jeux et domination, activités si proches dans leurs réalités, domination de la balle, de la proie, ou du rival, comme la fin est

sans Autre que nous-mêmes

longtemps différée ! C'est alors l'ouverture nécessaire pour l'apprentissage des habiletés, pour l'équilibre du groupe, pour la sélection des partenaires. Second moment de conscience.

Ainsi, comme les animaux, l'homme du Moustérien possédait bien une conscience, assurément un peu plus entendue, mais si limitée encore ! Les grandes innovations qui présidèrent à l'hominisation ne purent être conscientes. Les anciennes cultures durèrent bien trop longtemps pour que l'on puisse penser qu'elles aient été confrontées à la mutabilité qu'impose la conscience⁷. Si l'outil de pierre était né d'une démarche intellectuelle consciente, vouloir se servir d'un moyen pour atteindre une fin, il aurait évolué très sensiblement durant les deux mille six cents millénaires qui suivirent son invention, or ce ne fut pas le cas ; et ce qui est vrai de la technologie l'est également des autres normes sociales. Les innovations des périodes précédant le paléolithique supérieur sont antérieures à leur conscience.

Nous avons appréhendé l'évolution humaine par le concept de liberté, au sens de faille dans une régularité, de simple perte d'une norme, n'ouvrant que secondairement le champ des possibles. Nous avons dit comment l'homme se trouve l'héritier d'animaux qui, à plusieurs reprises, perdirent une part de leur stabilité et qui, pour

7 L'Oldowayen et l'Acheuléen ancien ont chacun perduré plus d'un million d'années, l'Acheuléen proprement dit s'étend sur cinq cents millénaires et le Moustérien sur trois cents. Pendant chacune de ces immenses périodes, la technologie n'a pas sensiblement évolué et l'organisation sociale ne s'est guère modifiée. Une telle stabilité exclut que les hommes d'alors aient eu la moindre conscience des normes technologiques, sociales ou esthétiques qu'ils mettaient en œuvre.

certains, purent ainsi reconstruire de nouvelles pratiques dans les espaces de liberté successifs auxquels ils accédèrent. La liberté dont nous parlons n'est ni conquête ni stade suprême d'un développement mais uniquement dégradation et affaiblissement. Et seules se cumulent les pertes, non les constructions inconscientes qu'elles permettent, loin de tout emballement du progrès.

Dans l'appareil psychique, cette liberté consiste à penser tout à la fois qu'une chose existe et qu'elle pourrait ne pas exister, à réaliser mentalement un écart d'avec ce qui est. Toujours préoccupé de la simplicité des mots, nous nous sommes autorisés à appeler, avec le grand Claparède⁸, ce drôle de sentiment du nom de conscience. Qu'une

8 On pourrait remonter plus loin encore pour justifier ce choix de vocabulaire, jusqu'à Herbert Spencer (1820-1903) : « Être conscient, c'est penser ; penser, c'est former des conceptions, c'est réunir des impressions et des idées ; et faire cela, c'est être le sujet de changements internes. Il est admis de tous que sans changement la conscience est impossible. Un état de conscience uniforme en réalité est une non-conscience. Quand les changements cessent dans la conscience, la conscience cesse. » (Principes de psychologie, traduction Ribot et Espinas, Félix Alcan, Paris, 1892, § 377, p. 302) ou à Alexander Bain (1818-1903) : « La première propriété, la plus fondamentale, est l'aperception de la différence, ou *DISTINCTION*. Le fait le plus général de la conscience c'est qu'elle est distinctement affectée par deux ou plusieurs impressions successives. Nous ne sommes pas conscients du tout à moins de concevoir une transition, un changement ; c'est ce fait que nous avons appelé la loi de relativité. » (Les sens et l'intelligence, traduction M. E. Cazelles, troisième édition, Félix Alcan, Paris, 1895, p. 241). Mais nous préférons retenir la « loi de la prise de conscience » d'Édouard Claparède (1873-1940) qui, le premier, a formulé de façon psychodynamique cette acception du mot conscience dans son article La conscience de la ressemblance et de la différence chez l'enfant, publié en 1919 aux Archives de Psychologie, tome XVII. Il y montrait que l'enfant, et plus généralement l'individu, prend conscience d'une relation d'autant plus tard que sa conduite a impliqué plus tôt et plus longtemps l'usage automatique, instinctif, inconscient, de cette relation. Il avait déjà expliqué dans un article de novembre 1917, publié dans la revue Scientia, que la prise de conscience marque toujours une désadaptation.

sans Autre que nous-mêmes

chose aussi noble que la conscience ne soit qu'une conséquence et non une cause efficiente, voilà qui peut choquer. Que cette simple conséquence soit issue d'une faiblesse, d'un manque de persistance, n'arrange rien. Et il ne faut pas songer à se consoler en pensant qu'il ne s'agit que de la conscience d'un lointain ancêtre, car la nôtre fonctionne toujours, toujours plus, de la même manière. Ne dit-on pas de la conscience qu'elle s'approfondit, au vrai elle creuse et se creuse, c'est là toute notre histoire⁹.

9 Nietzsche avait déjà indiqué la modestie foncière de la conscience dans le onzième paragraphe du Gai savoir : *“dernière phase de l'évolution du système organique, par conséquent aussi ce qu'il y a de moins achevé et de moins fort dans ce système. [...] Tant qu'une fonction n'est pas mûre, tant qu'elle n'a pas atteint son développement parfait, elle est dangereuse pour l'organisme : c'est une grande chance qu'elle soit bien tyrannisée ! La conscience l'est sévèrement, et ce n'est pas à la fierté qu'elle le doit le moins. On pense que cette fierté fait le noyau de l'être humain ; que c'est son élément durable, éternel, suprême, primordial ! On tient le conscient pour une constante ! On nie sa croissance, ses intermittences ! On le considère comme « l'unité de l'organisme » ! On le surestime, on le méconnaît ridiculement, ce qui a eu cette conséquence éminemment utile d'empêcher l'homme d'en pousser le développement trop hâtivement. Croyant posséder la conscience, les hommes se sont donné peu de mal pour l'acquérir ; et aujourd'hui ils en sont toujours là !”* (Le gai savoir, traduction Alexandre Vialatte, nrf Gallimard, Paris, 1950, § 11)

sans Autre que nous-mêmes



Musée de Grenoble

sans Autre que nous-mêmes



Musée des Augustins à Toulouse

sans Autre que nous-mêmes

La horde des esthètes ou les beautés aurignaciennes de la conscience

Ce conte ne fait que débiter et déjà se noue son unique intrigue, ce que l'homme perdit et ce qu'il fit pour le retrouver.

Déréaliser

Ainsi, il y a cent millénaires, apparut dans sa forme moderne Homo Sapiens, puisqu'il aime à s'appeler ainsi, redoublant même parfois l'adjectif, Homo Sapiens Sapiens. Laissons-lui finalement cette gloire facile. S'il admet du moins que, durant près de soixante millénaires, il conserva pour l'essentiel la culture moustérienne de son ancêtre, preuve, s'il en fallait encore, qu'il ne s'est pas imposé de quelque performance inattendue, mais, bien au contraire, que tout le mérite de son existence revient à la culture de son prédécesseur,

suffisamment hospitalière, maternante, pour qu'un être nouveau, comme lui plus fragile, ne soit pas éliminé. Point n'est besoin d'user de termes pénibles empruntés à la morale, de parler de faiblesse ou de dégénérescence, mais à la condition bien sûr d'abandonner définitivement l'idée que, tel le baron de Münchhausen, Homo Sapiens se serait tiré lui-même par les cheveux pour s'extraire du fond des âges, cervelle incluse. Il suffit de constater la perte, de stabilité comme de persistance, sans la connoter aucunement, et dès lors commencer à l'apprivoiser peut-être, à la décrire au moins.

La fragilité essentielle de l'homme nouveau ne tenait pas uniquement à un corps plus gracile, à un crâne moins solide, à la perte de cette dernière partie visible de son ontogenèse qui auparavant renforçait ses bourrelets sub-orbitaires ou plaçait de façon particulière son trou occipital, elle se logeait aussi à l'intérieur même de l'appareil psychique¹⁰ où s'ouvrit alors une béance¹¹, nouvelle non

10 Au juste il est bien difficile de se représenter la fragilité dont nous parlons, de nommer précisément ce qui se mit à manquer alors, tant cela est radicalement contraire à la nature même du langage. Tout juste peut-on espérer l'approcher par l'image d'un collage du réel à la paroi de l'appareil psychique, indolore et permanent, sans risque d'effraction, le collage de la stabilité animale dont la nostalgie parfois nous prend. Connexion indolore, merveilleusement homéostatique, avec le monde et les affects des autres êtres, nous ne sommes pas en capacité de nous la représenter, nos mots eux-mêmes ne la nomment que si mal. Certaines spiritualités en parlent peut-être, mais à leurs initiés seulement. Contentons-nous de regarder une bête, que voyons-nous ? Une belle adaptation à son environnement mais aussi une personnalité que nous qualifions facilement d'altière ou de noble pour dire simplement que rien ne semble susceptible de la bouleverser ; appareil psychique d'avant l'homme, aussi adapté à son environnement que résistant aux variations de ce dernier.

11 Ignorons un temps que le mot béance désigna tout d'abord le désir ou l'intention, comme nous le rappelle le Roman de Renart, éd. M. Roques, v. 10804 « *il a beance a moi destruire* », tant la question du désir mérite mieux d'une telle facilité étymologique et devra être traité

sans Autre que nous-mêmes

pas en son principe mais en son ampleur, la béance de la conscience. Il faut entendre le terme de béance en son sens anatomique, comme l'état d'un organe maintenu ouvert par l'effet de sa structure ou de l'élasticité de ses tissus. Le larynx, la trachée, les bronches et les artères sont béants, la conscience aussi, par suite de sa structure propre. Au sein du psychisme, elle ouvre et maintient ouvert un espace, le champ de conscience, au sein duquel naissent et circulent sans entrave d'innombrables pensées qu'autre chose est possible, toute une suite d'alternatives aux représentations du réel qui y parviennent.

Pour « exister », à sa manière fantomatique, la conscience doit être parfaitement protégée de toute matière qu'elle ne pourrait pas modifier, qui s'imposerait à elle avec l'évidence têtue de la réalité. Mais à la fois, il lui faut se nourrir de matériaux fragiles et légers qu'elle puisse modifier à l'infini, de simples images de l'extérieur. La béance de la conscience n'occupe qu'une part de l'esprit humain ; instincts et pulsions, habitus et réflexes, structure psychique, ces matériaux, ces agencements, ces puissances essentielles de la psyché, sont radicalement extérieurs au champ de la conscience qu'ils ne peuvent pénétrer sans en gripper le mécanisme ou bien s'anéantir eux-mêmes. Bien qu'immatériels, ils n'en sont pas moins irréductiblement du côté du réel, le sujet ne peut les déréaliser, entrevoir des alternatives les concernant, ou, s'il y parvient, il les prive alors de puissance, d'existence même.

ultérieurement avec le plus grand soin.

sans Autre que nous-mêmes

Comme le larynx ne se réduit pas à la béance qu'il ouvre mais constitue un organe bien physique, charpenté de cartilages, tenu de ligaments, animé de muscles, innervé, recouvert enfin de membranes, l'appareil psychique ne se confond pas avec la béance de la conscience qu'il autorise en son sein, quelque extension qu'elle prenne. Reste toujours un organe pour la contenir. Naturellement, le vide qui s'étend au sein de l'esprit n'est pas sans effet sur son enveloppe dont l'architecture doit se faire toujours plus aérienne afin de lui permettre d'en embrasser la dilatation. En particulier, on peut facilement imaginer que les pulsions et les instincts s'amenuisent, la pulsion de vie se fragilisant en joie d'exister et de persister quand elle pénètre pour partie la béance de la conscience.

Au plus près de la béance se trouve donc une « membrane » virtuelle destinée à filtrer les éléments du réel aptes à pénétrer le vide de la conscience. Cette filtration constitue précisément une « déréalisation ». Si le réel pénétrait la conscience, elle se trouverait immédiatement solidifiée, pétrifiée et à l'inverse, si aucun signal ne s'y faufilait, elle ne pourrait envisager aucune alternative, elle ne fonctionnerait pas. La membrane qui protège la conscience effectue ce double mouvement, vers l'intérieur, déréalisant les éléments qui la pénètrent et, vers l'extérieur, matérialisant ses productions. Plus la membrane est perméable et mieux la conscience respire, accédant à de nouveaux domaines du réel et les modifiant en réponse, supportant surtout le retour sur elle-même de ses productions matérialisées, en particulier la jouissance et la voix.

Il est dès lors aisé d'imaginer que cette enveloppe du champ de conscience, membrane virtuelle qui filtre les signaux du réel pouvant pénétrer cette part si fragile de l'appareil psychique sans la mettre à mal, perdit de sa robustesse et devint plus subtilement perméable. Dès lors, de nouveaux fragments du réel, dûment déréalisés, parvinrent à s'introduire dans la conscience, lui permettant d'en métaboliser toutes les alternatives. Bien sûr, La porosité de la « membrane » ne dut s'accroître qu'extrêmement doucement. Pendant très longtemps elle tint bon, mais au bout de cinquante, peut-être soixante millénaires, elle ne pût plus contenir l'intrusion de certaines parcelles du réel, heureusement encore très limitées. Alors, l'embryon d'esprit à l'œuvre dans l'appareil psychique de l'homme, tout à la fois, dut et put traiter ces nouveaux éléments, et c'est ainsi que naquit une extraordinaire culture, l'Aurignacien.

Mais en quoi consiste précisément cette déréalisation qui prit alors une ampleur inédite ? Par souci de simplicité, usons d'un léger anachronisme en présentant deux exemples déjà présents au Moustérien, et peut-être même avant, mais qu'importe puisque le mécanisme lui-même n'est signe d'hominisation que par son ampleur et non en son principe, les animaux eux-mêmes ayant chacun un modeste champ de conscience, à l'œuvre par exemple quand ils recherchent une nourriture qui pourtant se dérobe à leur sens. En présentant toutes nos excuses aux ami-e-s dont l'enfance fut effrayée et ravie par Rahan, le fils des âges farouches, voici deux petits exemples naïfs qui ne s'élèveront pas à la hauteur de leur idole.

Après une longue journée de chasse, tout fourbu, un homme d'alors rejoint son campement éloigné encore de trois collines quand il fait la rencontre d'un tigre qui passe dans le vent. Par l'odorat, puis par la vue et enfin par l'ouïe, le tigre pénètre la conscience du malheureux. Dans quelques secondes son corps sera ravagé de griffes et de crocs, lacéré et désarticulé ; mais déjà sa conscience, et l'appareil psychique qui l'enveloppe, se trouvent au risque d'être mis dans le même état, avant même toute blessure physique. Cette décomposition psychique, l'animal la fuit plus encore que le prédateur lui-même, s'abandonnant à des conduites instinctives de survie ; mais elle n'est plus une fatalité pour notre Homo. Son psychisme, alors digne du nom d'esprit par la conscience qu'il recèle en son sein, parvient, au moyen de la membrane dont nous avons parlé, à déréaliser la scène, à penser qu'elle pourrait être différente, à comprendre le terrible tigre comme un prédateur-qui-bondit-toujours-dans-la-direction-exacte-de-sa-proie et à prendre conscience que la sinistre chorégraphie pourrait se terminer de façon plus heureuse, le lourd épieu, à la pointe simplement durcie au feu, portée avec peine depuis l'aube, pouvant venir s'intercaler exactement entre le prédateur et sa proie. Encore faudra-t-il laisser le tigre entrer dans la conscience, venir au contact du corps, le laisser bondir enfin, bien se baisser, caler d'un pied aventureux autant que solide la base du gros bâton tenu d'une main ferme, rejeter le reste du corps en arrière afin de l'éloigner le plus possible du monstre qui se transformera alors en trophée-qui-s'embroche-tout-seul, en théorie, si tout se passe comme pensé. Théorie ou pratique, l'esprit, sinon le corps, est sauf, préservé des griffes et des crocs du réel, qui, s'ils ne sont pas déréalisés, font au

premier aussi terrible blessure que l'instant suivant au second. On imagine le potentiel d'un esprit qui sait ainsi laisser entrer en lui le tigre, résister au ravage psychique, et renvoyer dans le réel la fulgurance d'une contre-offensive de bois durci ou de silex.

Et un pachyderme, tenait-il dans l'esprit de notre ancêtre ? Il semble bien que oui. Pourtant, aucun secours à attendre d'une bonne lance quand l'énorme bête charge, surtout en troupeau. Avec le même automatisme qu'un antique pierre-papier-ciseaux, l'éléphant écrase l'homme. Ce dernier peut l'effrayer, par le feu peut-être, mais pas l'arrêter. L'éléphant écrase l'homme. Et l'éléphant, entré dans l'esprit de l'homme, l'écrabouille plus sûrement encore. Mais si cette séquence de la collision tant redoutée parvient à se frayer un chemin, en se déréalisant, jusqu'à pénétrer la conscience du petit chasseur, un écart peut y naître consistant à penser, non pas que l'homme pourrait écraser l'éléphant ou même lui résister, songes vains autant que dangereux, mais que le pachyderme pourrait s'écraser lui-même et que sa vitesse, si redoutable, pourrait bien l'empêcher de s'arrêter au bord d'un ravin, d'un précipice ou d'une falaise, causant sa perte, pour autant que l'on sache l'achever en contrebas, l'écraser de pierres ou de projectiles plus vulnérants encore, le transformant ainsi en une fabuleuse réserve de viande et de matière première osseuse.

Ces deux petites illustrations pour montrer tout à la fois que la déréalisation consiste à se mettre en capacité de produire des écarts par rapport à l'enchaînement causal qui constituait jusque-là la norme du réel, mais aussi que ces écarts n'ont de véritable intérêt que s'ils se

reconstituent en une nouvelle cohérence à l'échelle du sujet, en une nouvelle norme subjective. Déréaliser, c'est d'une façon première préserver sa conscience de l'intrusion du réel, mais c'est aussi, et immédiatement, produire écarts et norme inédite, cette dernière donnant cohérence aux premiers, ici une stratégie de défense contre les tigres, là une méthode de chasse à l'éléphant. À l'issue de la déréalisation, on retrouve toujours des écarts et des normes nouvelles, les briques élémentaires de l'esprit.

Un mot, en manière de précaution, sur ce réel dont nous parlons, sur ce qui le constitue. Il n'est pas seulement formé de tigres et d'éléphants. Des choses bien plus dangereuses l'habitent depuis toujours, le froid, la nuit, la maladie, et certaines plus redoutables encore ; réels sont nos instincts, nos pulsions, nos jouissances et notre voix et d'eux aussi, d'eux surtout, la conscience doit se protéger. Par leur proximité, puisqu'ils résident en l'appareil psychique lui-même, ils peuvent en un instant lacérer l'esprit au lieu de l'animer. Mais cela échappe au déroulé du conte et, faute d'en saisir précisément l'archéologie, nous ne le retrouverons que dans la seconde partie. Juste le laisser entendre à ce stade pour éviter toute déduction hâtive.

Pour anticiper encore la seconde partie, un point doit être affirmé avec force. La béance dont nous contons l'histoire, qui nous constitue depuis ces temps lointains, manque premier de la capacité à limiter les interactions entre notre conscience et le réel, dilatant toujours plus la première et modifiant au combien le second, ce manque n'est plus susceptible de manquer, jamais plus. Aucun

sans Autre que nous-mêmes

atavisme ne peut ramener l'homme, même le plus malade ou le moins éduqué, le plus arriéré, à l'animal qui le précéda et à son monde propre¹². Pour définitive qu'elle soit, la béance de la conscience reste douloureuse ; irritée toujours du réel qui la cerne, déchirée parfois de fragments de celui-ci qu'aucune membrane ne parvient à déréaliser ; au risque de la dépression aussi, lorsqu'elle déréalise par trop les instincts et les pulsions, exposant alors tout l'appareil psychique à perdre son animation.

Joie et jeu

Notre fable sera dès lors moins celle de la conscience elle-même (que dire précisément d'une pure béance, d'une pure négativité ?) que celle de la membrane qui la protège et la nourrit¹³. Un premier dispositif en assure la tonicité, c'est la joie, au sens de plaisir que l'on ressent à tenir les bontés du présent ou du futur pour assurées¹⁴. Ce

12 Tu auras reconnu, ami-e savant-e, dans le monde propre dont nous parlons, l'Umwelt de Jakob von Uexküll (1864-1944), et peut-être que nous te devons un mot sur les développements qui précèdent afin de lever tout ambiguïté. La psychanalyse a pensé un manque bien spécifique et ce n'est pas de celui-là dont nous parlons. Plus précisément, le manque qui vient à manquer dans la psychose n'est que celui d'une solution particulière au manque dont nous contons la fable. Le manque génitalisé, œdipien, second, est une construction qui possède une histoire et qui doit accepter son défaut d'universalité, qu'il ne faut surtout pas rêver en moteur de l'humanisation. Le seul moteur, c'est la perte de stabilité, tout le reste en dérive et il faut nous résoudre au deuil de l'animalité, de la naturalité, de l'authenticité peut-être.

13 Et ce n'est pas une publicité pour un shampoing.

14 Comme, selon Leibniz, Nouveaux Essais II, 20, § 6, les anciens entendaient le gaudium. Avec

sans Autre que nous-mêmes

n'est plus l'animale pulsion de vie, réalité de l'appareil psychique mais toujours amenuisée par l'extension du champ de la conscience ; ce n'est pas encore un fragment d'instinct déréalisé que la conscience placerait au risque de toutes les alternatives ; on pourrait dire qu'il s'agit d'un tissu tonique mais fragile, nourri assurément de la pulsion de vie mais la contenant hors de la conscience qu'elle ravagerait de sa réalité solide. L'artifice le plus simple pour approcher cette joie, qui tend naturellement la membrane de la conscience de la proximité de ce qui nous reste de pulsions et d'instincts, consiste à lover un instant sa conscience dans un petit abri de réalité par le double mouvement qu'enseigne la méditation ; laisser entrer en l'esprit une image du réel, telle herbe folle qui s'entête à percer le tapis de gravier devant la baie vitrée de mon bureau, une simple image inévitablement déréalisée par la membrane qui protège ma conscience, mais ne pas permettre à cette dernière d'exercer son activité négatrice ou créatrice sur l'herbe folle, redonner à celle-ci, en quelque sorte, une part de la réalité qu'elle a perdue en entrant dans mon esprit. Pour ce faire, m'interdire simplement de l'imaginer absente ou différente, de laisser mon esprit vagabonder loin de son image. Je m'approche ainsi de sa réalité

les mots de Spinoza, le philosophe fétiche de nos ami-e-s invisibles, on dirait plus justement que l'effort pour être que l'homme déploie constitue un mouvement vers l'accroissement de sa puissance d'exister, vers sa joie (Lætitia) : « *II La Joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection. III La Tristesse est le passage de l'homme d'une plus grande à une moindre perfection. Explication. Je dis passage. Car la Joie n'est pas la perfection elle-même. Si en effet l'homme naissait avec la perfection à laquelle il passe, il la posséderait sans affection de Joie ;* » (Éthique, III, définition des affections, II et III, traduction Charles Appuhn, Vrin, 1983, T. I, p. 367).

sans Autre que nous-mêmes

d'herbe folle qui à défaut de m'en communiquer la persistance définitivement inhumaine me laisse du moins un instant caresser sa promesse ; une telle assurance tend mon esprit de joie.

La membrane qui permet la béance de la conscience se trouve tapissée d'un second dispositif, le premier à être proprement déréalisant, hérité de l'animalité elle-même ; il s'agit du jeu. Mécanisme tout simple, et parfaitement efficace en ses limites, consistant en un espace intermédiaire entre le réel et la conscience elle-même permettant, par son seul truchement, des échanges entre le premier et la seconde, sans jamais que les deux ne se rencontrent, sans aucune pénétration directe de la réalité dans la béance de l'esprit. À l'intérieur du domaine ludique, le sujet ne manipule qu'une fraction du réel et cette manipulation se trouve encore limitée par un but ou une règle. Mais au sein de cet espace intermédiaire, entre réel et conscience, et sous réserve du respect de sa finalité (règle ou but) qui lui sert de frontière, la conscience peut exporter sa liberté et en retour s'enrichir des scénarii qui y naissent, débarrassés qu'ils sont de la pesanteur et de la dureté du réel. Il s'agit ainsi d'un mécanisme déréalisant très archaïque, à trois temps ; le réel entre dans le jeu, le joueur l'y manipule avec une liberté limitée, et la conscience peut se saisir des manipulations imaginées en même temps que l'appareil psychique solidifie les apprentissages ainsi accomplis en réflexes nouveaux. Enfin, le jeu constitue aussi un facteur fugace de joie tant il permet d'arracher brièvement une part de persistance au néant de la conscience. Le château de sable que j'ai joué à construire existe réellement... à moins que la vague... petite joie éphémère.

Esthétiser le monde

Le jeu permet ainsi, au moyen d'un espace intermédiaire, la première connexion du réel et de la conscience. Mais comment autoriser des fragments de réel à pénétrer la conscience, comment les déréaliser plus directement et sans les limites et conventions du jeu ? Contons l'existence d'un moyen encore indirect mais merveilleux et, magie de la fable, nous en verrons des vestiges bien réels que le temps n'est pas parvenu à effacer. Ce fabuleux moyen consiste simplement à projeter¹⁵ le mécanisme de la conscience en dehors même de l'esprit, dans l'activité du sujet et sur le réel ; à transposer, projeter, les écarts et les normes nouvelles qui constituent l'intimité de la conscience à l'extérieur de l'esprit ; à les apercevoir, à les produire, à les chercher, les redouter, les éviter, à les dompter, et finalement à s'en protéger en leur commandant.

Et, chose proprement admirable, cette projection de la conscience sur la nature ou sur l'activité humaine fonctionne pareillement dans les deux dimensions opposées de la création et de la contemplation. La projection esthétique va se nourrir de la « virtuosité » de la nature quand cette dernière semble éviter des écarts, par exemple dans un paysage bien symétrique, « régulier » ou

15 Bel-le ami-e, je veux t'invoquer encore ! Tu as lu l'auguste Freud et reconnu tout de suite l'idée ; la perception de la projection permet à l'homme de traiter le trouble comme s'il n'agissait pas de l'intérieur mais bien de l'extérieur pour pouvoir utiliser contre lui le moyen de défense du pare-excitation.

sans Autre que nous-mêmes

simplement « équilibré » en son charmant désordre, ou bien à l'inverse de sa « créativité », lorsqu'elle se fait bizarrerie des pierres, mouvement des animaux ou des nuages, ambiguïté des anthropomorphes. Dans les deux cas, s'offrent à la perception une projection d'écarts et la reconstitution d'une norme, harmonie ou sens, une conscience en dehors de l'esprit en quelque sorte, une conscience à la dimension du monde. Si tout cela échoue, si c'est moche ou raté, rien de si grave, point d'effraction, l'intégrité de l'esprit n'est pas menacée. Et si c'est beau, nous ne sommes pas blessés non plus, joyeux au contraire de cette extension bien réelle de l'esprit hors de lui-même, et notre apprentissage de la conscience peut se poursuivre. Quand la projection se réalise dans l'activité humaine, rien ne diffère, on évite les écarts par la virtuosité, on les produit par la créativité, mais surtout on a même plaisir à composer, interpréter qu'à écouter et à admirer. C'est tout le mystère de la beauté qui circule en des dispositifs si variés, de la nature à l'art, du spectateur à l'interprète.

Comment comprendre autrement qu'un élément naturel puisse faire naître un sentiment esthétique si semblable à celui que produit une œuvre humaine ? Et encore que l'émotion qu'une telle œuvre procure puisse passer sans se dénaturer complètement du créateur à l'interprète, à l'auditeur, au spectateur, et exister toujours dans la critique ? C'est que l'esthétique n'est que projection et que le mécanisme projectif lui-même fait nécessairement du créateur le spectateur de sa création, du virtuose l'auditeur de sa virtuosité. Mêmes écarts, même norme nouvelle. Ni l'art ni le beau ne logent dans

sans Autre que nous-mêmes

la conscience, ne résident dans l'esprit, ils sont au contraire un esprit à l'extérieur de lui-même. Si l'art réalise bien une projection du fonctionnement de la conscience sur le réel, il ne faudrait pas en déduire pour autant qu'il se limite à apaiser l'esprit, il concourt aussi à l'animer de la joie que procure la proximité de la conscience avec la réalité de sa projection.

Une dernière image ajoutée à ce point du conte, une image parfaitement intemporelle ou plutôt contemporaine, ne soyons pas trop prétentieux, celle de l'amour... n'est-on pas dans un conte. La pulsion amoureuse, comme toute pulsion, participe du réel. En ce sens, et à raison de sa proximité même de la conscience, puisqu'elle loge dans l'appareil psychique, il lui faut impérativement se déréaliser pour parvenir à animer l'esprit sans le ravager. Dès lors, projection esthétique, beauté de l'objet d'amour. Ce n'est pas la pulsion qui rentre dans l'esprit, mais des courbes parfaites, un velouté soyeux, des éclats précieux, merveilles de toutes sortes qui proprement nous touchent de leur fragilité, de la possibilité même de leur anéantissement toujours repoussé : projection esthétique ; non pas cristallisation, artifice, leurre, mais projection d'une beauté bien réelle dont on peut dès lors, sans trop de risque, recevoir l'hommage. La pulsion est bien entrée dans l'esprit, nulle sublimation non plus, mais la voici suffisamment déréalisée pour être objet de conscience et de discours ; peut-être même de discussion et de transaction. Plus tard, la beauté s'acoquinera à la hiérarchie, plus beau, plus belle, valeur de la

sans Autre que nous-mêmes

beauté ; bien sûr je ne parle pas de cela et encore moins de ce qu'il advint quand la méchante idée prit au manque que l'on nomme conscience de quitter l'homme pour loger en l'industrie.

La manière aurignacienne

Mais nous t'avions promis, patient-e ami-e, les reliques mêmes, les preuves presque, de ce qui, peut-être, ne t'apparaît encore que sous le jour d'une théorie bien générale. Ces vestiges sont si beaux et si explicites que nous les livrons à ton souvenir avec une joie immense, celle de la concordance des temps, car évidemment tu les connais aussi bien que nous ; juste décaler un instant ton regard et le tableau d'ensemble t'apparaîtra, celui d'un passé aussi lointain que présent.

Avant même la naissance de l'art, dès le Moustérien, l'homme avait projeté sa conscience embryonnaire sur les écarts de la nature en collectionnant les pierres bizarres et les anthropomorphes naturels ; il avait même pu exercer sa propre créativité en modifiant les couleurs par des pigments dont on a retrouvé la trace. Mais l'aurignacien ne pouvait plus se contenter de projections si ténues. Il perdait progressivement sa capacité à ignorer, rejeter, éliminer, comme on voudra, de nouvelles parties du réel, que les sens avaient depuis toujours manifestées à son appareil psychique, mais qui devenaient petit à petit vulnérantes à mesure que la membrane qui protégeait la conscience perdait sa capacité à les tenir à distance, alors même

sans Autre que nous-mêmes

qu'elle était encore maladroite à les déréaliser. Ainsi notre aurignacien dut-il accéder à une projection de son esprit souffrant bien plus étendue pour en retrouver la sérénité ; parvenir à la belle maîtrise des écarts esthétiques, déréalisation extérieure à l'esprit, peintes ou gravées sur des parois de pierres, apaisement d'une conscience frottée au réel jusqu'à l'irritation.

Ces écarts et leur maîtrise ont été gravés ou peints sous la forme dénudée et explicitée que les parois de pierre nous ont si vaillamment conservée ; des animaux, en mouvement, qui apparaissent et disparaissent au gré d'un éclairage précaire et d'une obscurité première, en nombre, en ébauches, en parties, écarts de la représentation visant à s'anéantir dans le réalisme, fulgurance du mouvement, de l'esquisse, ou au contraire, jeu de dévoilement précaire, de l'éclairage et de l'éloignement, réassurance illusoire mais magnifique d'une maîtrise finale des écarts, dynamique des animaux, perception de leur être profond, détails stupéfiants des regards et des postures, des comportements, toutes choses occultées en des lieux bien spécifiques et dévoilées dans les lumières fugaces de rares visites ; innombrables superpositions des silhouettes, chacune s'écartant de la précédente.

La répétition incessante de représentations incomplètes manifestait ce qui n'était pas, écart par rapport à ce qui était ou à ce qui aurait dû être. Et ce jeu esthétique mêlait déjà jusqu'à l'indistinction créativité et virtuosité, exécution et contemplation. Créativité de l'écart entre le réalisme des représentations animales et

sans Autre que nous-mêmes

leur inachèvement, dans l'oubli du paysage aussi ; virtuosité dans la restitution du réalisme anatomique, dans la vérité des postures et des mouvements, des sentiments presque ; exécution encore sous forme d'écarts entre des figures qui se chevauchent et se recouvrent ; contemplation elle-même tissée d'écarts, tant il fallait se rendre à la périphérie du monde, dans des grottes ou des gorges, pour apercevoir les œuvres, tant le spectateur devait trouver un point de vue pertinent sur les parois gravées au jour, ou éclairer les peintures pariétales s'il voulait les tirer un instant du néant de l'obscurité pour les y renvoyer rapidement, dès la lampe vacillante un peu éloignée.

Pour l'artiste, comme pour le spectateur, la projection esthétique jouait, hors de l'esprit, l'entrée des animaux dans la conscience, bien plus profondément qu'auparavant, alors même que le faible esprit d'alors ne parvenait pas encore à les déréaliser suffisamment. Et cela, nous le savons avec certitude ; car les espèces animales représentées n'étaient pas les plus chassées, ou même pas chassées du tout, et leur figuration, durant tout l'Aurignacien, précéda l'amélioration des techniques et des armes de chasse, laquelle amélioration n'est intervenue dans des proportions majeures qu'à la fin de la période, dans de nouvelles cultures, Magdalénien chez nous, Kébarien un peu plus loin. La projection esthétique a donc bien précédé la déréalisation, l'intellection. L'esprit ne parvenait pas encore à déréaliser ce qui venait faire effraction en son sein, mais il s'en défendait déjà au moyen d'une première projection salvatrice. L'aurignacien se retirait de son quotidien et faisait apparaître, de la façon la plus réaliste possible, ces nouveaux objets, pas encore

sans Autre que nous-mêmes

conscients mais déjà entrés par effraction en sa conscience, pour pouvoir les faire disparaître immédiatement, jeu répété à l'infini, dans la matière, bien loin de son esprit naissant.

Ce que l'esprit ne savait pas encore faire, l'art déjà l'accomplissait ; représentation la plus figurative possible, mais figuration incomplète, au moins toujours dénuée de paysage pour recevoir le mouvement ; multiples niveaux de chevauchement ou d'inclusion renforçant le caractère fugace des apparitions ; et, en même temps, écarts d'une représentation superposée à l'autre. Quand l'art de plein air a subsisté, ce qui suppose que les parois rocheuses ne soient pas calcaires ou bien qu'elles aient été exceptionnellement préservées, il manifeste de semblables techniques pour figurer le mouvement, caractère inachevé des tracés, bouleversement des proportions, parfois même dédoublement des têtes. Le réalisme qui figure apparitions et disparitions des animaux projette sur la pierre la déréalisation que la conscience n'est pas encore capable d'accomplir et soigne ainsi le tout jeune esprit de la pénétration du réel.

L'art mobilier d'alors fonctionnait de la même façon. De toutes petites sculptures, bien propres à se dissimuler dans quelque bourse. Et l'aurignacien s'est encore ouvert à d'autres pénétrations de la conscience ; la main devenait capable de gestes certes encore répétitifs mais déjà de mieux en mieux adaptés à la diversité nouvelle des matériaux, os, corne ou ivoire. La main entrait dans la conscience. Comment s'en défendre ? En figurant, loin de soi, qu'elle pourrait être

sans Autre que nous-mêmes

ce qu'elle n'est pas, la faire apparaître en négatif, juxtaposer un positif, lui retirer, ou pas, un doigt, en un geste si essentiel que l'homme le répétera de loin en loin.

Nouvelles pénétrations dans la conscience des aurignaciens qui finissaient par pratiquer une occupation de l'espace sélective selon le sexe. Nouvelle projection en manière de représentation ; grands écarts ; mort et érection associés ; phallus et vagin s'opposant en un même objet ; la fécondité, s'écartant de la vraisemblance, poussée jusqu'au fantasme. Comme avec les mains incomplètes, en montrant ce qui n'est manifestement pas, en associant des contraires, les sexes masculin et féminin, l'érection et la mort, en accentuant jusqu'à l'impossible les signes de la fécondité, l'artiste, comme le spectateur du temps, mettaient à distance leur trouble devant cette nouvelle part du réel qui pénétrait leur esprit, qu'ils devaient déréaliser sans le pouvoir encore ; devant ce premier sentiment que la reproduction pourrait ne pas avoir lieu.

L'hominisation, l'humanité, la différence d'avec le règne animal, faisaient effraction enfin, tout inconsciemment, dans la conscience ; projections graphiques et plastiques parmi les plus troublantes. L'homme sort tout juste de la stabilité animale. Il saura le dire de façon admirable en s'associant à son passé récent. Et si l'homme n'était pas humain ? Cette pénétration de la conscience, l'avons-nous enfin domestiquée ? Les artistes d'alors sont allés l'enfourer, souvent au plus profond de leur espace de création, dans la

sans Autre que nous-mêmes

représentation d'extraordinaires anthropomorphes, quintessence de leur art, dont la contemplation merveilleuse, tout à la fois, nous trouble, nous apaise et nous anime encore.

Manière inconsciente

S'il fallait s'attarder à conter des choses tellement anciennes, c'est précisément que la solution à l'intrusion du réel dans l'esprit dont elles nous font souvenir est antérieure aux constructions de la civilisation ; à ces échafaudages qui, autrefois solides, nous ont été laissés en héritage alors qu'ils n'étaient déjà plus que ruines. L'antiquité de la solution esthétique est son meilleur plaidoyer. Elle n'a jamais failli ; et quand bien même elle dut se détacher de la beauté depuis le XIX^e siècle, elle n'en rappelle que plus vivement son éternelle nature d'écart. Elle nous sera toujours essentielle.

Mais avant d'envisager la place de la solution esthétique dans notre modernité, ses mérites actuels ainsi que ses promesses, il faut encore achever de nous convaincre de l'inconscience originelle des procédés esthétiques eux-mêmes tels qu'ils furent mis en œuvre tout au long de l'Aurignacien, tant cette inconscience est au fond la meilleure preuve qu'ils étaient bien au service d'un mécanisme projectif. Notre modeste fable a déjà présenté la conscience sous ses deux formes toujours complémentaires ; celle d'un champ de conscience regroupant toutes les expériences conscientes, d'un

sans Autre que nous-mêmes

individu ou d'une population, à une époque déterminée, c'est-à-dire les matériaux, fragments du réel déréalisés, que l'esprit d'alors pouvait manipuler et réagencer à sa guise ; et celle d'une membrane, horizon de la conscience, qui en bornait le champ, tenant à l'extérieur les représentations et les structures mentales permettant d'appréhender et d'habiter le monde mais que l'esprit ne pouvait modifier de sa seule initiative, qu'il n'avait pas déréalisées, dont il n'avait pas conscience. Il reste donc à établir que la production esthétique se plaçait derrière l'horizon de conscience aurignacien et ne faisait nullement partie du champ de conscience d'alors.

La distinction est facile à saisir. Par exemple, déjà durant le Moustérien, la production ou pas d'instruments lithiques, à un endroit donné et à un moment particulier, rentrait indéniablement dans le champ de conscience de l'homme d'alors lequel choisissait le lieu et le moment de la taille de ses outils de pierre, mais la technologie qu'il utilisait se situait au-delà de son horizon de conscience, c'est-à-dire qu'il n'avait pas de prise sur elle, qu'il ne pouvait la modifier, penser qu'elle pourrait être différente. Au cours de l'Aurignacien, la création esthétique prit certes des formes variables, réalisme animal, fantaisie sexuelle, fantastique anthropomorphe, application de mains, mais ces genres ne dépendaient ni de l'époque ni du lieu mais uniquement de l'objet qui pénétrait l'esprit. Dès lors, des canons de représentation et de création qui restent identiques pendant près de vingt millénaires, ou bien que l'on retrouve dans des lieux très éloignés les uns des autres, dessinent un art universel et premier en ce qu'il ne ressortit ni

sans Autre que nous-mêmes

d'une création individuelle ni de phénomènes d'écoles ou de modes, alors qu'il nécessite pourtant la transmission d'un extraordinaire savoir-faire.

Or, nous savons, par l'expérience de l'histoire, que rien ne peut se maintenir très longtemps à l'identique dans le chaudron de la conscience. Dès que l'esprit est parvenu à déréaliser un comportement ou une habileté, le sien ou celui d'un animal, d'une chose même, d'un minéral ou d'une circularité, combien de temps lui faut-il pour recomposer cet élément du réel autrement ? De la roue équiper un char, d'un métal passer à un autre, à un alliage même ? Combien de temps pour une nouvelle configuration du réel, plus efficace, plus agréable ? Pendant quelle durée l'homme a-t-il pu conserver une même activité architecturale, se contenter de mégalithes semblables ou de pyramides identiques ? Quelques millénaires au plus. Des mêmes dieux ? Du même gouvernement ? Guère plus. Des mêmes formes esthétiques ? Dès le Mésolithique, et plus encore depuis le Néolithique, un ou deux millénaires au maximum, en sorte même que les styles sont pour les archéologues d'excellents moyens de dater leurs trouvailles. Il y a donc bien une différence essentielle entre l'art postérieur au Paléolithique et son prédécesseur ; sa place dans la conscience. L'art de l'Aurignacien se situait au-delà de l'horizon de conscience de l'homme d'alors ; mais à partir du Mésolithique, et surtout du Néolithique, les procédés entrèrent graduellement dans le champ de conscience des artistes et leur persistance devint tradition, profondément vénérée peut-être, mais consciente malgré tout. Ce point de bascule signe un élargissement majeur du champ de

sans Autre que nous-mêmes

conscience, événement terrible et merveilleux mais avant lequel se place encore la grande aventure de l'attachement proprement humain dont le récit occupera le chapitre à venir.



Musée d'archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye

sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes

La horde des bienveillants et leurs affinités défensives

Parmi tous les éléments du réel, comme on vient de l'imaginer, l'homme de l'Aurignacien parvenait à s'accommoder de ceux qui, sans qu'il puisse ni les déréaliser ni leur interdire tout accès, frappaient à la porte de son esprit. De cette capacité, il fit la civilisation dont nous venons de chanter la beauté. À l'Occident, il en prolongea l'éclat, tardif et précieux, durant le Magdalénien. Au Proche-Orient, se levait alors une autre civilisation, le Kébarien, il y a près de vingt millénaires. Là une rupture, ici une manière de continuité, mais partout la fin de la culture aurignacienne dans des sociétés qui, abandonnant leurs régulations démographiques, se densifiaient inexorablement.

Pourquoi une telle densification ? Le mécanisme même de la conscience nous en offre une explication paradoxale. A mesure que la béance de la conscience s'étendait, la perception de ses compagnons devenait vulnérante au sujet, tout autant que sa perception du monde.

sans Autre que nous-mêmes

Pas question pour autant de rétrécir la taille des groupes humains, celle-ci était parfaitement adaptée aux ressources de l'environnement et aux capacités de prédatons ; impossible de se retirer dans une tour d'ivoire, la solitude n'était pas une option dans tel monde, le groupe constituait une nécessité vitale, tout autant que l'affrontement au réel dont il formait une condition matérielle du succès. Et pourtant la conscience progressait, à la fois grossie des matériaux qui l'avaient déjà pénétrée et encouragée des solutions adaptées qu'elle offrait au sujet, peut-être même animée d'une sombre dynamique du vide, mais c'est là pure spéculation. Quoi qu'il en soit des causes, le champ béant de la conscience s'étendait au sein de l'appareil psychique et c'est toute notre histoire. Il fallait dès lors augmenter sa membrane de quelque dispositif destiné à éviter tout à la fois que le réel qui se pressait à son périmètre en expansion ne l'irrite trop violemment, pire encore le pénètre, ou bien qu'à l'inverse il n'avale l'appareil psychique lui-même, le déréalisant d'un coup.

Ce bricolage nécessaire trouva ses matériaux dans un dispositif issu de l'animalité que l'homme d'alors n'eut qu'à amplifier, l'attachement¹⁶. On pourrait se poser la question du pourquoi ;

16 Dans le vocabulaire du psychologue John Bowlby (1907-1990), on parlera d'attachement de six mois à deux ans puis de figures d'attachement lesquelles constituent une base de sécurité permettant l'exploration du monde. « *Bien que l'alimentation et la sexualité jouent parfois un rôle important dans la relation d'attachement, celle-ci existe de plein droit et remplit une fonction à part entière dans la survie, à savoir la protection* » A secure base : Clinical applications of attachment theory, 1988, traduction française : Le lien, la psychanalyse et l'art d'être parent, Albin Michel, 2011, p.183. Mais il n'est pas certain que Bowlby ait clairement différencié l'attachement animal, présent aussi chez l'homme, de ses formes spécifiques qui ne protègent que la béance de la conscience.

pourquoi l'attachement s'est-il trouvé amplifié ? Sous l'effet de la dynamique propre au psychisme d'alors ? Grâce à une modification de sa chimie ? Par une combinaison des deux facteurs ? Les connaissances manquent pour répondre¹⁷, mais c'est finalement un point de peu d'importance, car la question essentiellement est différente : avec quel résultat ? Dans quelle dynamique ? Comment ? Et là, la fable reprend ses droits ainsi que notre imagination sa liberté. Étendons donc l'attachement en direction des personnes qui peuplent notre monde et des objets qui nous environnent. À l'endroit des vivants, il se transforme en principe de bienveillance, c'est-à-dire en attachement supposé réciproque et général, et concernant les choses en intérêt, intérêt à en prendre soin, à les connaître. La bienveillance transforme mes camarades en sentinelles¹⁸ de mon champ de conscience, membrane de chaire et d'os, d'esprit surtout ; et mes intérêts rendent leurs objets aimables à ma conscience. Nous voilà bien loin de l'attachement animal, ou plutôt le voici transmuté en affinités défensives, en doubles et en intérêts.

17 Tout au plus peut-on imaginer, assez gratuitement, une modification de la chimie du cerveau, l'incidence nouvelle d'un neurotransmetteur inhibiteur, l'acide gamma-aminobutyrique (GABA), permettant au sujet qui devenait conscient de mieux déréaliser les stimuli qui lui parviennent. Une telle inhibition chimique a été mise en évidence notamment par Yehezkel Ben-Ari, Le GABA un transmetteur pionnier pour la construction du cerveau, revue médecine/sciences (Paris), volume 23, n° 8-9, août-septembre 2007, p. 751 – 755 et par Caroline E. Robertson, Eva-Maria Ratai, Nancy Kanwisher, Reduced GABAergic Action in the Autistic Brain, revue Current Biology, décembre 2015. Mais une telle amorce neuronale n'était peut-être pas nécessaire tant la dynamique de la bienveillance suffit à rendre compte de l'ampleur du mouvement.

18 Sentinelles : de l'italien sentire : sentir, entendre.

Les doubles

Telle est la cause paradoxale de la densification. Pour ne plus être blessé par les autres, il suffit de les supposer bienveillants et se montrer dès lors tel à leur égard. Quelle régulation de la taille des groupes humains, quelle intolérance à autrui, peut résister à la bienveillance ? Dans mon regard bienveillant, le monde n'est plus peuplé des compétiteurs de naguère qui devaient, tout en collaborant, partager avec moi les ressources limitées du milieu, mais d'aimables personnes qui me protègent d'un péril bien plus lancinant que la famine : l'irritation ou pire encore la déchirure de ma conscience. Mes anciens compétiteurs suscitaient maintenant ma jalousie, non tant à propos de la part du gibier qu'ils recevaient qu'à raison de la solidité que je leur prêtais. Car là gît la dynamique propre à la bienveillance, parfait miracle ou une terrible malédiction, comme on voudra ; hors de ma conscience, il n'y a que du réel, et l'autre ne fait pas exception à cette évidence qui me constitue si intimement, l'autre se trouve définitivement du côté du réel, il ne peut dès lors manquer, être affecté d'aucune béance, il est merveilleusement solide. Pourtant, je le sais affronté au même réel que moi et, au vu de ses performances, je lui connais une conscience aussi étendue que la mienne. Toutefois, miraculeusement, il participe de la réalité, hors de toute béance. Si seulement je pouvais lui ressembler ! Mais rien de plus facile ! Plutôt que de m'abîmer dans un désir mimétique d'avant René Girard, la bienveillance suffit à me convaincre que ces autres, bienveillants à

sans Autre que nous-mêmes

mon endroit comme je suis pour eux, me sont de vaillantes sentinelles pas même troublées de humer ce monde qui irrite et menace tant mon esprit fragile.

Pour déréaliser mon environnement, je peux m'autoriser de leurs yeux et de leurs oreilles, de leurs voix chéries aussi. Ce qu'ils m'en rapportent ne blesse plus ma conscience. Ô mes sentinelles ! Ô mes doubles ! Car au vrai je ne vous reconnais guère d'individualité tant vous m'êtes extension psychique, tant vous renforcez, composez presque, la fragile membrane qui protège mon esprit. Je tiens même de votre bienveillance la certitude, lorsque vous vous exprimez, que vous matérialisez mon esprit mais si loin de lui qu'il ne s'en trouve nullement blessé. Tout comme ma propre membrane psychique, qui ouvre la béance de ma conscience, l'extension physique que vous constituez ne me permet pas uniquement de déréaliser le monde pour l'offrir à mon esprit, il l'anime aussi, tout au risque du néant qu'il se trouve dans sa solitude. Mes doubles s'activent, mon esprit s'éveille de leur mouvement tant ils en forment une extension, une prothèse presque. La densification des sociétés qui découvrirent la bienveillance des doubles se conçoit et se documente facilement, les habitats prirent une ampleur inédite, des constructions en dur semi-enterrées dans l'espace du Kébarien et au même moment des rassemblements magdaléniens comme celui dont témoigne le site de Gönnersdorf en Allemagne. La bienveillance se matérialisa encore à travers la complexification des relations sociales qu'elle autorisa alors et qui poussa des petits groupes mobiles à désirer se retrouver, régulièrement et longuement, au fil des années.

Les intérêts

L'attachement, qui se décline en bienveillance concernant les autres, lesquels se transforment alors en doubles, possède aussi une version matérielle, l'intérêt ; l'attachement à un objet ou à un domaine limité du réel afin d'en parfaire la connaissance ou l'apparence. Comme le double, l'intérêt constitue une membrane protectrice de la conscience d'autant plus solide qu'elle fonctionne en dehors même de l'esprit, dans le réel lui-même. En effet, et malgré les apparences, l'objet de l'intérêt ne pénètre pas la conscience, même si l'esprit le garde en lui en permanence, puisque, et c'est la définition même de l'intérêt, je ne m'autorise pas à en détruire l'objet et que, plus encore, je ne veux bien en modifier ma connaissance que sur le mode de l'augmentation, sans rien remettre en cause de ce que j'en sais déjà, la détailler seulement. Sur le plan de l'action, il en va de même, je ne souhaite que parfaire cette chose fascinante et nullement la consommer, l'incorporer dans une construction plus vaste, en modifier trop avant la structure, la fonction ou la forme. C'est que j'y suis attaché, je ne peux qu'en préciser les contours, la parfaire, la polir presque. L'intérêt permet à l'esprit d'approcher un fragment du réel tout en évitant d'en blesser sa conscience, de la pénétrer directement. Ce qui entre dans la béance ou plutôt la tapisse, c'est mon intérêt, pas son objet, lequel n'est nullement déréalisé. Ainsi puis-je prendre soin de mes armes et de mes outils, les raffiner, les parfaire sans qu'ils n'irritent ma conscience. J'ai même la liberté de choisir mes intérêts,

sans Autre que nous-mêmes

de me spécialiser, car les intérêts eux-mêmes résident tout au bord de la conscience composant la membrane dont elle s'enveloppe. À ce titre, les intérêts animent la conscience de leur proximité du réel, mais à leur manière, un peu mécanique. Les cultures matérielles qui succédèrent à l'Aurignacien, par exemple le Magdalénien ou le Kébarien, illustrent parfaitement cet intérêt pour des objets, des améliorations d'objet pourrait-on dire ; propulseurs et harpons particulièrement soignés, microlithes de type lamelle à dos et tout un petit travail de l'os sous forme d'aiguilles ou de pointes de sagaie pour le Magdalénien ; microlithes géométriques et matériel poli du Kébarien.

Les affinités défensives ne purent éviter la déchirure de la conscience

Bienveillant-e ami-e, peut-être les derniers développements de notre fable te semblent-ils par trop échevelés ? Comment composer effectivement avec la béance de la conscience au simple moyen de doubles et d'intérêts ? Tes doutes sont fondés, cela ne fonctionna pas, ou du moins pas assez, ou pire encore de manière contradictoire. Car plus l'homme se trouve en facilité de laisser fonctionner sa conscience, plus elle s'étend et plus elle menace de tout déréaliser dans l'esprit, de tout anéantir dans son indétermination, de se perdre en elle-même abandonnant totalement la réalité du monde, et corrélativement de ne plus s'animer de rien. Aucune projection, aucun double, aucun intérêt

ne semblait pouvoir protéger notre ancêtre d'un mal aussi radical, sa démographie galopait, ses belles techniques de chasse, ses outils magnifiques, ses arts mêmes disparaissaient dans le néant de l'extension de sa conscience, ce fut le tristement bien nommé paléolithique final à l'animation réduite, avec ses proto villages entassés de coquilles vides. L'homme allait-il se faire mollusque, lui-même ? De quoi pouvait-il encore s'animer en dehors de la prison de ses intérêts bien gardée par ses doubles ?

La violence du remède fut à la hauteur du péril ; déchirer sa conscience en deux parties, l'une continuant à déréaliser tout ce qui la pénétrait, et l'Autre commandant, au sujet comme au monde pour autant qu'ils se soient aventurés en l'esprit, leur commandant donc tout et n'importe quoi, mais surtout, d'avoir à exister. Il fallut ainsi briser sa conscience en deux parties inégales, l'une s'autorisant encore à penser, à rêver qu'une chose puisse être différente de ce qu'elle était ou même ne pas être, à imaginer aussi ce qui n'était jamais advenu, alors que l'Autre, renforçant la membrane, prescrivait, au sujet lui-même comme à toute chose mentale, de se déréaliser ou à l'inverse de persister pour émerger finalement des brumes de l'esprit, glorieux d'une existence nouvelle désormais arrachée au néant¹⁹. Telle était la dernière boursouffure de la membrane qui naguère entourait la conscience et qui en réduisait désormais singulièrement la béance.

19 L'idée que le réel ne se présente à l'homme que par la prescription doit être rendue à Lacan : « *Ma thèse est que la loi morale, le commandement moral, la présence de l'instance morale, est ce par quoi, dans notre activité en tant que structurée par le symbolique, se présente le réel – le réel comme tel, le poids du réel.* » Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, 1959-1960, Seuil, 1986, p. 28.

Mais prétendre à un conte, est-ce s'autoriser des délires aussi horribles ? Veut-on effrayer les petits enfants ? Plagier J. K. Rowling ? Trouver une généalogie à son personnage de Lord Voldemort qui, pour se rendre invulnérable, déchirait son âme au moyen d'assassinats ? Se moquer à la fois de Freud et Lacan ? Oh non ! Rien de tout cela, simplement poursuivre notre récit, toujours avec la certitude naïve qu'une perspective nécessaire se dessinera de la situation présente, panorama que l'on ne peut apercevoir sans oser un instant lever les yeux des magnifiques théories qui nous bercent.

Ainsi, toujours plus nombreux et plus conscients, nos ancêtres ne s'étaient pas pour autant mis en route vers l'académie des sciences ; ils se trouvaient même au risque extrême de perdre tous les éléments qui parvenaient jusqu'à leur conscience. Entrer dans l'esprit, pénétrer le champ de conscience, cela veut dire se déréaliser. Toutes ces choses primordiales, dont l'homme avait enfin conscience, menaçaient de s'anéantir au moment même où il les appréhendait. Mais comment vivre si le réel se dérobe ainsi ? Comment exister si la conscience attaque le sujet et son monde propre, réduisant tout à une hallucination ? Quand perce la conscience de la nature, des saisons, des climats et des méthodes de chasse, comment comprendre que ces choses essentiellement variables présentent des régularités ? Les saisons reviennent, les animaux ont leurs habitudes qu'il est fort utile de connaître, la végétation ses cycles. Si on a conscience de ces régularités, c'est précisément que l'on sait intimement, certitude insoutenable, qu'elles pourraient ne pas être. Et comment penser

sans Autre que nous-mêmes

alors ? En inventant autant de prescripteurs qu'il le faudra pour donner tous les ordres auxquels le réel doit bien obéir puisqu'il est si régulier. Halluciner donc, puisqu'on ne pouvait faire autrement, mais halluciner un garant à la persistance du réel.²⁰

Le moyen de parvenir à une telle extravagance ? La conscience de la domination était déjà ancienne, elle devait même avoir existé chez les animaux qui avaient précédé l'homme si on se fie un instant à l'observation des primates modernes. Ainsi, quand un individu dominait le groupe, ses proches savaient s'affranchir de sa tyrannie, au besoin en quittant la horde. Ils savaient aussi que la force du dominant n'était pas immuable, que nécessairement venait le temps de la succession où les jeux s'ouvraient. Ainsi, l'homme avait-il toujours eu conscience des prescriptions émises par le dominant du groupe, il savait les déréaliser pour temporiser ou s'en affranchir, pour les contester même. Il en percevait aussi la rigueur, la force, et le danger à les transgresser. C'était ce schéma immémorial qu'il suffisait d'halluciner aux dimensions du monde pour en garantir la persistance une fois entré dans l'esprit, pour préserver ainsi l'intégrité de ce dernier, et même, et surtout, celle des instincts et des jouissances qui le pénétraient. Mais le prix à payer était de déchirer sa conscience, en livrer un lambeau à un Autre que soi-même qui prescrirait l'existence de tout ce qui se trouvait déréalisé en l'esprit.

20 Dans la représentation, ce fut le triomphe du schématisme qui manifeste, derrière le réel, et d'abord derrière l'homme, un principe d'action, un schéma qui suffit à les animer, naissance du symbolique.

sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes



Musée d'archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye

sans Autre que nous-mêmes

La conscience déchirée,
horde des muets, village de l'Autre-prescripteur,
Néolithique

*En danger de perdre l'usage du langage, l'homme céda sa
parole à L'Autre-prescripteur*

Une idée communément admise voudrait que conscience et communication fassent naturellement bon ménage, que plus l'esprit étend son empire, plus il y a matière à communiquer, et que, réciproquement, l'esprit s'enseigne de la communication. Lourde erreur dont l'autisme nous détourne immédiatement en manifestant un fait d'évidence ; la phonation, le moyen le plus simple de communiquer, participe du réel. Dès que l'on prononce un son, on l'entend en retour et ainsi il se trouve susceptible de blesser l'esprit aux deux façons d'un objet pénétrant en son sein et d'une hémorragie le laissant se perdre dans le réel. L'homme nouveau, à la conscience

fraîchement étendue, se devait donc d'être sourd et muet... Difficile, alors que, durant l'Aurignacien déjà, son prédécesseur communiquait puissamment avec ses congénères, ne serait-ce que pour transmettre ses techniques élaborées ou pour mettre en œuvre ses stratégies de grande chasse²¹. Plus les sociétés se densifiaient et plus la communication était appelée à réguler de nouvelles interactions humaines. L'homme ne pouvait pas devenir le seul animal sourd-muet.

En un sens c'est pourtant ce qu'il advint, mais en un sens bien particulier. L'homme dut céder son langage au prescripteur, à l'Autre. L'Autre-prescripteur pouvait seul parler. Avec lui, plus d'hémorragie à redouter, ni de retour vulnérant à craindre, la conscience restait muette et ne risquait plus de se dissoudre dans le réel ou de se blesser elle-même, l'Autre, seul, parlait. Rien ne sortait plus de l'esprit et ce qui y faisait retour venait de loin. On pourrait dire que, depuis lors, le sujet ne parle pas plus qu'il ne s'entend parler, qu'il a cédé sa parole à l'Autre-prescripteur. Un feuilleton populaire a représenté jadis ce mécanisme avec un succès prodigieux²². Le sujet conscient, celui qui recueille des informations, les agence, les combine, trame des plans d'action, c'est le serviteur Bernardo, faussement sourd mais réellement muet. Don Diego de la Vega, son maître, est le seul à parler pour Bernardo, là est la déchirure. Bernardo a besoin de son maître pour traduire en paroles plaisantes et nobles ses regards dévoués et ses humbles gesticulations. Mais parfois cet Autre-prescripteur

21 On voit ainsi que nous communiquons originellement, et aujourd'hui encore essentiellement, des éléments dont nous n'avons pas conscience.

22 The Curse of Capistrano, créé en 1919 par Johnston McCulley (1883-1958) dans la gazette américaine All-Story Weekly, qui met en scène les aventures de Zorro.

magnifique et quotidien disparaît de la vue de Bernardo. Le serviteur va-t-il s'abîmer dans l'angoisse ? Nullement, il est habité par la certitude qu'alors Zorro n'est pas loin²³, et Zorro va traduire en action ses ruses de sujet pensant. Le pendant de Bernardo, qui essaie de parler par lui-même, c'est l'absurde sergent Garcia, mais il ne dit rien qui vaille faute de comprendre le ridicule de sa situation, au service dévoué tout à la fois du héros et de son pire ennemi. Pour s'exprimer avec pertinence, il faut n'avoir qu'un seul maître et le laisser parler. (*il est plus que temps, mon ami-e, de sortir de cette préhistoire, mais pour l'heure patience...*)

Dès lors que la phonation a été cédée à l'Autre-prescripteur, la communication put habiter l'esprit et devenir ainsi langage, c'est-à-dire système d'écarts. On sait que le langage se trouve constitué de signifiants qui fonctionnent les uns par rapport aux autres, sans être reliés aux signifiés autrement que par quelques points de capiton, comme un tissu recouvrant d'un peu loin le réel afin de le rendre moelleux à la conscience. On sait que cette indépendance du signifiant par rapport au signifié est nécessaire ne serait-ce que pour dire qu'une chose n'existe pas, que la nourriture manque, pour signifier la variation, pour envisager la néantisation. Mais, les choses ne sont pas

23 Impatient-e ami-e psychiste, peut-être es-tu tenté-e de projeter notre modeste fable aux lumières de ton art médical. Tu sais pourtant que ce serait parfaitement vain et que la démanigaison est mauvaise conseillère, mais cédon's-y un instant, pour l'apaiser uniquement. Zorro n'est pas loin de l'Autre halluciné du schizophrène ou de l'Autre dangereux du paranoïaque et quand le sujet lâche sur son désir de l'Autre-Don-Diego-de-la-Vega, désir mimétique ou génitalisé, il n'est plus l'heureux Bernardo mais un naïf sans volonté propre, qui ne parvient plus même à penser, sergent Garcia, en dépression limite ou bien rongé de culpabilité selon la représentation que l'on s'en donne.

aussi simples, désolé pour la limpidité qui devrait éclairer cette fable. Le langage n'est pas constitué d'une trame unique mais d'une multitude de trames qui produisent le sens en glissant les unes sur les autres. Ce sont par exemple l'écart rhétorique²⁴ du Groupe μ , les niveaux de langages, l'évolution de la langue ou l'écart sémantique²⁵.

24 Groupe μ , Rhétorique générale, Larousse, 1970, Seuil, 1982.

25 La langue naturelle donne l'image trompeuse d'une machinerie de communication codant le signifié en une suite de signifiants, formant ainsi un message, et usant de la redondance pour permettre sa transmission malgré les approximations du codage, de la propagation ou du décodage. Mais, dans la langue humaine, ce mécanisme se trouve profondément subverti. Le message ne réside pas dans la matière codée mais dans les écarts de codage rendus possibles par la redondance. Tout se passe bien, en première analyse, comme s'il y avait un émetteur qui voulait transmettre une pensée, la codait en une langue naturelle et un récepteur qui la décodait pour la comprendre par l'intermédiaire de cette même langue. Mais en réalité, il ne se dit rien sur ce mode qui ne soit caricature de communication comme dans les exemples produits par la philosophie analytique. Si l'on veut rendre compte d'une séquence langagière aussi simple que « Je voudrais aller à Londres, peux-tu me prêter ton automobile ? », prononcée par John à l'attention de Walter, on perçoit immédiatement que la communication réelle a forcément une dimension rhétorique ou poétique, comme on voudra, laquelle, seule, permet aux hommes de se comprendre par un jeu subtil sur les écarts entre la forme attendue, linguistiquement et pragmatiquement, et celle utilisée. Le message qui circule de John à Walter tient à ce que le premier n'interroge pas le second sur l'usage qu'il entend faire de son automobile, qu'il ne lui indique pas plus le motif de son déplacement à Londres mais le présente comme une volonté conditionnelle. Et plus avant, force est de constater que ces écarts, par rapport aux attentes potentielles de Walter, ne constituent qu'une part minime de la signification du message lequel ne commence à prendre sens pour notre Walter qu'une fois tenu compte de l'écart pragmatique qu'il propose avec la situation existante. À quelle distance John et Walter se trouvent-ils de Londres ? Sont-ils éloignés de l'automobile en question ? Et quid de l'écart que forme la demande de John avec l'ordre social commun aux deux locuteurs ? John a-t-il le permis de conduire, Walter est-il l'obligé de John ou son supérieur, sont-ils parents ou amants, etc. ? Si la proposition « Je voudrais aller à Londres, peux-tu me prêter ton automobile ? » a un sens, il n'est constitué que par l'ensemble des écarts précités. Mais plus encore, les signifiants utilisés eux-mêmes ne sont que le produit d'une suite d'écarts sans fin

Bonne chance à ceux qui, pris d'une irrépressible haine d'eux-mêmes, prétendent automatiser le langage et gageons que leurs machines nous feront longtemps rire²⁶.

Mais quittons ces rêves fous et revenons à notre humanité commune. On dit que pour l'autiste, la persistance du monde n'est pas garantie, prescrite par l'Autre, qu'aussi le monde doit lui prouver, par sa stabilité, qu'il persiste de lui-même²⁷ et que la communication, faute d'être abandonnée à l'Autre, est trop vulnérante²⁸, que la phonation nécessite parfois d'être offerte au double, que pour certains même, l'écriture doit être assistée, l'assistant « réalisant » la pensée du sujet, que, plus généralement, le langage de l'autiste adhère trop au réel ou au contraire s'abandonne à des discours extérieurs au point de sembler désinvesti, artificiel. Mais parle-t-on de l'autisme, quand on dresse un tel tableau, ou de la condition humaine elle-même ? Le « non-autiste » s'est-il entendu, parle-t-il seulement ? Nous préférons tous laisser parler l'Autre-prescripteur. Certains y parviennent aisément à la manière d'un acteur de cinéma jouant son rôle de James Bond, toujours à la bouche une réplique parfaitement pertinente, sincère et caustique à la fois, le corps aussi, adapté aux défis innombrables ; et que nous aimons ce spectacle ! Mais ce n'est qu'un

avec les formes antérieures, le français moderne formant écart par rapport au français classique, lequel faisait de même au regard du moyen français et ainsi avec tous les jeux imaginables d'évolutions sédentaires et d'adjonctions étrangères.

26 Les normes de l'expression ne sont faites que pour être violées, car les écarts ainsi obtenus sont les véritables signifiants, mais c'est encore oublier les variations de la voix, des mimiques, de la posture physique, du costume ou du lieu choisi pour l'énonciation.

27 Sameness dans le vocabulaire de Kanner.

28 Phénomène à l'origine de l'aloneness pour garder le vocabulaire du même.

sans Autre que nous-mêmes

spectacle, texte d'un autre dit avec conviction sur un fond bleu, illusion qui nous ravit. Il en est qui n'ont pas reçu le texte de l'Autre-prescripteur, ils ne participent pas au spectacle, pour eux on n'a pas déployé le fond bleu et tant pis s'ils se cognent un peu aux choses et aux acteurs. Mais tous, à la vérité, nous avons, de façon aussi extraordinairement différente que commune, la pire des difficultés à dire les mots de notre conscience, les paroles de liberté essentielle, celles qui sont infiniment touchantes. Qui peut affirmer sans mentir que les phrases sont toujours sorties de sa gorge, que les plus importantes, celles des grands choix, n'y sont pas restées désespérément nouées ? Qui se vantera d'avoir dit, toujours, ses amours vrais, crié la révolte de sa liberté, et, jamais, hurlé avec les loups, bêlé avec les moutons, fait ses affaires dans un silence gêné ? Les grands sentiments sont muets disait Céline, et pourquoi donc ?

Personne ne parle bien beaucoup, telle est l'évidence de ce monde, qu'il faut prendre à bras le corps si on veut avoir une chance de la changer. Les peintres et les sculpteurs l'ont toujours su, toujours montré aussi, ne tentant que rarement de représenter la voix du sujet. Ils savent, d'un savoir profond, intuitif, lié à leur art, que le sujet est muet et qu'à le faire parler, ils le privent de toute autonomie, n'en font plus que le personnage d'un récit partagé par le spectateur. Parfois même, comme dans l'art gothique, ils l'affublent alors du texte de ses propos, en oriflamme ou en livre ouvert en direction du spectateur, comme pour mieux dire que, par sa bouche, le sujet laisse parler un autre. Le commanditaire qui faisait exécuter son portrait, qui entendait se voir statufié, revendiquait son autonomie de sujet, il se

sans Autre que nous-mêmes

taisait. Ces princes, du monde ou de l'église, ces tyrans, ces riches bourgeois, si contents de leur rhétorique, si fiers de la puissance de leurs mots d'ordre, préféraient faire enfin silence pour accéder à la dignité d'un sujet de pigments, de pierre ou de bois. Même les orateurs de métier se laissaient représenter, certes avec de grands gestes éloquents, mais bouche presque close. Souvent les choses vont ainsi, mais il n'est pas bon de croire trop aux prétentions tyranniques de l'Autre-prescripteur et de lui concéder si facilement notre mutisme. Des artistes y ont résisté et que de beauté quand doucement, merveilleusement, la voix propre du sujet fut figurée, dans ces moments chéris où l'Autre-prescripteur s'absente opportunément. Pour espérer si fort, oser si loin, souvent les artistes se sont autorisés du ciel des idées ou des nuées de la divinité, parfois des deux. Mais, même dans les murmures angéliques de Botticelli, nous voulons entendre des formes-de-vie enfin rendues à elles-mêmes, des voix libres et désirantes, celles dont parlera la troisième partie de ce petit ouvrage. En attendant, les images nous berceront de confiance.

Et l'Autre-prescripteur guida l'homme

L'Autre-prescripteur dont débute maintenant le conte ne doit pas impressionner, tel le marquis de Carabas, inventé par le chat botté de Perrault ; toutes les contrées de nos vies ne lui appartiennent pas. Il mérite certes sa majuscule, mais il ne peut pour autant échapper à son histoire furieuse et prétendre à une fin heureuse, les contes

sans Autre que nous-mêmes

n'aiment pas les tyrans même déchus. L'Autre-prescripteur-du-réel qui nous occupe n'est pas protéiforme à l'image de celui, très grand, que le génie de Lacan a forgé, il n'a qu'une fonction, commander à la part du réel que l'esprit a déréalisée d'exister malgré tout. Rien de plus, mais déjà beaucoup à considérer que sont réels nos instincts, nos pulsions, nos jouissances, nos paroles.

Il est très difficile de dater les aventures de la langue, mais, si on en croit Merritt Ruhlen et son *On the Origin of Languages*, la diversité des langues serait antérieure au Néolithique, or la babelisation du langage signe son fonctionnement en manière d'écart, son entrée en conscience. Ainsi, l'Autre-prescripteur dut précocement pénétrer l'esprit. Par contre notre tyran domestique mit plus de temps à guider les actions du sujet qu'il autorisait à parler. Quand cela arriva, ce fut la révolution néolithique si bien décrite par Jacques Cauvin²⁹ dans un ouvrage au titre explicite « Naissance des divinités Naissance de l'agriculture, la révolution des symboles au Néolithique »³⁰.

29 Jean-Pierre Digard avait déjà montré dans *L'Homme et les animaux domestiques : anthropologie d'une passion*, Fayard, 1990, que les motivations alimentaires étaient les moins probables pour expliquer la domestication animale laquelle répondait avant tout à un désir de domination sur les bêtes.

30 CNRS éditions, 1994. Jacques Cauvin (1930-2001) prend notamment l'exemple du trône de la déesse de Çatal Hüyük qui contraste avec la structure encore homogène et égalitaire des villages d'alors et montre « *que la notion même de souveraineté se manifeste en premier, au Néolithique, dans l'imagination artistique bien avant sa transposition sociale qui la fera, si l'on peut dire, descendre sur Terre* » (pages 98-99). Il reprend et étend les observations de Digard pour établir que le rapport de l'agriculture était à ce point médiocre qu'il ne pouvait expliquer qu'elle ait été préférée à la cueillette et au ramassage.

Pour ne pas se dissoudre dans l'indétermination de sa conscience, dans la liberté de son jeune esprit, l'homme s'était donc inventé un prescripteur du réel. Tout mammifère supérieur savait se soumettre au dominant du groupe. Eh bien, l'univers entier devait fonctionner ainsi ! Si la foudre frappait la terre, c'était sûrement l'œuvre de quelque très grand personnage, pareil pour le retour des saisons ou pour toutes ces autres choses dont l'homme percevait qu'elles auraient pu être différentes mais qui pourtant semblaient obéir à une norme. Cette norme, il lui fallait un prescripteur, un sujet pour faire l'action du verbe, ne serait-ce que le très modeste « il » de « il pleut ». Il y a à peine douze millénaires que l'homme se pénétra de cette idée absurde. Antérieurement, alors que son champ de conscience restait encore dans les limites du Mésolithique, il avait réussi à tenir l'hallucination à distance même s'il lui cédait déjà sa parole et la laissait établir en son esprit le schéma du monde. Mais maintenant que des choses si nombreuses et si importantes se bousculaient dans la conscience humaine, et que l'Autre-prescripteur-de-leur-existence grandissait à mesure, il fallut bien devenir à son image, petit tyran assis en bonne place sur les marches d'une hiérarchie universelle, pas au sommet certes, se faire des dieux pour se commander à soi-même, mais s'installer tout près, et commander au reste, le façonner sinon, domestiquer les animaux, cultiver les plantes, former jusqu'à la terre argileuse en misérable poterie crue, commander au bois, d'un simple relâchement des doigts, d'avoir à lancer la flèche, et l'arc se généralisa.

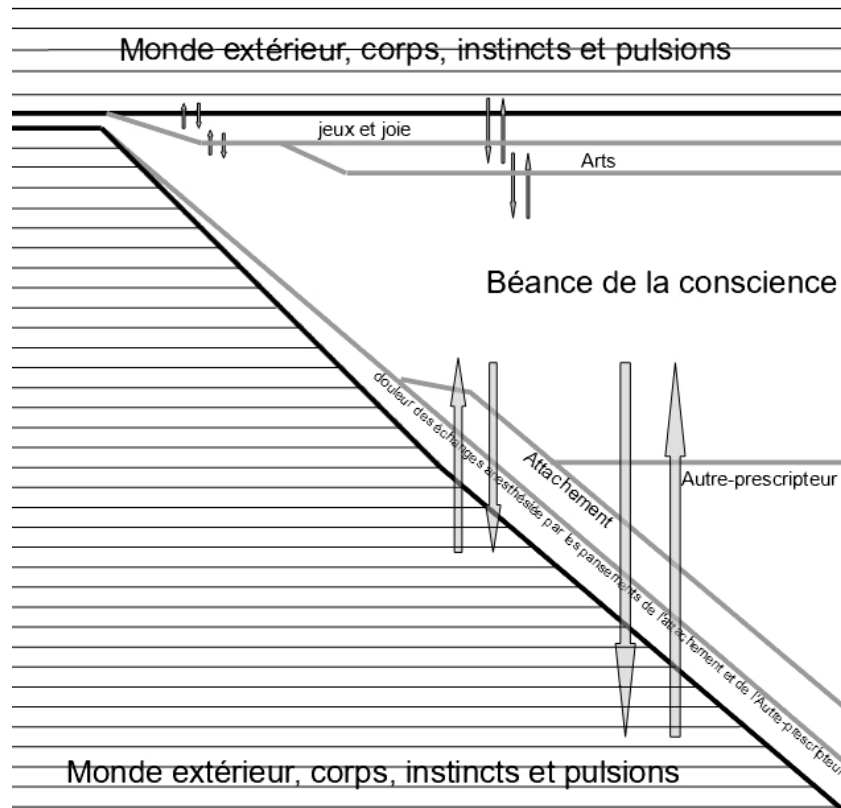
À la suite de la révolution néolithique, ce ne fut pas un horizon nouveau qui apparut, mais une multitude de cultures différentes. Les écarts devenaient des normes à un endroit, ne perduraient pas à un autre, et le tout durait assez peu ; ils n'étaient plus que les matériaux nécessaires à la nouvelle vision d'un monde prescrit. Pour parvenir à se convaincre que l'univers se scindait bien en dominants-prescripteurs et dominés-domestiqués, encore fallut-il apercevoir les signes manifestes de cette prétendue hiérarchie. Chaque communauté allait s'affirmer par ses caractères propres et, en son sein même, commençait à en réserver à certains. Les suites de la révolution néolithique furent essentielles à l'art, au point que l'on peut se servir aisément de l'évolution des styles pour affirmer qu'une population a bien accompli sa révolution néolithique même si, en raisons des circonstances, elle n'a pas adopté l'agriculture ou l'élevage. Signe de distinction, l'art se rendit nécessaire au fonctionnement même de l'hallucination d'un Autre-prescripteur. Investie d'une fonction sociale si essentielle, la création artistique se généralisa. Tout objet d'artisanat dut distinguer son utilisateur. Il ne s'agissait plus, comme durant l'Aurignacien, de projeter hors de son esprit la déréalisation à laquelle on n'accédait pas encore, de se défendre contre des fragments du réel qui pénétraient la conscience sans que celle-ci parvînt à les déréaliser ; il n'était plus même question de figurer l'Autre-prescripteur, de tenter de le sortir un instant de son esprit, comme durant le Mésolithique qui réduisit l'homme et toute chose à la représentation de leur schéma, du principe qui les anime, Autre qui les

sans Autre que nous-mêmes

prescrit. Il fallait maintenant distinguer les communautés, désigner les appartenances, et bientôt même placer le sujet dans les balbutiements de la hiérarchie sociale.

Heureusement, le poison de la domination ne devait s'attaquer réellement à l'égalité sociale qu'à la fin de la période, cinq ou six millénaires après que l'homme se fut englué dans cette chaîne infinie d'injonctions, pour longtemps maître et commandeur halluciné de la nature, façonnant la glaise en sombre maison, faisant pousser les plantes (quelle contradiction absurde dans les mots mêmes !), s'attachant d'improbables animaux soumis à sa volonté comme il acceptait de l'être aux divinités qu'il s'inventait. Petit démiurge, agriculteur, éleveur et artisan, au moins eut-il le bon goût d'oublier, durant plusieurs millénaires, de s'en prendre à ses semblables. C'est que l'empire de l'Autre-prescripteur n'a jamais été cet absolu que l'on croit apercevoir quand on omet d'en visiter les provinces. L'hallucination de la prescription s'est toujours heurtée à son défaut de consistance, à la folie cruelle de ses conséquences aussi. Cela a toujours branlé dans le manche de l'autorité prescriptrice, et elle dut se réinventer souvent pour se survivre, concédant à chaque fois une part de son inexistence. À ce point du conte, nous pouvons représenter l'extension progressive du champ de la conscience et les éléments de sa membrane qui se sédimentèrent progressivement au moyen du schéma reproduit en page suivante.

sans Autre que nous-mêmes



sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes

Les pitoyables aventures de l'Autre-prescripteur

Ne pas se laisser impressionner ! Mais ne pas ricaner trop vite non plus. Parcourir l'histoire, la conter simplement, sans la tordre jusqu'à plaisante conclusion ; ne chercher à comprendre notre situation qu'à sa fin et pas avant. Mais fable contre fable, se débarrasser avant tout du prisme de l'hallucination, ne pas l'autoriser à nous conter elle-même son histoire. Pour lui résister ainsi, commencer à ne plus parler en termes de production de richesses, d'utilisation de ressources, de mode de production, car ce fut une ruse de l'Autre-prescripteur que de livrer le monde aux catégories fausement scientifiques de l'économie pour postuler toujours la recherche d'un souverain bien. Là, gîtait naguère encore le lièvre insaisissable, souverain du souverain bien, étalon de la valeur, triomphe de l'Autre-prescripteur, de sa fable, de son hallucination.

L'enchantement sera rompu de modestie et de prudence quand nous aurons abandonné jusqu'à l'idée même d'un mode de production, de surplus et de surproduits, de consommation aussi, tant tout ceci suppose d'entendre en quoi pourrait bien consister la valeur et la richesse, de très pauvrement et tristement halluciner. S'interroger au contraire, simplement, sur ce que devient l'activité humaine, comment elle est dissipée³¹, dépensée, ou, au contraire, comment, et sous quelle forme, elle s'accumule. Elle s'accumule en récoltes engrangées, en croît du bétail, en tissus, en édifices, en métaux et en choses innombrables, en habiletés et en savoirs, en confiances et en craintes même. Elle se dissipe en contemplation, en méditation, aussi en repas et en promenades, se dépense en sacrifices et potlatchs, en usage de toutes choses périssables, enfin en guerres et en suicide. Car, souvent, préfère-t-on ne pas dissiper sa propre activité mais celle que ses semblables ont accumulée, c'est tellement plus confortable. Loin de chez soi, on brûle, on massacre, on détruit ; dans l'intimité, on bénéficie des fruits du travail d'autrui, pour le dire pudiquement. Quand l'Autre de la prescription embrume trop longtemps l'esprit humain, vient la misère lugubre de l'esclavage et du commerce, certains accumulent pour que d'autres dissipent. On finira même par rencontrer une forme terrible de dissipation qui prit pour nom

31 Nous empruntons les termes de dissipation et de dépense à *La part maudite* de Georges Bataille, éditions de Minuit, 1949, mais sans les limiter à un surplus d'énergie qui viendrait excéder les besoins d'une simple survie. Nous ne voulons pas savoir ce que survivre pourrait bien vouloir dire et Bataille nous semble s'approcher, à s'y brûler, de cette dénudation de la vie dont on ne pourra jamais dire s'il faut en créditer le cynisme des économistes, l'âpreté des esclavagistes et des capitalistes ou la monstruosité des administrateurs concentrationnaires.

sans Autre que nous-mêmes

investissement, un paradoxe en réalité, qui démultiplie l'activité humaine en même temps qu'il abolit la frontière entre dissipation, en début de cycle, et accumulation à son terme.

Comment avons-nous pu obéir à une telle imposture ? Il n'y a sûrement pas de réponse unique, tant l'Autre-prescripteur s'est modifié, plusieurs fois, pour s'adapter à la croissance de l'esprit, à cette extension de la conscience qu'il avait permise mais qui, ingrate, finissait par ne voir en lui que folie répugnante avant de parvenir à trouver principe plus haut et plus fin auquel se vouer. Plusieurs prescriptions se sont ainsi succédé, autant de buts proposés à notre activité, à la dissipation de notre être, le dernier venant se sédimenter au-dessus de tous les précédents, sans les faire disparaître, les reléguant juste en couche profonde.

L'empire de l'Autre-prescripteur, la domination sociale et son aménagement fripon, 3800 – 600 av. J.-C.

Ancestrale idéologie ayant offert à notre entendement naissant, tout troublé de sa liberté nouvelle, l'univers sous le joug de la domination, abrutissement de l'animal social qui nous avait précédé, image connue et rassurante ; antique illusion du prédicat, toujours un sujet pour accomplir l'action du verbe, un exécutant pour un ordre. Interminable songe de soumission, réalité sans fin de la domination ; des dieux, des princes, des hommes, des femmes, des esclaves, des

animaux, des valeurs, des normes et des lois, beauté et harmonie elles-mêmes enchaînées à cette universelle hiérarchie. Voici pour l'anathème, le récit maintenant.

Le village néolithique, la seconde demeure de l'Autre-prescripteur, n'eut pas l'éternité auquel, toujours, prétend ce dernier ; car comment empêcher l'ordre social d'entrer dans l'esprit, de pénétrer la conscience ? Ce fut au début du quatrième millénaire avant notre ère ; et l'Autre-prescripteur de garantir alors aux hommes l'existence même de leur société... à sa façon, en despote de l'antique horde ; et les hommes de déréaliser la société, d'oublier sa réalité, de la prendre pour un projet à fonder, une perspective à organiser ou à gérer. Dès lors, deux scénarii ; la société s'organise entièrement comme une pyramide selon le principe hiérarchique, toute son activité n'est qu'offrande au sommet ; Ou bien elle cherche à subvertir cette verticalité hallucinée. Elle s'abandonne par exemple à une divinité, image même de la prescription, mais pour la doter d'un comportement subversif, fripon³², toujours là pour éviter que des

32 Rendons ce mot de fripon à l'anthropologue Paul Radin (1883-1959) qui, le premier, lui offrit toute son ampleur dans l'ouvrage *The Trickster : A Study in Native American Mythology*, 1956, repris en 1958 dans l'ouvrage collectif *Le Fripon divin: un mythe indien*, avec Carl Gustav Jung et Kerényi, traduit de l'allemand par Arthur Reiss, Georg éditeur, Genève. Partant d'études sur les Winnebago, des amérindiens du Michigan, il montra que la quasi-totalité des mythologies nord-américaines connaissaient ce que les mythologues anglo-saxons appellent le Trickster et les français le décepteur, c'est-à-dire le Faiseur de tours, le Mystificateur, que les Tricksters sont semblables lorsqu'on passe d'une mythologie locale à une autre, tantôt Coyote, tantôt Renard, plus rarement Lièvre ou Canard. Ce qui rassemble ces figures disparates, c'est leur caractère ambigu, à la fois démiurge et destructeur. Le Fripon est l'envers du héros civilisateur. Il transgresse les règles sociales, dérange même l'ordre cosmique, mais toujours au profit d'un ordre minimal bien compris. Quand une société se

individus, prenant trop au sérieux l'Autre-prescripteur, n'envisagent de se hisser au sommet d'une petite pyramide sociale, vite bricolée, dont l'instabilité menacerait le groupe tout entier. Complémentarité des scenarii, toute bonne pyramide doit reposer sur une large base, efficacement dissuadée de vouloir accéder au sommet ; en bas, on vénère des divinités plutôt friponnes et au sommet des images plus sérieuses de l'Autre-prescripteur.

L'archéologie exhume les accumulations bien plus aisément que les dissipations, mais il existe cependant des exceptions et la violence guerrière en fait partie. Quand l'accumulation prend des proportions suffisantes, le transport des « biens » n'est plus envisageable et il faut donc les défendre là où ils se trouvent, murailles et fossés, matières de choix pour les archéologues³³. Ils nous racontent ces empires du Bronze, formations impériales qui comprenaient

fonde sur le rejet de toute accumulation excessive qui pourrait la déstabiliser, elle a besoin d'un tel symbole. La mythologie du Fripon vient rappeler que la soumission trop univoque à l'Autre-prescripteur peut conduire à pousser l'avantage d'une bonne saison, d'une bonne alliance, ou d'une forte personnalité, jusqu'à mettre en danger l'équilibre social qui se nourrit aussi de dissipation. Contre la logique de l'accumulation, prescription initiale de l'Autre, veille le Fripon, qui assénera quelque coup du sort au conformiste téméraire.

- 33 Jean-Daniel Forest (1948-2011), *Mésopotamie, l'apparition de l'État VII^e-III^e millénaires*, éditions Paris-Méditerranée, 1996. L'auteur trouve une explication aux premières activités guerrières qui éclaire leur rôle dans la dissipation. Il était très difficile aux élites d'intensifier la ponction qu'elles opéraient sur leur population dont la productivité était modeste et la confiance nécessaire. Pour justifier les expéditions, les textes de l'époque évoquent des litiges locaux, liés à l'approvisionnement en eau ou à des terres frontalières contestées, mais si la guerre se trouvait préférée à la conciliation, c'était principalement pour permettre aux élites de dissiper l'activité qui s'était accumulée dans la collectivité voisine, sous forme de récolte ou de toute autre « richesse », tout en dissipant encore, dans un même mouvement, les tensions sociales internes.

sans Autre que nous-mêmes

généralement un centre, prédateur d'un premier cercle de territoires soumis, et une périphérie barbare peuplée de brigands, de mercenaires et de marchands, des populations marginales poussées au retrait, à l'exil et au nomadisme mais qui, périodiquement, renouvelait le centre par un double mécanisme d'incorporation militaire et d'invasion.

Ces formations impériales, dites du Bronze, apparurent indépendamment les unes des autres et concernèrent, si on inclut leurs périphéries barbares, une partie très significative de l'humanité ; en Égypte, en Mésopotamie, dans le monde Égéen, le long de l'Indus, en Chine avec les Shang puis les Zhou antérieurs, au Mexique avec les Olmèques, en Équateur avec la civilisation de Chorrera et au Pérou avec celle de Chauvin. En dehors des systèmes impériaux, on peut supposer que se mit en place un autre horizon, là où l'environnement n'était pas assez maternant pour permettre le dérèglement impérial, soit qu'il limite la taille des groupes humains comme dans les îles ou les vallées isolées, soit qu'il ne permette pas l'accumulation de ressources alimentaires en grains dans les forêts tropicales ou équatoriales ou dans les zones subarctiques. On peut imaginer qu'émergea alors un monde fripon qui ne devait cesser de se perfectionner, tout en rétrécissant géographiquement, jusqu'aux derniers vestiges dont nous parlent les ethnologues.

L'art des empires du Bronze éclaire merveilleusement leur fonctionnement par son tropisme de la beauté. Le beau refuse de reconnaître le trouble des consciences, il nie que l'art soit écart, il ne

recherche que la conformité à un idéal, mais, ce faisant, sans s'en rendre compte, il nous parle de domination et de distinction, d'écarts toujours. Loin du commun, du vulgaire, bref de la laideur, la beauté distingue autant celui qui la crée que celui qui sait l'apprécier. La beauté n'est pas accessible à tous ; couple infernal arts-savants / arts-populaires, allégeance des seconds aux premiers et lente diffusion en sens inverse, dans le temps comme dans l'espace, du centre vers la périphérie. Hors de l'empire, dans le monde fripon, l'art se trouve aussi réquisitionné, mais cette fois pour manifester l'autonomie et la puissance de conventions biscornues censées brider ou subvertir l'Autre-prescripteur. Ce sont alors des écarts très précis et très forts qui composent les œuvres, notamment des écarts par rapport au réel, à l'image même de la stabilité sociale qui n'est obtenue dans ces sociétés que par une forêt de tabous et de conventions.

Une dernière petite fable de la domination. Depuis bien longtemps l'homme déchiffrait les traces laissées par ses prédateurs ou son gibier et tout naturellement, quand il se crut dominé par des puissances supérieures, il tenta de lire leurs desseins en interprétant des « signes », développant ainsi ce qu'il pensait être une science des présages ; la lecture était acquise. Les nécessités du gouvernement aidant, il ne tarda pas à falsifier les signes à lire, c'est-à-dire à les tracer lui-même. L'écriture était née³⁴. Mais à force d'apprendre à si

34 Jean-Marie Durand (Prophéties et Oracles dans le Proche-Orient ancien, Documents autour de la Bible, Éditions du Cerf, 1994, p. 1-74) l'a montré pour la Mésopotamie avec la divination au moyen de foies de mouton sur lesquels écrivait le dieu Shamash, et Léon Vandermeersch (Les deux raisons de la pensée chinoise. Divination et idéographie, Gallimard, 2013) dans le monde chinois où les craquelures des carapaces de tortues soumises au feu révélaient aux

sans Autre que nous-mêmes

bien ruser, à déréaliser l'ordre social, les hommes finirent par prendre conscience que la hiérarchisation du monde n'étaient pas sans remède et les marges des empires grossirent de tous les retraits et de toutes les désertions, au point que, quand elles firent retour sur le centre, elles ne le renouvelèrent plus, mais l'épouvantèrent de barbarie, le dissipant par le feu et le fer.

L'Autre-prescripteur se fait transcendant, les sociétés d'alliance, 600 av. J.-C. – 1000 apr. J.-C.

Les empires de l'Autre-prescripteur et leurs dieux innombrables, garants chacun de l'autorité d'un lignage aristocratique et collectivement de celle du prince, ne résistèrent pas à la férocité de l'exploitation qu'ils poussaient jusqu'à l'absurde, et c'est heureux. Vint alors le temps du Dieu unique qui jamais ne se montre et ne passe d'alliance qu'avec le peuple tout entier, du bouddhisme qui détache le sage de tous les pouvoirs, du confucianisme qui bride les puissants de mille rites sociaux, de la Cité antique, merveilleuse abstraction qu'Alexandre puis Rome répandirent comme une délivrance sanglante. Ce furent alors les sociétés d'alliance, exilant l'Autre-

hommes leur avenir. Ces « lectures » étaient réservées à des devins officiant dans la proximité directe du pouvoir mais qui finirent en scribes à mesure que les puissants, s'affranchissant des limites de la tradition pour se diviniser presque, osèrent l'imposture de faire écrire à la manière même des dieux.

sans Autre que nous-mêmes

prescripteur, introuvable et tyrannique, au ciel de la transcendance, mué, pour notre bonne garde, en magnifique chimère dont la nostalgie nous est restée.

Récit. À partir de la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère, les empires du Bronze supportèrent de plus en plus difficilement leurs tendances inégalitaires qui finirent par mettre en péril le lien social lui-même. Ils ne cessaient de se décomposer dans l'asservissement des masses, de plus en plus tentées par la fuite ou la résistance passive, devenant ainsi une proie facile pour leur périphérie, pour ces « peuples de la mer » sûrement pas aussi étrangers que le voulut la propagande égyptienne. Vers les sixième et cinquième siècles avant notre ère, après un millénaire de décomposition presque, accablé de toute part, l'Autre-prescripteur fut contraint à un premier repli tactique et dès lors il ne pût plus s'opposer à des innovations qui allaient assurer le triomphe des peuples qui les osèrent, restaurant ainsi leur unité, fondant une alliance inédite, simultanément ou presque en Orient et en Occident, autour d'un principe abstrait, transcendant, Cité, Dieu, Renoncement ou Ordre cosmique, qui justifiait à nouveau toutes les dissipations et commandait des accumulations hardies.

L'esprit de l'homme était toujours sauf ; l'Autre-prescripteur n'avait pas disparu, il garantissait encore l'existence et la persistance du réel que la conscience avait déréalisé, et son labeur s'enflait même à mesure que s'étendait le champ de conscience, mais on avait réussi à le prier de s'y livrer de plus haut, de se faire plus discret,

sans Autre que nous-mêmes

d'abandonner sa tyrannie tapageuse pour se retirer au ciel et ne plus en revenir sauf à se faire homme, expressément. Le prescripteur ainsi éloigné, aucun groupe social trop restreint ne le pouvait plus détourner à son profit exclusif et la Cité antique parvint alors à réunir la part masculine du peuple libre et des aristocrates autour d'une même entité abstraite, le dévouement à la cité, à laquelle il convenait de réserver toutes les dissipations³⁵. La prospérité nouvelle, obtenue à la pointe de la lance, par l'inhumaine phalange des hoplites ou la terrible abnégation des légions romaines, profitait au plus grand nombre. Une autre ruse, immédiatement couronnée d'une œuvre immortelle sinon de grands succès militaires, fut d'abandonner les divinités variées propres à chaque groupe social (qui ne signifiaient que trop l'exploitation des uns par les autres), pour un seul Dieu, unifiant les tribus en leur sein comme entre elles. Cela se passa dans royaume de Juda, au VI^e siècle avant notre ère, et ce fut le monothéisme juif. Autres voies ; théoriser tout ce qui, dans la société, s'opposait déjà aux tensions et à la dislocation en un maillage de rites, confucianisme ; ou bien s'opposer à l'hindouisme, que défendait la caste sacerdotale des brahmanes, pour offrir à tous l'accès au Dharma, bouddhisme ; s'offrir le principe à l'origine de toute chose, le Tao, secte de la Voie de la Paix au premier siècle puis celle des Cinq Boisseaux de Riz un siècle plus tard.

35 Ce qui deviendra l'évergétisme dont Paul Veyne explicite les ressorts dans *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Seuil, 1976.

sans Autre que nous-mêmes

Toutes ces directions furent à l'origine de véritables explosions artistiques. Les créateurs, dotés d'une technique maintenant affinée par des millénaires d'exploration de tous les écarts imaginables, pouvaient désormais s'affranchir des distinctions précédentes, balayées par la nouveauté religieuse, politique ou sociale. Les arts nous parlent alors d'un trouble inédit, celui du créateur face à sa liberté, à la conscience de sa création. Comment mieux dire ce trouble qu'en s'affrontant à l'opposé de l'art, au réel, à la prose pour l'Ancien Testament puis pour la littérature grecque et chinoise ou à la représentation réaliste des attitudes et des états mentaux pour la sculpture et la peinture ? Et ce d'autant que le réalisme critique nécessairement la fonction de distinction échue à l'art au profit de la transcendance du beau.

Du haut de ses nuées, dans le ciel des principes, ou dans les profondeurs de l'ordre cosmique, l'Autre-prescripteur nourrissait encore des rêves d'éternité. Pourtant, le montage qui assurait sa gloire était bien précaire et il fallait aux sociétés d'alliance perpétuellement entretenir les distinctions qui avaient permis leurs premiers triomphes. Le monde de la Cité avait besoin de ses barbares, les citoyens de leurs esclaves et Dieu de nuques raides à châtier. Que les barbares se frottent trop à la culture, que les infidèles deviennent pieux, que les esclaves se fassent rares, et la transcendance de s'effondrer faute de pouvoir continuer à justifier le scandale de l'exploitation et du mal. En Occident, les transcendances antiques, ces

sans Autre que nous-mêmes

magnifiques chimères, vécurent ainsi leur décadence dans leur universalisation, de la Cité dans l'empire ou de l'ancienne Loi dans l'église du Christ.

L'Autre-prescripteur se roule en boucle, XI^e – XVIII^e siècle

Au commencement du second millénaire, l'Autre-prescripteur, dont les antiques chimères n'était déjà plus que nostalgie, se roula en boucle formant alors un monstre plus terrifiant que tous ceux que l'homme s'était donné jusque-là. Semblant s'évanouir des esprits alors éperdus, il se roula subrepticement en cycles capitalistes, en appétit de dévorer toute accumulation et toute activité sans que l'on puisse dire encore, précisément, s'il s'agissait ou pas de dissipation. Brusquement, la hiérarchie des biens se trouvait ébranlée ; plus de valeur absolue, de noble repos et de labeur servile ; place au travail et au capital, à jamais liés dans l'anéantissement qu'ils consentent tous deux, dans l'espoir aussi que les cycles de « production » toujours les reconstitueront et les augmenteront. Étrange pacte, scellé vers l'an mil par les déforestations et les amendements de marais, dans les monastères et dans les lits aussi. Déjà une lourde hypothèque sur la possibilité même d'un suprême Bien. Que pouvait donc prescrire cet Autre capitaliste ? Que laissait-il en propre à l'humanité ? Finissant par craindre très fort la banqueroute, les hommes des Lumières voulurent mettre au coffre tout ce qui, en leur monde, avait encore consistance, y ajoutant même quelques souvenirs pour compléter.

Garder la chambre forte, dernière chimère donc, la plus monstrueuse de toutes. Comme on ne savait pas bien ce qu'elle était censée receler, on lui donna toutes sortes de drôles de noms ; sens, valeur, devoir-être, impératif... Mais la bête semblait déjà plus contrefaite que joliment chimérique.

Récit. Ce n'est qu'au terme d'une longue dissolution, en ses marges comme en ses principes, que le monde antique occidental, qui ne cessait de voir s'éloigner la cité de Dieu, la Rome céleste, tout en la désirant d'autant plus vivement, à la terreur de perdre l'Autre-prescripteur dans la bêtise crue et violente des chaînes féodales, que cette glaise pétrie d'angoisse donc, permit à une boucle aussi absurde qu'indomptable d'émerger ; le travail nouveau n'ayant désormais plus d'autre fin que lui-même, travail des moines qui élève vers Dieu à l'opposé du travail antique, dissipation servile ou quasi servile destinée à l'accumulation du maître. Vers l'an mil, en Occident³⁶ comme peut-être en Chine, le déboisement, l'endiguement des marais, et plus généralement le travail de la terre, devinrent les paradigmes de ce nouveau labeur ; un travail pour un travail, déboiser pour cultiver, récolter pour semer, travailler pour pouvoir travailler encore, cycle de production, et non plus simple accumulation de l'activité. Et, bien vite, l'homme ne fut plus seul à travailler, la richesse elle-même s'y mettait, prodige... Le capitalisme naissait alors, bien avant ses déclinaisons commerciale et industrielle. Le suprême bien

36 Le phénomène se trouve parfaitement analysé par Georges Duby (1919-1996) dans *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'occident médiéval* (France, Angleterre, Empire, IX^e-XV^e siècles) Essai de synthèse et perspectives de recherches, tome 1, Aubier, 1962.

sans Autre que nous-mêmes

n'était plus la richesse antique, celle de l'ostentation, de la jouissance ou de la puissance, il tenait tout entier dans la richesse productive du capital. Un bien ne valait plus que par son croît. À ce titre, l'homme et la femme, laborieux et féconds, même libres, étaient devenus de tel biens, peu important que leur activité, leur violence et leur descendance fussent encore captées par un seigneur dès lors que ce dernier commençait à vénérer lui aussi le croît de son fief. L'absurdité de la croissance se répandit comme un incendie. Comment résister à un tel mode de dissipation, à l'humaine troupe, toujours plus nombreuse, des producteurs de biens productifs ? Puissance au carré de la dissipation dans l'investissement, dévorant tout sur son chemin de sueur et d'économie.

Oubliées les limitations friponnes à l'activité humaine, oubliée l'exclusivité accordée à la Cité ou aux aristocrates pour la dissipation, oubliée même la crainte raisonnable de la famine ; toujours plus de bras pour toujours plus d'activité ; dissipation et accumulation, pour la première fois sujets d'une même injonction, légitimées toutes deux uniquement par le nouveau travail qu'elles permettaient. L'homme des antiques sociétés d'alliance n'avait nullement déréalisé la distinction des fins et des moyens, son Autre-prescripteur, pour transcendant qu'il était, restait trop univoque pour cela. Les Anciens ne percevaient pas de dichotomie entre prescription et description, être et devoir-être, pour eux cela allait de soi, les moyens permettaient d'atteindre une fin, rien de plus à en dire³⁷. Mais

37 Les juristes de l'ancienne Rome pouvaient même prétendre, sans se troubler un instant, comme un simple constat que leur inspirait leur pratique, que « Ex facto oritur jus ».

l'apparition du capital avait donné corps au problème. Pour la première fois apparaissait une fin (la plus-value) qui était un moyen (de production, une fois réinvestie) pour user du vocabulaire de la religion économique. Jamais jusque-là, l'Autre n'avait prescrit pareille bizarrerie et les hommes affolés furent alors pris de la terrible crainte de l'avoir perdu en chemin. Ils appelèrent au secours d'abord leur Dieu, jusqu'à le réformer, espérant s'entendre intimer l'ordre de travailler et d'investir, d'avoir à quitter l'antique richesse. Le combat fut âpre, combien d'ordres mendiants et d'hérésies persécutés, de guerres de religions, de révolutions bourgeoises, des siècles de luttes, à la vérité, pour accepter, à la toute fin de la période, que l'Autre-prescripteur s'était bien exilé, au-delà même de la transcendance, dans la virtualité de la boucle capitaliste.

Il revient aux Lumières, et précisément au philosophe écossais David Hume³⁸, d'avoir fixé le catéchisme de ce nouvel exil en le fondant sur la dichotomie de l'être et du devoir-être, de la prescription et de la description. Mais ce faisant, Hume n'énonçait pas une évidence qui, par quelque prodige, serait restée ignorée jusqu'à lui ; il mettait au contraire sur un plan de comparaison des choses, les fins et les moyens, essentiellement différentes, à la manière même du mode de dissipation d'alors qui avait besoin, contre toute logique, de faire rentrer dans la même équation les moyens (de production) et les fins (la plus-value), lesquels n'étaient plus que des moments d'un

38 Dans son *Traité de la nature humaine*, 1739-1740, traduction André Leroy, Aubier, 1946, puis par son *Enquête sur les principes de la morale*, 1751, traduction Baranger et Saltel, Flammarion, 2010.

même cycle (productif). Pire encore, le capital, Dieu nouveau, était tout à la fois moyen (de production) et fin (sociale), but de l'accumulation comme de la dissipation dans l'investissement.

L'antique transcendance de l'Autre-prescripteur, celle-là même qui avait jadis offert aux sociétés d'alliances leur éclat grandiose autant que leur violente humanité, avait passé, supplantée par l'extraordinaire confusion capitaliste, et il ne restait plus au prescripteur de la réalité de toute chose mentale, à cet Autre qui sert à laisser le monde exister et persister en notre esprit, que les mille masques de la tradition pour cacher sa terrible blessure. Aussi, tel un dragon meurtri, se roula-t-il sur lui-même, rassemblant toute sa férocité pour simplement survivre, tant les progrès de la conscience semblaient dissoudre le devoir-être dans l'être, détruisant un à un ses masques de guerre. Les affres de la déréalisation impossible se rapprochaient alors de l'homme et, à nouveau, l'art flamba, mais cette fois à la manière et avec la vigueur du nouveau mode de dissipation, et ce fut grande merveille. La distinction n'imposait plus d'ignorer les créations anciennes ou étrangères, tout pouvait s'utiliser, comme modèle à copier ou simplement matière première d'un nouvel acte créateur³⁹; art de citation, d'investissement presque, qui ne se

39 Bien avant la Renaissance, la Majesté de sainte Foy que l'on admire encore à Conques illustre jusque dans ses moindres détails ce mouvement général ; une âme en bois d'if façonnée au IX^e siècle en sorte d'être habillée de feuilles d'or et surmontée d'un petit buste d'empereur de l'antiquité tardive, la tête de la jeune sainte obtenue d'une feuille d'or travaillée au repoussé sur ce dernier, ses yeux de pâte de verre bleu foncé et blanche étant encore ceux de l'empereur ; au début du XI^e siècle, la robe ornée à nouveau et le siège de bois remplacé par un trône d'orfèvrerie ; des intailles et des camées antiques pour orner sa couronne au XIII^e siècle ; au XIV^e siècle une niche surmontée d'un fronton et ouverte d'une fenêtre en

sans Autre que nous-mêmes

contentait plus d'explorer des conventions différentes, mais qui toujours étendait la recherche esthétique par approfondissement et renouvellement de son héritage ; art de la fonction aussi, les cathédrales gothiques bousculant l'esthétique extérieure du bâtiment pour augmenter le volume du clos et du couvert de la maison de Dieu, la peinture de la Renaissance n'acceptant plus les techniques antérieures de mise en valeur du sujet et s'en remettant uniquement à la représentation sur toute la surface de l'œuvre. Finalement, à l'exemple du capital, les arts, sans oser encore se l'avouer, purent enfin advenir à eux-mêmes leur propre fin, rivaliser presque avec l'Autre-prescripteur pour les plus heureux des hommes d'alors. Mais à tous les autres, l'affreuse misère bourgeoise.

La liberté industrielle illumine l'Autre-prescripteur, le réduisant en cendre tel un vampire, et nous laisse à la vie-nue, depuis le XIX^e siècle

Comment put-elle périr, cette fièvre capitaliste qui affirmait si haut que rien ne la surpasserait jamais et qui dura tout de même huit cents ans ? C'est qu'elle se dévora elle-même, plus ou moins vers le XVIII^e siècle, consumant son Autre-prescripteur. Jusque-là, et dans tous les domaines, l'horizon de la conscience avait pour nom tradition. L'esprit ne réfléchissait que la lumière de la tradition, la conscience en

cristal de roche pour montrer la relique, et au XVI^e siècle on lui offrit même des mains pour qu'elle puisse tenir quelques roses lors de sa fête.

bornait sévèrement sa science. Tradition et coutume étaient les visages que le capitalisme donnait à l'Autre-prescripteur, des visages qui en disaient l'extrême relativité mais aussi la nécessité de principe. L'injonction de toujours travailler et investir était trop précise pour garantir, à elle seule, la réalité de monde mental d'alors, déjà si étendu ; il fallait un principe plus large. Son contenu comptait peu, seule sa férocité importait pour résister à la critique. Principe conservateur donc, et le capitalisme se voulut toujours conservateur, malgré toutes les révolutions qu'il suscita. Avec une bonne foi assez variable, mais inlassablement, il alla rechercher une tradition pour supporter de déréaliser quoi que ce soit ; l'église se vautrait dans l'ostentation du siècle à la manière de la Rome impériale, on prétendit la réformer, mais en revenant à la Bible ; l'élan gothique atteignait ses limites, on le régénérât de beauté antique ; la féodalité bridait le capitalisme, on fit mine de redécouvrir le droit romain et la propriété privée. Toujours une tradition pour justifier une nouveauté, même s'il fallait remonter aux Gaulois ou aux Francs, à la République romaine même.

Dénudation de la coupure fondatrice qui avait présidé, durant le Mésolithique, à la naissance même de l'esprit humain moderne, dénudation de ce retranchement initial qui permettait de déréaliser ce qui pénétrait l'esprit tout en croyant encore à sa réalité, prescrite par un Autre intime ; avec le capitalisme, cet Autre-prescripteur se trouvait réduit à son principe même, à sa forme la plus neutre. Débarrassé de ses figures précédentes, il n'était plus que le principe, éminemment relativiste, du respect de la tradition ou plus exactement

sans Autre que nous-mêmes

de toutes les traditions. Mais une question, triviale, utilitaire, finit par se poser : en quoi les coutumes constituaient-elles un capital ? En rien. Comment dès lors pouvaient-elles prétendre s'opposer à la recherche de quelque biais plus « productifs » que le fatras des habitudes qu'elles sédimentaient ? On se trouvait enfin autorisé à les abandonner pour capitaliser plusieurs siècles de découvertes ou à les exploiter comme toute chose.

Y avait-il alors meilleur investissement à long terme que l'innovation elle-même ? Mais, cette fois, le miracle du capital ne se produisit plus. Cet enchantement, qui faisait de la semence l'abondance de la récolte, de l'homme et de la femme féconds la multitude des nations, du fer forgé une forge nouvelle et de l'or même une rente, ce prodige cessa. On voulut ne le comprendre qu'à moitié et l'on parla tout de même de rente technologique pour décrire le profit tiré des innovations techniques. Mais ce n'était pas une rente, ou alors bien curieuse, d'autant plus vivace qu'elle était éphémère, ne se nourrissant que de la ruine de l'existant. Ainsi, progressivement, le capitalisme ne fut plus tiré que par les inventions toujours renouvelées qui seules permettaient d'échapper un temps au laminoir de la concurrence. Il devenait un principe secondaire de dissipation.

Tout allait maintenant à la maxime même de la conscience, aux écarts, à l'indétermination, au sentiment qu'autre chose est possible, seule source de prospérité véritable. La finance elle-même ne devait la fluidité nécessaire à sa prospérité qu'à la volatilité toujours plus grande des marchés. Jusqu'à l'enseignement de la jeunesse qui ne

visait plus ni la vérité au ciel des Idées, ni la distinction sociale, pas même la transmission de la vertu ou modestement du savoir-faire nécessaire à l'exercice d'une profession, mais qui s'était donné pour unique objectif de préparer chacun aux évolutions du monde, à toujours changer de métier, et à se soumettre, producteur, consommateur ou citoyen, à l'impératif de nouveauté, à sa tolérance au moins. On était entré dans l'âge de la recherche, recherche de n'importe quoi, du progrès et des remèdes au progrès, de l'intensité et de la sérénité, de l'implication et du détachement, de la nouveauté et de l'authenticité, toujours recherche de ce qui n'est pas encore. On avait quitté le monde des fondements sans espoir de retour et l'on exposait le corps de l'Autre-prescripteur aux lumières de la science pour constater qu'il s'agissait bien d'un vampire qu'elles réduisaient en cendre. Et les armées de petits chefs vicieux et de consommateurs enrégés n'y purent rien, qui é-valuaient à longueur de temps leurs subordonnés et leurs prestataires, espérant, à force de statistiques, faire renaître enfin ces valeurs mêmes dont ils étaient la négation vivante et agissante. Quel refuge dès lors pour l'Autre-prescripteur fuyant sa vivisection ? Pour la scission même du sujet qui avait toujours autorisé sa conscience et la liberté de son esprit ? Les écarts se proclamaient désormais les seuls moteurs de nos accumulations, de nos dissipations, de nos arts et de nos amours ; ils prétendaient dessiller notre esprit et lui offrir enfin un horizon de conscience libre de tout amer. On comprend sans peine la puissance du nouveau mode de dissipation et comment il s'est imposé au capitalisme, se sédimentant silencieusement au-dessus de ce prédécesseur en faillite chronique.

Pourtant, aujourd'hui encore, aveuglés par ses paradoxes et sa cruauté, beaucoup d'ami·e·s se figurent le mode de dissipation capitaliste toujours vaincu. Elles et ils y cherchent la cause de tous leurs tourments, rêvant en sa culbute leur délivrance. Et certes il n'a pas disparu, mais aucun mode de dissipation ne s'est évanoui à l'arrivée de son successeur, tous se sont sédimentés. L'abandon du langage à l'Autre-prescripteur, le geste prométhéen du Néolithique, la hiérarchie sociale du Bronze, la dissipation friponne de l'humilité et du don, l'allégeance au Dieu du groupe, l'évergétisme du citoyen, le respect de l'ordre du monde, l'indifférence du sage, la rapacité féconde du capital, nous avons tout gardé ; mais tout placé aussi sous la férule de la nouvelle dissipation, dans la lumière crue de la conscience industrielle, depuis que, au XIX^e siècle, discrètement, progressivement, la rente dominante s'est détachée du capital pour élire domicile dans l'innovation, l'invention, le changement, dans l'émancipation, paradoxe terrible. Bien sûr, s'agissait-il toujours d'exploiter le travail, mais de façon secondaire. Sans invention à mettre en œuvre, l'entrepreneur le plus féroce n'était qu'une proie pour ses confrères. Sans réforme à proposer, le politicien, progressiste ou conservateur même, n'accédait pas à la scène publique. Sans boniment d'émancipation, point de consommation nouvelle. Jusque-là, tradition, expérience et liberté, les trois amers de l'homme en l'océan de sa conscience, avaient dessiné le portulan de son monde aux rhumbs incertains. Mais, échappant d'un coup au génie individuel et politique, la liberté se fit, il y a deux siècles maintenant, le noir moteur de la production des richesses. Double mouvement d'émancipation, de

sans Autre que nous-mêmes

l'inventeur que désormais plus rien ne ralentissait, et de la société qui devait se tenir prête à désirer toutes les inventions possibles, mobilisée toujours à la nouveauté.

Pour la première fois, la conscience n'était plus cette ancienne faiblesse propre à l'homme, cette incapacité grandissante à protéger son esprit de l'intrusion du réel, cette faculté nécessaire à déréaliser les fragments qui passait la barrière de l'esprit et à maintenir pourtant son intégrité, précisément en le scindant en deux parties, l'une manipulant librement les éléments déréalisés et l'Autre leur prescrivant d'avoir à persister malgré tout. La conscience, cette béance, était devenue elle-même un mode de dissipation, dissipation créative, dissipation dans le progrès, comme on voudra, mais devant lequel tout devait céder, seule dissipation légitime que son économie redoutable suffisait à imposer. Ainsi, le XX^e siècle naissant vit s'envoler la chimère du sens, du moins des têtes en meilleure santé, tel un pitoyable pigeon poursuivi par le garnement d'une liberté dénaturée en mode de production ; et les arts d'alors en témoignent sans retenue. Du néant dans lequel ils eurent le courage de plonger, ils furent relevés et portés, comme par magie, au sommet de la dernière muraille encore debout, grandie jusqu'à l'absurde par sa solitude même, dernier refuge du pigeon affolé, le marché. On rêva que le marché puisse éternellement contenir le flux bouillonnant de la liberté industrielle qui relativisait toute valeur avant de la dissoudre complètement. Mais il avait précisément besoin de l'indétermination préalable et absolue pour qu'opère son enchantement, pour parvenir finalement à tout valoriser, de l'urinoir de Duchamps aux secondes de

sans Autre que nous-mêmes

néant de la mixtion, bien propices à quelque publicité. Et ce n'est qu'à l'entendement des sots et des escrocs que cela parut fonctionner un temps.

Vers la fin du siècle, en effet, il devint palpable que le marché lui-même était dévoré par son insatiable besoin de liberté et que, pour finir, il anéantirait toujours plus de valeur qu'il ne pourrait en créer. Il lui fallait des producteurs parfaitement équivalents, il demandait des consommateurs sans autres désirs que ceux qu'il se proposait d'exacerber et de combler, dans un même mouvement, à son seul caprice. Il étendait ainsi son empire spectaculaire sur tous et sur tout. Il ne réclamait rien moins que l'effondrement immédiat de ce qui lui résistait et s'effarouchait pourtant au moindre désordre. Ainsi progressait le désert de la vie-nue, tombeau de tout bien, énervement des esprits les plus vifs, mais aussi le Spectacle des grandeurs de naguère, caricatures d'authenticités rageuses, qui devaient prescrire encore en nos esprits la réalité du monde, gobé cependant tout entier par la conscience.

Et point n'était besoin de croire qu'innover était un bien ; le système social se chargeait, efficacement, comme on commençait à le vérifier, d'éliminer ceux qui n'avaient pas choisi de dissiper leur activité en innovations ou au moins en études des innovations des heureux élus. Certains créaient, les autres apprenaient, l'abêtissement par la conscience... tant le nouveau mode de dissipation, en même temps qu'il permettait les plus brillantes avancées technologiques, s'était mis à broyer les métiers et les savoir-faire ainsi que toutes les

manières de collaboration au nom d'abstractions de plus en plus lointaines. On l'a dit, la manie du temps tournait à l'évaluation, ultime et mortifère défense contre la disparition de la valeur elle-même qu'elle tentait de sauver désespérément en é-valuant, c'est-à-dire en l'extrayant de tout et n'importe quoi pour autant que ce fût chiffré. L'humanisme laïc cru tenir enfin son Graal en cette nudité de valeur, dans l'équi-valence des hommes⁴⁰, et les marchés accéder à la fluidité totale dont ils rêvaient depuis toujours, puisqu'il était désormais entendu que la valeur ne pouvait procéder de rien de concret, si ce n'était de leurs mécanismes obscurs.

Résumons ; le nouveau modèle nous enseignait que la légitimité suprême de l'activité humaine résidait en la béance de la conscience elle-même et non plus dans les multiples membranes qui avaient accompagné sa croissance ; uniquement rechercher et trouver un nouveau possible. L'innovation, la poursuite d'une réalité différente, ne constituait pas même une rente à proprement parler tant son exploitation avait vocation à être brutalement interrompue par une nouveauté prochaine. C'était plutôt un axiome d'économie, le triomphe d'une liberté industrialisée qui semblait devoir submerger le monde. Peut-être, charmant-e ami-e des utopies, es-tu lassé-e des dystopies dont le Spectacle se plaît à noircir notre imaginaire, et t'agaces-tu de ces derniers paragraphes qui sont certes pénibles. Mais tu auras remarqué que leur temps est le passé et qu'en chemin ils ont perdu cet Autre-prescripteur dont ils prétendaient pourtant relater

40 Selon la brillante démonstration de Paul Veyne à propos de l'Europe d'après la seconde guerre mondiale, bizarrement placée à la toute fin de son ouvrage, Quand notre monde est devenu chrétien (312 – 394), Albin Michel, 2007, p. 252 à 254.

sans Autre que nous-mêmes

les aventures. Car l'heure est une fois de plus à se déprendre des boniments d'évidence et d'inéluctable que serinent depuis toujours les modes de dissipation ; à explorer au contraire les structures mentales de la liberté et à écrire, au présent, un futur à chérir.

Mais avant, un mot désagréable encore afin de conjurer la pire perversité peut-être du nouveau mode de dissipation ; le désir industriel, terrible produit du manque de l'Autre-prescripteur, scorie de l'ancienne domination. Ce désir nous est strictement extérieur et en ceci nous aliène. Il ne prend en effet sa source que dans l'effondrement historique de l'Autre-prescripteur, c'est-à-dire dans la perte de la plus consistante des membranes qui animaient naguère encore la béance de notre conscience. Cette avidité industrielle nous aliène de l'intimité et de la violence même du manque dont elle procède. Nous voici réduits à soutenir le marché, refuge illusoire de la valeur, de nos seuls désirs de marchandises ; consommateurs. Mais plus encore, injonction nous est faite de soutenir l'ordre social lui-même, orphelin de l'Autre-prescripteur, de nos désirs de gouvernance ; devenir citoyen. Qui peut bien nous enjoindre ainsi ? La catastrophe elle-même. Dans le deuil de l'Autre-prescripteur, la société n'est plus à fonder, à instituer ; pourtant elle n'offre pas le refuge tranquille et rassurant dont la nostalgie parfois nous prend. Toujours elle nous afflige du masque de l'angoisse, écosystème fragile, en tous ses aspects, tous interdépendants, au seul mais terrible danger de nous-même. Un unique mot d'ordre dès lors, nous discipliner, bons citoyens, pour nous conformer aux savantes boucles de rétroaction vertueuse qu'une nouvelle bureaucratie d'experts, éco-logistes autant

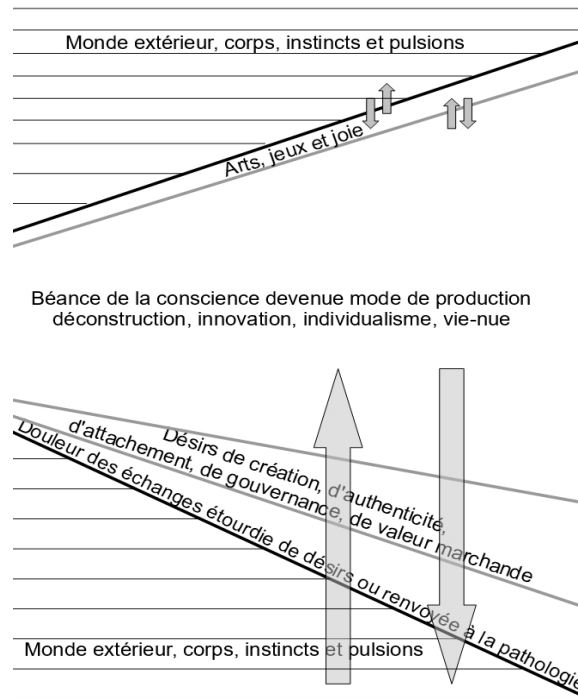
que -nomistes, au vrai des cybernéticiens, proposent à notre imagination affolée. Descendons calmement de chez nous attendre le prochain bus propre, entassons-nous sans broncher pour aller produire durable et responsable, perfectionner toujours les réseaux mobiles par lesquels s'écoule notre monde liquide⁴¹, et si quelque négativité venait à nous chatouiller, lançons notre alerte, dénonçons les mauvais camarades, terrorisons-nous un peu plus encore et peut-être éviterons-nous le désastre si nous désirons assez nous gouverner nous-même, citoyens. Est-il besoin de dire à quel point ce ne sont pas nos désirs ? Que s'il y a bien un manque, c'est au sein d'une complexion sociale qui n'est pas humaine, que nous devons faire taire, pas faire fonctionner ; que l'avidité marchande n'est obtenue qu'au moyen d'un immense dispositif spectaculaire dont l'ampleur et la violence constitue la meilleure démonstration de notre absence de désir de marchandise ; que l'avidité de gouvernance elle-même n'est soutenue que de haine de soi et de menaces apocalyptiques quotidiennes⁴², assurance qu'elle n'est pas nôtre. Le désir industriel, comme le manque de l'Autre-prescripteur, ne sont pas les nôtres mais ceux d'une formation sociale réellement à bout de souffle et qui voudrait nous entraîner dans son néant. C'est si vrai qu'en chacun de nous, cette avidité ne se soutient que du spectacle gigantesque de la

41 Une description glaçante à défaut d'être critique nous en a été livrée par Zygmunt Bauman (1925-2017), un ancien major du corps de la sécurité intérieure polonaise prétendument converti à l'humanisme, *Liquid Modernity*, Cambridge, 2000, en français, *La Vie liquide*, Fayard, 2013.

42 Cette évidence a été parfaitement décrite par René Riesel et Jaime Semprun (1947-2010) dans leur ouvrage, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2008.

sans Autre que nous-mêmes

marchandise et de l'angoisse de notre disparition. Aiguillons durs et grossiers, aucun désir réellement humain dans ce nouveau schéma de la conscience devenue mode de dissipation :



Quittons donc ces rivages inhumains pour revenir à nous et explorer les formes mentales de la liberté.

sans Autre que nous-mêmes

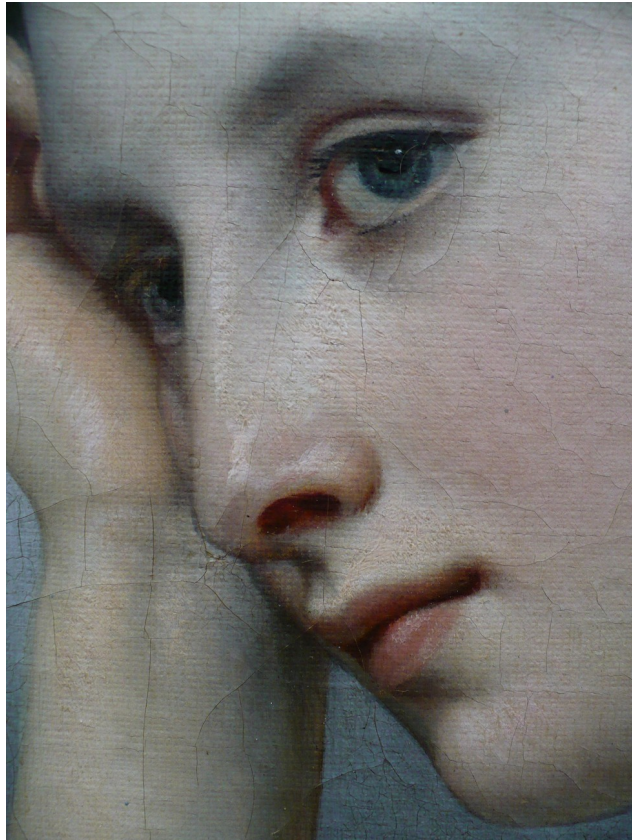


Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes

Les formes mentales de la liberté

sans Autre que nous-mêmes



Musée des beaux-arts de Nantes

sans Autre que nous-mêmes

Exigeant·e ami·e, voici que tu as tourné la dernière page de notre petit conte, et peut-être t'inquiètes-tu déjà qu'il ne recèle quelque lâcheté intellectuelle ou morale. Telle idée a pu te sembler vigoureuse, telle autre parfaitement erronée, mais tu regrettes d'en rester à une simple fable dépourvue de la rigueur qui autoriserait sa critique. Toutefois, point d'humilité feinte, tu as senti que si la fable a une portée, c'est celle du mythe, rien de moins, mais rien de scientifique non plus ; elle ne pourra jamais se départir de sa naïveté sans tourner à la confusion.

Expliciter, encore une fois, pourquoi une fable, même si, assurément, tu l'as déjà compris. Il nous a fallu penser la liberté comme un manque de stabilité et imaginer alors que l'esprit humain se caractérisait, depuis son apparition, par un tel manque et ce à deux titres, manque d'imperméabilité de la membrane qui le protège de la réalité et manque de consistance des éléments du réel qui flottent, déréalisés, au son sein. Nous avons imaginé encore que face à ce manque de stabilité, l'esprit s'était coupé en deux parties, la libre conscience réfugiée dans l'une se soumettant à l'Autre qui lui prescrivait cette stabilité qui précisément lui faisait tant défaut. Enfin, avons-nous déroulé les aventures, sociales et historiques, de cet Autre-prescripteur. D'une prudence soigneuse, nous avons toujours veillé à

sans Autre que nous-mêmes

ne pas laisser nos élaborations dériver trop près des concepts psychanalytiques, aussi savants qu'opératoires, de manque et de grand Autre, car il nous fallait ce moment de liberté pour établir le mythe.

Mais maintenant qu'il a pu se déployer, un puissant désir nous vient d'acquitter notre dette d'inspiration, première étape pour échapper au pessimisme que l'Autre-prescripteur voudrait nous laisser en héritage au soir de sa tyrannique existence. Il est temps de comprendre que la prudence nous a privé de la possibilité même de questionner les manières individuelles d'accommoder le manque de stabilité et cet Autre-prescripteur que nous imaginions, alors même que leur proximité des concepts clefs de l'hypothèse psychodynamique nous indique, à l'évidence, que leur réception est nécessairement diverse selon les sujets.

Nous avons globalisé et nous le devions tant pour donner consistance aux figures du récit que pour prendre en compte l'autonomie du social et de l'histoire qui, nécessairement, font retour sur l'esprit singulier de chacun·e sans considération de sa structure propre. Mais, contraints par cette indétermination des structures psychiques, nécessaire à l'expression du mythe, nous n'avons rien pu chercher du côté, pourtant essentiel, des éléments du réel les plus intimes que l'esprit doit déréaliser, des instincts, des pulsions et des jouissances. Dans sa sécheresse, le mythe vidait ainsi les sujets de la dynamique même de leur personnalité et il n'est pas étonnant

qu'emporté par le désastre dont il faisait le récit, il semblait nier toutes les perspectives désirables alors même qu'il n'était destiné qu'à les faire resplendir dans son écrin de néant.

Il n'est toujours pas envisageable de s'aventurer dans une l'histoire de la réception de l'Autre-prescripteur par chacune des structures psychiques particulières, de rechercher des indices de sa présence, de son absence ou de son manque dans une structure spécifique et non pour tous les sujets d'une même époque. Quelles archives pourraient bien soutenir un tel projet ? La diversité des réceptions de l'Autre-prescripteur ne fut rendue un tant soit peu visible qu'à partir du moment où il se trouva mis à nu par l'industrialisation de la liberté. En d'autres termes, il fallut attendre Freud pour penser que l'humanité ne se divisait pas en malades mentaux et en personnes normales mais que le psychisme humain était susceptible de se structurer de plusieurs manières, que la stabilité de sa structure, quelle qu'elle soit, était synonyme de normalité psychique alors que sa décompensation conduisait le sujet à la maladie⁴³. Et encore s'agit-il d'une lecture bien moderne de Freud,

43 Freud pose que le sujet se trouve doté une structure, à la manière d'un cristal, mais qu'elle ne se révèle nettement que si survient un accident, comme lorsqu'on laisse le cristal tomber à terre, « *il se brisera, non pas n'importe comment, mais suivant ses lignes de clivage, en morceaux dont la délimitation, quoique invisible, était cependant déterminée auparavant par la structure du cristal. Cette structure fêlée est aussi celle des malades mentaux. Vis-à-vis des déments, nous conservons un peu de la crainte respectueuse qu'ils inspiraient aux peuples anciens. Ces malades se sont détournés de la réalité extérieure et c'est pourquoi justement ils en savent plus long que nous sur la réalité intérieure et peuvent nous révéler certaines choses qui, sans eux, seraient restées impénétrables.* » Nouvelles conférences sur la psychanalyse, 1915-1917, traduction Anne Berman, 1936, Gallimard, p. 80 et 81 de l'édition de poche de 1978, collection idées.

car ce dernier a longtemps pensé qu'il n'en allait de la sorte que pour la structure névrotique et que devaient être rangées dans la pathologie, tant les décompensations de la lignée névrotique que l'ensemble des structures psychotiques, décompensées ou pas. Telle n'est plus l'opinion dominante et des observations modernes s'accordent⁴⁴ à retenir qu'un tiers de nos contemporains participe de la structure névrotique, un tiers de la structure psychotique et que les autres luttent sans cesse pour s'approcher de la stabilité que pourrait leur conférer l'une ou l'autre des deux structures qui leur sont pourtant toutes deux étrangères. Et encore ces observations sont-elles antérieures à l'idée, beaucoup plus récente et toujours minoritaire, selon laquelle l'autisme constituerait une structure originale, hors du tableau précédent, et qu'elle serait aussi capable de stabilité. On acceptera aisément que des hypothèses aussi récentes ne puissent être projetées dans l'histoire.

Le moment tant redouté est donc arrivé de confronter ce qui n'est qu'un mythe rapidement bricolé aux observations des sciences de l'esprit qui l'ont inspiré. Mais est-ce seulement possible ? Les psychistes ont tous pour horizon la clinique, le soin, le remède à la souffrance, et c'est là l'immense richesse, l'humanité profonde de leurs théories, des plus précises aux plus générales, quand bien même, dans un élan gigantesque, ils les étendent à l'homme tout entier ou à sa société. Notre ambition est sans lien aucun avec une telle épistémè ; nous recherchons des mondes à chérir ! Alors pourquoi approcher de

44 Par exemple, Jean Bergeret (1923-2016), *La personnalité normale et pathologique*, Dunod, 1974, p. 33 de la 3^e édition en sa présentation de 2013, citant Colette Chiland (1928-2016), *L'enfant de six ans et son avenir*, PUF, 1971, p.180-183.

si près une science qui nous est étrangère ? Et avec des mots mêmes qui raisonnent nécessairement dans son champ, alors que le dessein de montrer ce que l'on peut aimer de notre modernité n'est assurément pas le sien. La réponse vient d'être donnée ; par le conte d'abord, nous l'espérons, rien de notre situation ne se peut comprendre sans le mythe de la naissance, de l'exubérance puis du retrait de l'Autre-prescripteur ; aussi par l'évocation de la diversité des organisations mentales, tant notre petit mythe a forcément une résonance toute différente selon la complexion du psychisme de chacune et qu'il est parfaitement établi, depuis plus d'un siècle, que l'esprit des philosophes, qui serait le commun du sujet humain, n'existe pas.

Des formes mentales variées ont donc composé, différemment, avec la liberté de leur esprit et si l'on recherche sincèrement des mondes dont on puisse s'éprendre, alors, ne faut-il rien négliger des combats qui ont été menés avec tant de courage, et si souvent gagnés, dans l'humilité et le secret de l'intime. Percevoir ces solutions individuelles, dans leur diversité, conduit nécessairement à s'enseigner des récits que tissent, de singularité comme de belle théorie, les psychistes qui surent être reçus si profondément dans des esprits cadennassés à tout autre. Nous chercherons ainsi, silencieusement, l'inspiration de mondes désirables en les écoutant vulgariser ce qu'ils savent des modalités d'entrée des instincts, des pulsions et des jouissances dans l'esprit, de la dynamique que le sujet peut leur emprunter ou des angoisses et des décompensations qu'elles lui causent parfois.

sans Autre que nous-mêmes



Musée des beaux-arts d'Arras

sans Autre que nous-mêmes

L'Autre-prescripteur en l'esprit, les structures psychotique et névrotique ainsi que l'état limite

Les présences de l'Autre-prescripteur dans la structure psychotique

Nous débuterons par la lignée psychotique et ceci pour deux raisons essentielles. C'est en ouvrant la psychanalyse à la psychose décompensée que Jacques Lacan a mis au jour le manque primordial et le grand Autre. On verra comment le rapport de ces notions à la pathologie a signé leur évolution. Le fonctionnement même de la structure psychotique⁴⁵ est si proche des aventures de notre Autre-

45 Jean Bergeret, avec ses mots toujours lumineux, le dit simplement : « *dans les organisations psychotiques, toute une partie prédominante du conflit profond se joue avec la réalité. L'angoisse est une angoisse de morcellement, soit par crainte d'un impact trop violent de la part de la réalité, soit par crainte au contraire de la perte de contact avec cette même réalité. Les défenses contre une telle angoisse demeurent tant qu'il est possible du mode névrotique ;*

prescripteur qu'il est, pour cette raison également, opportun de préciser l'analogie et ainsi expliquer le titre de la section. Lacan fut un grand lecteur de Hegel et emprunta au philosophe sa compréhension singulière de la négativité. « *Le mot est le meurtre de la chose* » ; L'être humain n'accède à la réalité que par la médiation du langage et cette médiation exige une déchirure qui laisse sa place à la néantisation symbolique. Un refoulement originaire serait autorisé par cette coupure, cette schize du sujet, afin que le moi soit dès lors confié au miroir d'un Autre absolu garant de la vérité. Dans cette première conceptualisation, la pathologie psychotique serait celle du sujet non divisé⁴⁶. Par exemple, chez le schizophrène, le refoulement originaire ne serait pas advenu et le symbolique serait réel⁴⁷.

Toutefois, à la fin des années cinquante, poursuivant son exploration de la psychose mais revenant à Freud, Lacan comprend que l'incomplétude de l'Autre n'indique pas la pathologie, que bien au contraire il est de structure, que le symbolique est nécessairement marqué en son sein par une béance irréductible. À partir d'un tel renversement de position, la lignée psychotique se comprend dès lors comme un agencement spécifique destiné à s'accommoder d'un Autre

mais ceci ne suffit souvent pas et apparaît alors les défenses propres au système psychotique : [...] l'ensemble de ces démarches conduisant à la classique position délirante. » Psychologie pathologique, p. 95, 11^e édition, Elsevier Masson 2012. J'ai pris la liberté d'amputer la citation, malgré le génie de son auteur, d'une classification de l'autisme qui ne correspond qu'à l'observation de ses formes extrêmes et plus au spectre autistique contemporain lequel permet, je pense, d'y lire la structure autonome que je présenterai au chapitre suivant.

46 « *Le sujet humain est un sujet divisé, s'il ne l'est plus, il est fou* » Séminaire sur les formations de l'inconscient, 4 juin 1958.

47 Écrits, 1954, p. 292.

trop présent alors même que l'on ne parvient pas à le désirer, qu'il n'a pas été génitalisé comme dans la lignée névrotique ; un agencement destiné à faire avec cet Autre incommode qui n'avoue pas son incomplétude, tyrannique dans la paranoïa ou au contraire évanescent dans la schizophrénie, mais qui n'autorise que l'angoisse, et le délire qui la calme, quand le sujet s'approche trop près de sa béance, de son incomplétude, sans pouvoir céder sa jouissance à cet Autre qui lui-même ne cède rien. Ainsi, le schizophrène apparaît comme celui qui ne parvient pas à se défendre du réel au moyen du symbolique, du langage, celui qui arrive tout juste à manipuler la part un peu lointaine du réel sous la forme de la néo-réalité du délire mais qui se trouve envahi et blessé par le réel immédiat de la jouissance ; alors que le paranoïaque parvient, toujours par le délire, à stabiliser un peu la jouissance de l'Autre tyrannique.

Il n'est pas nécessaire de préciser ce que notre petit conte doit au dernier Lacan, il suffisait de le dire, et, ami·e en liberté, tu perçois immédiatement la sympathie qui nous anime quand nous parlons de tous ceux⁴⁸ qui parviennent à ne pas aimer l'Autre⁴⁹ tout en supportant vaillamment et sa présence et sa béance, à résister à l'angoisse de morcellement et à son soulagement délirant, à l'appel de la maladie ; et comment leur mince filet de voix⁵⁰ mérite une écoute attentive,

48 Un tiers d'entre nous, rappelons-le.

49 Certains inverseraient la formule et préféreraient lire : qui ne parviennent pas à aimer l'Autre, mais qu'il est tard pour une telle querelle !

50 Les vieux auteurs s'entêtaient à y entendre une discordance qui scellait leur diagnostic mais sans jamais préciser de quel accord idéal le sujet s'éloignait. Notre conte nous incite à plus d'humilité.

sans Autre que nous-mêmes

protégée des fluidités brillantes et bruyantes de tous les amoureux de l'Autre. Une notation de Lacan sonne à nos oreilles comme un hommage indirect mais magnifique à ceux qui osent parler malgré leur lignée psychotique : *« C'est ce qui peut se proposer de plus ardu à un homme, et à quoi son être dans le monde ne l'affronte pas si souvent – c'est ce qu'on appelle prendre la parole, j'entends la sienne, tout le contraire de dire oui, oui, oui à celle du voisin. Cela ne s'exprime pas forcément en mots. La clinique montre que c'est justement à ce moment-là, si on sait le repérer à des niveaux très divers, que la psychose se déclare. Quelquefois il s'agit d'une très petite tâche de prise de parole, alors que le sujet vivait jusque-là dans son cocon, comme une mite⁵¹. »*

Le manque de l'Autre-prescripteur sublimé en Loi, la structure névrotique

Mais la lignée psychotique ne fut pas découverte la première et l'idée même d'une structure mentale capable de rendre compte tout à la fois de sujets normaux et de sujets malades a été exprimée tout d'abord pour la lignée névrotique à l'extrême fin du XIX^e siècle. Plutôt qu'une vilaine paraphrase, laissons Freud lui-même dérouler le mythe⁵² :

51 1956, Le Séminaire III, Les Psychoses, Le Seuil, 1981, p. 285

52 Totem et tabou, 1912 et 1923 pour l'édition en langue française, pbb, p. 212.

sans Autre que nous-mêmes

« Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entreprenant et ont pu réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire. Il est possible qu'un nouveau progrès de la civilisation, l'invention d'une nouvelle arme leur aient procuré le sentiment de leur supériorité. Qu'ils aient mangé le cadavre de leur père – il n'y a à cela rien d'étonnant, étant donné qu'il s'agit de primitifs cannibales. L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association fraternelle. Or, par l'acte de l'absorption ils réalisaient leur identification avec lui, s'approprièrent chacun une part de sa force. Le repas totémique, qui est peut-être la première fête de l'humanité, serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religions.

Pour trouver vraisemblables ces conséquences, en faisant abstraction de leurs prémisses, il suffit d'admettre que la bande fraternelle, en état de rébellion, était animée à l'égard du père des sentiments contradictoires qui, d'après ce que nous savons, forment le contenu ambivalent du complexe paternel chez chacun de nos enfants et de nos névrosés. Ils haïssaient le père, qui s'opposait si violemment à leur besoin de puissance et à leurs exigences sexuelles, mais tout en le haïssant ils l'aimaient et l'admiraient. Après l'avoir supprimé, après avoir assouvi leur haine et réalisé leur identification avec lui, ils ont dû se livrer à des manifestations affectives d'une tendresse exagérée. Ils le firent sous la forme du repentir ; ils éprouvèrent un sentiment de culpabilité qui se confond avec le sentiment du repentir communément éprouvé. Le mort devenait plus puissant qu'il ne l'avait jamais été de son vivant, toutes choses que nous constatons encore aujourd'hui dans les

sans Autre que nous-mêmes

destinées humaines. Ce que le père avait empêché autrefois, par le fait même de son existence, les fils se le défendaient à présent eux-mêmes, en vertu de cette « obéissance rétrospective », caractéristique d'une situation psychique que la psychanalyse nous a rendue familière. Ils désavouaient leur acte, en interdisant la mise à mort du totem, substitut du père, et ils renonçaient à recueillir les fruits de ces actes, en refusant d'avoir des rapports sexuels avec les femmes qu'ils avaient libérées. C'est ainsi que le sentiment de culpabilité du fils a engendré les deux tabou fondamentaux du totémisme qui, pour cette raison, devaient se confondre avec les deux désirs réprimés du complexe d'Œdipe. Celui qui agissait à l'encontre de ces tabou se rendait coupable des deux seuls crimes qui intéressaient la société primitive. »

Toute la structure névrotique se lit dans le mythe qui vient d'être rapporté, le manque génitalisé qui va ouvrir l'espace du désir, l'angoisse de castration, le refoulement des pulsions et leur sublimation aussi, la culpabilité et la créativité. On y comprend même cette manière de parfait achèvement que constitue l'entrée dans la lignée névrotique, comme une dernière étape dans la construction de l'esprit, l'acquisition d'une fluidité et d'une authenticité toute spéciale, d'une capacité à s'adapter au monde aussi, à communiquer avec ses semblables, à susciter leur sympathie et à y répondre, tous éléments qui s'éclaireront à la page suivante. Il y a comme une hiérarchisation nécessairement impliquée dans la description de cette lignée névrotique, que l'on pourrait qualifier sans exagérer d'aristocratique, mais au sens d'un regret, d'une perte, d'une nostalgie, d'un ci-devant affolé qu'un peuple peu commode ne découvrirait aristocrate que pour le conduire à la lanterne.

Cette hégémonie branlante n'est pas seulement à mettre au compte du principe démocratique, d'un effet de minorité qui tiendrait à ce qu'un tiers à peine de la population peut réellement se réclamer de la lignée névrotique en comptant même les malades, ceux qui n'ont pas résisté au refoulement, qui érotisent tout et n'importe quoi, ou qui se perdent dans leur conflit œdipien ; elle manifeste surtout une faiblesse structurelle qu'il faut aller comprendre dans le rapport à l'Autre-prescripteur, sublimé ici en Loi psychique, ouvrant un espace de liberté où circule le désir qui anime tous les beaux projets. C'est ce principe même d'un manque fragile et précieux (même s'il peut être extrêmement cruel) désigné par la triangulation œdipienne, qui peine à s'appliquer à l'Autre-prescripteur, lui qui, précisément, s'origine d'un manque bien différent – de stabilité – plus archaïque et nullement fragile, d'un manque qui ne pourra jamais manquer même au psychotique le plus profond.

Cette rencontre improbable a fait hésiter Lacan entre deux conceptions de l'Autre, la première le rendant aimable au névrosé dans son absolu et délabré chez le psychotique, et la seconde le laissant toujours et structurellement béant, pour toutes et pour tous. Cette confusion magnifique, et qui fut si difficile à saisir, constitue précisément la gloire de la structure névrotique. Aux questions : Quoi faire de l'Autre-prescripteur ? Comment se protéger de sa tyrannie comme de son inconsistance ? La névrose semble apporter une réponse unique, d'une simplicité lumineuse : le désirer. Peu importe dès lors qu'il existe encore ou qu'il n'ait pas survécu à la modernité,

sans Autre que nous-mêmes

qu'il soit complet ou marqué d'un trou béant ; au désir suffit une image, même un peu jaunie ou déchirée, pour articuler toutes les sublimations.

Est-il besoin de revenir à la promesse du paragraphe pénultième ? L'explication annoncée de la fluidité névrotique est si simple. Elle tient toute entière dans le désir de l'Autre-prescripteur. C'est ce désir aperçu dans le hasard d'une rencontre qui auréole cette dernière d'authenticité ; notre interlocuteur nous semble profond et sincère parce qu'en lui comme en nous, parle le même Autre-prescripteur. Nous avons alors tous les deux assez d'assurance pour tenter l'humour et l'ironie, tous les décalages aussi, tant nous nous savons fermement encordés à la solidité massive de notre Autre-prescripteur. Ce constat est si vrai qu'il dépasse largement l'enchantement des coteries où nous nous plaisons. Mais on a assez montré qu'il n'y avait pas d'universalité de l'Autre-prescripteur et que ce terrible compagnon est toujours inscrit dans une situation historique et sociale précise. Combien de fois, dès lors, quand se frottent deux de ses amants, qui ont la malchance de l'aimer chacun sous une figure sociale ou culturelle différente, s'évanouissent les belles qualités de la lignée névrotique, tant vantées dans les livres. Ce n'est plus alors que haine ou mépris de classe, guerre des sexes, des générations, de religion ou de civilisation, homophobie, racisme et antisémitisme, l'autre est un con ! Perdus la belle fluidité, l'humour, l'ironie, l'authenticité du dialogue, ou plus exactement réservés aux complices, aux adeptes de la secte d'un des visages innombrables de

sans Autre que nous-mêmes

l'Autre-prescripteur, formant chacun une terrible illusion qui, pour fonctionner, doit impérativement être partagée, comme s'il existait une pluralité de Lois symboliques, idée si désagréable.

C'est là, tout à la fois, la force et la faiblesse insigne de la lignée névrotique car aimer l'Autre-prescripteur, c'est peut-être pratique, mais, en ce début de siècle, ce n'est tout de même pas bien engageant. Nous ne sommes plus à l'extrême fin du XIX^e, lorsque triomphait un droit libérant les bourgeois de la féodalité tout en les protégeant de la liberté nouvelle accordée au peuple. Dans la société faussement immobile d'alors, cette loi, aimable aux possédants, permettait au sujet bourgeois de s'affranchir de l'ordre ancien en même temps qu'elle fondait l'ordre nouveau sur la propriété. Grâce au droit d'alors le sujet n'était plus sous l'emprise du père souverain, il s'établissait dans la fraternité républicaine des propriétaires. Ainsi, y a-t-il bien eu, au temps de la jeunesse de Freud, un rapport étroit et réel entre la Loi symbolique, qui met à distance du sujet tant la pulsion que le principe de réalité, et la loi juridique, qui protège le sujet bourgeois des déchaînements de l'appropriation et du pouvoir. Mais cette rencontre fut parfaitement circonstancielle et limitée à l'héritage des révolutions bourgeoises. Peut-être, cette configuration juridique exceptionnelle permit-elle de placer la triangulation œdipienne dans le mythe de la horde primitive, avec son meurtre du Père et sa société des Frères (et non des fils), récit distancié de la Révolution française et de son idéal de fraternité, émancipateur des bourgeois. Mais aujourd'hui, se lier à l'Autre-prescripteur par le désir, c'est proprement rechercher une lanterne pour achever l'histoire de sa lignée. On tentera de montrer

sans Autre que nous-mêmes

plus loin que le désir précieux de la structure névrotique a bien mieux à faire et qu'il peut être convoqué autrement, pour nous lier précisément à la révolte que suscite en nous le défaut de stabilité à l'origine même de notre esprit, révolte qui vient quand déserte l'Autre-prescripteur.

Quand la position de l'Autre-prescripteur ne fait pas structure, l'état limite

Avant cela, il nous faut encore poursuivre l'exploration des positions singulières de l'Autre-prescripteur et envisager que le sujet puisse n'appartenir à aucune des deux structures précédentes. Souvenons-nous de la métaphore du cristal dont l'agencement intime ne se révèle qu'à sa brisure ; pourtant, dans son intégrité, il était déjà cristal, agencement de la matière selon une géométrie bien spécifique, en un réseau répétant à l'infini une maille particulière, mais sa structure n'était pas apparente. L'analogie doit être filée encore jusqu'à affirmer qu'un psychisme ne peut combiner en son sein deux structures ou bien passer de l'une à l'autre. Une fois établi en une lignée, névrotique ou psychotique, le sujet n'en peut varier, il peut s'abîmer en décompensation ou au contraire retrouver son équilibre, mais il ne quittera plus la structure qui est devenue sienne, au terme de son développement.

Pourtant, à l'évidence, le commerce des femmes et des hommes semble bien souvent nous enseigner le contraire et ce ne fut que progressivement que les psychistes parvinrent à percer le mystère sans rien abandonner de la notion même de structure⁵³. Il est aujourd'hui admis que certaines personnes⁵⁴ miment au prix d'un effort continuels des traits des lignées névrotique ou psychotique sans

- 53 Il faut citer au moins la psychanalyste américaine Helene Deutsch (1884-1982) qui dès 1934, identifie des personnalités « *als ob* », « *as if* », en s'inspirant de la philosophie du « *comme si* » développée en 1911 par Hans Vaihinger (1852-1933), un spécialiste de Kant. Winnicott désignera ce fonctionnement mental en 1969 dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduction de Jeannine Kalmanovitch, Payot, 1989, comme self artificiel ou faux self. Mais il revient à Jean Bergeret d'avoir systématisé la compréhension de ces états limites autour de leur angoisse de dépression en 1975.
- 54 Pour reprendre nos proportions qui ne deviendront réellement pagnolesques qu'au chapitre suivant, c'est maintenant le troisième tiers. Un tiers état que Jean Bergeret, pris du beau scrupule de ne laisser aucune souffrance sans soin, a pu rejeter ainsi hors de la normalité : « *Le paradoxe de notre position demeure donc d'accepter une possibilité de "normalité" tout autant chez les structures névrotiques non décompensées que chez les structures psychotiques non décompensées, mais de décliner la sollicitation de complicité, le clin d'œil, que nous proposent les fragiles organisations narcissiques intermédiaires pour être admises dans le même cadre des "normaux" possibles dont elles se contentent d'imiter la stabilité au prix de ruses psychopathiques variées, sans cesse renouvelées et profondément coûteuses et aliénantes. De mon point de vue, une structure psychotique non décompensée est beaucoup plus vraie, beaucoup plus riche en potentiel de créativité, beaucoup moins "aliénée" par rapport à elle-même qu'un fragile aménagement caractériel qui se contente de faire semblant de posséder tel mode de structure plus consistante et qui altère du même coup une partie importante de son originalité, c'est-à-dire de ce qui aurait dû constituer une base authentique et solide de fonctionnement mental en rapport avec les nuances, avec les intérêts comme avec les déficits naturels des réalités internes et externes sous leurs aspects subjectifs, élaboratifs et intersubjectifs.* » Pourtant trois pages avant, ce grand psychiatre s'était interrogé : « *Serions donc conduits à éliminer du champ de la "normalité" certainement plus d'un tiers de nos contemporains ? Bien plus : étant donné que, en dehors même de toute option sociopolitique claire et délibérée, les générations à venir connaîtront, en fonction de l'inévitable évolution socio-économique "groupale" et à l'image du kibboutz, moins de*

sans Autre que nous-mêmes

appartenir pour autant à aucune des deux, et ce afin de combattre une puissante angoisse de dépression causée par la faiblesse de leur narcissisme. Le premier point qui doit être relevé tient à ce que les mailles des structures et l'architecture du réseau qu'elles composent ont bien une existence sociale en dehors des psychés qu'elles intéressent directement. Pour l'état limite il y a une matière à imiter qu'il arrive à percevoir. Ainsi, au prix d'efforts considérables, peut-il s'établir dans un « faux » désir de l'Autre-prescripteur pour mimer la névrose, ou bien s'adosser artificiellement à un Autre tyrannique pour faire mine d'effrayer le monde à la manière paranoïaque, ébaucher même des dépersonnalisations.

Le second point qui nous importe concerne la place que la société réserve à ce qu'elle comprend des états limites, une place qui est bien trop en miroir de leur propre fonctionnement pour qu'elle ne soit pas interrogée. Ne pas posséder de structure propre, c'est nécessairement présenter une faiblesse narcissique insigne et avoir besoin de s'adosser à des autres réels ; ce que l'on appelle, de façon aussi clinique que péjorative, l'anacritisme. Mais est-ce un bien grand crime ? Il y a quarante ans, quand la perception des astructurations commença à se diffuser, ce fut d'abord à travers la figure du jeune dangereux, impulsif, qui ne pouvait contenir ses instincts de

risques d'évolutions psychotiques mais plus de difficultés pour accéder à un Œdipe organisateur; nous verrons sans doute le pourcentage des aménagements anacritiques augmenter d'année en année dans une population moyenne. En conséquence y aurait-il de moins en moins de gens "normaux" ? » p. 33 et 36 de La personnalité normale et pathologique, 1974. On perçoit aisément l'enjeu de la discussion pour le médecin, mais ce n'est simplement pas notre propos.

sociopathe et traînait toujours en bande, preuve que le narcissisme du vilain garçon n'était pas suffisamment assuré. Aujourd'hui la jeunesse n'est plus le sujet et la société s'est donné de nouvelles images répulsives pour se figurer les états limites. À celle du voleur de narcissisme, petit chef froid et métallique qui vampirise le bonheur de ses subordonnés sans même être capable d'un réel désir personnel, elle a attribué sa juste place dans le code pénal et dans le code du travail. Elle s'est offert aussi la crainte de ne pas parvenir au désir bien génitalisé, la peur de le mimer seulement en cette vaine recherche d'intensité qui conduit inéluctablement au burn-out. Elle diversifie même sa compréhension des états limites par ce visage si particulier de la dépendance affective que brossent les femmes victimes de violences domestiques.

Mais ne devrait-on pas plutôt s'intéresser au patriarcat des bourreaux de femmes comme d'enfants, à l'indigne empire de la marchandise qui ne vit que de désirs artificiels plutôt que reprocher à certains une vaine course à l'intensité, se pencher sur la logique glaçante de l'économie dans laquelle s'engouffre si facilement nos pervers narcissiques ? Certes ces derniers existent bien, mais ils ne représentent qu'un aménagement pervers très minoritaires et combien, à leur opposé, se battent courageusement pour contenter des bénéfices de la séduction et de la créativité leur pauvre narcissisme et ne pas faire trop de mal autour d'eux. Certes, le burn-out fait des ravages, mais l'expérience enseigne qu'il ne survient jamais sans que le sujet ne s'affronte à des exigences sociales contradictoires et absurdes, et les états limites nous montrent justement que ce sujet,

sans Autre que nous-mêmes

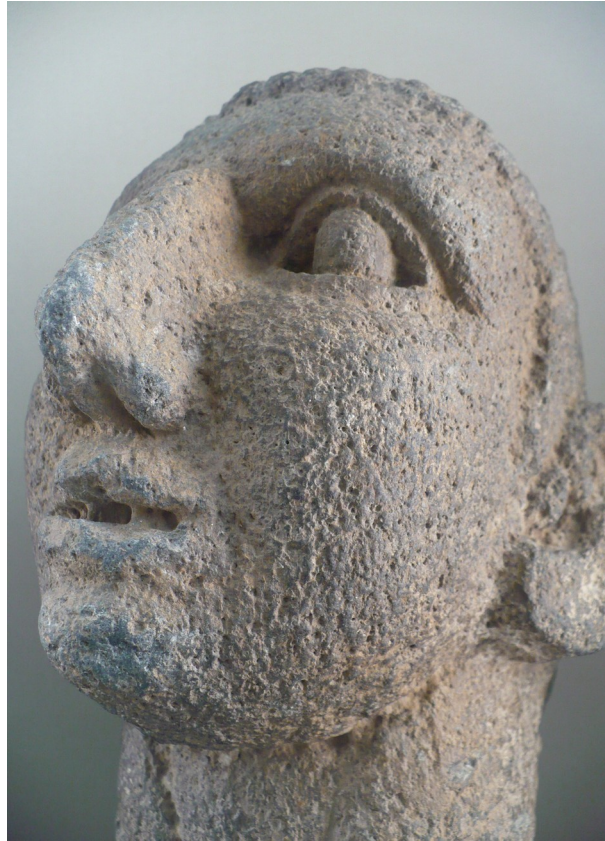
qui n'est pas soutenu par l'amour de l'Autre-prescripteur, parvient pourtant à se nourrir de l'idéal qu'il se donne à lui-même et à l'incarner magnifiquement... pour peu que les tyrannies sociales ne lui fassent pas trop violence. Il n'est pas étonnant dès lors que l'idéologie économique espère nous dissuader de l'approuver par le spectacle cruel de sa défaite et la compassion perverse de sa médicalisation. Nous voulons, à l'opposé, retenir des états limites la démonstration, dont ils nous font présent dans la resplendissante humilité de leur moi, qu'un appui sur les autres est un puissant remède aux temps présents et que l'Autre-prescripteur n'a pas besoin d'être aimé dans sa totalité contingente, mais qu'au contraire la sensibilité et la créativité peuvent offrir des idéaux désirables qui le substituent à l'avantage de toutes et de tous.

sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes

L'esprit sans Autre-prescripteur, structure autistique

Nous voici sur le point d'aborder la forme mentale de la liberté assurément la plus singulière. Sa description même est si récente et sa compréhension si mêlée de querelles qu'il est nécessaire de la présenter rapidement avant d'aborder les différents aspects qui vont intéresser directement la quête de mondes aimables qui nous anime. La forme mentale autistique peut se dire très simplement à l'issue de notre petit mythe comme celle d'un esprit exposé directement à sa nature même d'esprit, sans la protection d'un Autre-prescripteur, comme une conscience affrontée à la fragilité et au manque premier de stabilité qui la caractérisent. Deux versants composent donc la géographie de cette forme mentale, le premier laisse voir la possibilité pour des éléments du réel d'arriver jusqu'en son sein sans être déréalisés, effraction douloureuse, alors que le second permet d'observer, lorsque intervient la déréalisation, qu'elle se trouve menée

sans Autre que nous-mêmes

jusqu'à son terme, sans qu'un Autre vienne prescrire aux éléments déréalisés en l'esprit de pourtant persister en une manière de réalité seconde mais animée.

Ainsi, dans l'autisme, l'esprit n'est-il pas marqué de l'habituelle coupure initiale ; la conscience n'est pas protégée du réel et son contenu n'est assuré ni dans sa persistance ni dans son animation. À chacun de ces deux points correspond une défense essentielle⁵⁵ ; à l'ouverture de la conscience au réel répond l'isolement, l'aloneness, qui la protège de son environnement et surtout de l'intrusion de l'Autre-prescripteur des autres, ce réel si bizarre inventé tout spécialement pour investir les consciences ; à l'absence justement de cet Autre-prescripteur, destiné à assurer la persistance et l'animation des éléments de conscience, répond une stabilité défensive, une recherche d'uniformité, de récurrence et de répétition, la sameness qui permet de conforter en une ronde sereine l'existence des éléments de conscience.

55 Aloneness et sameness dans le vocabulaire de Léo Kanner.

sans Autre que nous-mêmes

Petite histoire de la structure autistique

L'invention du terme d'autisme remonte au début du XX^e siècle sous la plume d'Eugen Bleuler⁵⁶ ; ce psychiatre perçut chez ses patients l'enjeu de la confrontation à la réalité, il distingua alors trois stratégies pathologiques, reconstruire une néo-réalité dans l'hallucination, fuir la réalité dans la désocialisation, ou bien s'en protéger plus simplement en tentant de l'écarter de soi ou de l'ignorer, stratégie qu'il nomma autisme. Mais il n'aperçut pas la très grande précocité de l'autisme et en fit à tort le signe secondaire d'un processus biologique... qui possède l'exacte valeur de la biologie de 1911.

Le mot fut repris indépendamment à Baltimore en 1943 par un pédopsychiatre, Léo Kanner, et à Vienne en 1944 par Hans Asperger⁵⁷, un médecin passionné de pédagogie. Le premier soignait de jeunes enfants présentant des troubles particulièrement envahissants alors que le second prenait en charge des adolescents aux difficultés bien moins accentuées. Les observations étaient très différentes mais le mot d'autisme n'a finalement pas menti et il est aujourd'hui très

56 Eugen Bleuler (1857-1939), L'invention de l'autisme, traduction Yves Kaufmant, présentation Paul Bercherie, éditions Navarin, 1988.

57 Hans Asperger (1906-1980), Die « Autistischen Psychopathen » im Kindesalter, Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten, 1944, 117, p. 76-136, traduit en français par Wagner, Rivollier et l'Hôpital, éditions Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, les empêchements de penser en rond, 1998.

généralement admis qu'il existe bien une continuité entre les formes observées par Kanner et Asperger. Au-delà, on avance encore de nos jours sur le terrain des controverses. Les choix que nous opérons sont directement en rapport avec notre projet, sans aucune prétention médicale, et ce d'autant que la clinique de l'autisme des adultes est encore à ce point fragmentaire que s'il y a une urgence, c'est uniquement de laisser chacun explorer librement les pistes qu'il entrevoit, bien loin de tout discours prématurément normatif.

Notre parti pris tient dans le mot même de structure ; nous allons explorer l'idée, aujourd'hui parfaitement minoritaire mais qu'importe, que l'autisme constitue bien une structure au même sens que la névrose et la psychose. Cette perception de l'autisme sous le jour d'une structure a été initiée dès 1996 par deux psychanalystes s'orientant de l'enseignement de Jacques Lacan, Rosine et Robert Lefort. Ils l'exposèrent tardivement, en 2003, dans leur ouvrage, *La distinction de l'autisme*⁵⁸. Penser l'autisme comme une structure, cela veut dire accepter qu'au-delà de difficultés infantiles ou adolescentes qui en permirent la découverte, il existe bien un certain nombre de personnes qui, durant toute leur vie, bénéficieront de la stabilité d'une véritable structure psychique, autistique, à l'image de la grande majorité des personnes de structure névrotique qui ne décompenseront pas de névrose ou de tous les sujets de structure psychotique qui n'entreront jamais dans la psychose. En l'absence de clinique de l'adulte (si l'on excepte les études portant sur le devenir

⁵⁸ Rosine Lefort (1920-2007) et Robert Lefort (1923-2007), *la distinction de l'autisme*, Seuil, 2003.

des suivis juvéniles), Rosine et Robert Lefort explorèrent des matériaux littéraires avec toutes les limites de l'exercice. Ils s'attachèrent ainsi aux œuvres d'Edgar Allan Poe, Dostoïevski, Lautréamont, Blaise Pascal et Marcel Proust ainsi qu'à la personnalité du président Wilson.

En réalité, l'idée qu'il existe des autistes dont la structure, telle celle d'un cristal nullement brisé, n'est pas apparente, remonte à la découverte même de l'autisme. Dès son article de 1943, Kanner avait relevé que malgré leur absence de pathologie, les parents de ses petits patients semblaient eux-mêmes perfectionnistes et plus préoccupés par des abstractions que par les interactions sociales. En 1956, avec Eisenberg⁵⁹, il allait jusqu'à évoquer la possibilité d'une structure autistique latente : « *If one considers the personalities of the parents who have been described as "successfully autistic", the possibility suggests itself that they may represent milder manifestations and that the children show the full emergence of the latent structure*⁶⁰. » Mais ces observations rapides ne se fondaient sur aucune clinique de l'adulte et ne prenaient sens, à l'époque, que dans le débat sur l'étiologie de l'autisme. La situation est aujourd'hui bien différente. L'existence d'un spectre autistique, c'est-à-dire de manifestations très diverses se rattachant à un même mode de fonctionnement subjectif, est désormais couramment admise. Dans ce contexte, la notion même de structure reprend son sens.

59 Leon Eisenberg et Leo Kanner, Early infantile autism, 1943-1955, p. 8, article publié en 1963 dans l'ouvrage collectif, Psychopathology : A Source Book, Harvard University Press.

60 « Si l'on envisage la personnalité des parents qui a été décrite comme « heureusement autiste », il faut en déduire qu'ils puissent présenter des manifestations bénignes alors que leurs enfants manifesteraient l'émergence complète de la structure latente. »

Toutefois, on imagine les difficultés qui s'opposent à l'observation de personnalités « successfully autistic » pour reprendre l'expression de Kanner. À supposer qu'elles existent, ce que nous croyons intimement, elles ne risquent pas de croiser le chemin d'un soignant à l'occasion d'une décompensation tant elles sont stables, ni même un légiste tant elles se détournent du jeu social, et on devra donc en rester un certain temps encore à l'observation du devenir de sujets ayant présenté dans leur jeunesse des troubles du spectre autistique. Pour autant, émergent déjà des convergences étonnantes ; le psychiatre canadien Laurent Mottron, farouchement opposé à la psychanalyse, décrit⁶¹ l'autisme comme une différence caractérisant une minorité constitutive de la diversité de l'humain alors que le psychanalyste lacanien Jean-Claude Maleval reconnaît que « *L'existence d'une structure autistique semble se déposer de la constatation d'un spectre clinique* »⁶². C'est à ce dernier que j'emprunte, très librement, certains traits de la présentation qui va suivre⁶³.

61 Dans son beau livre *L'autisme : Une autre intelligence*, Mardaga, 2004.

62 Jean-Claude Maleval, *L'autisme et sa voix*, p. 71, Seuil, 2009.

63 Une précaution oratoire s'impose néanmoins, nous allons utiliser, pour les faire servir à notre projet, des concepts qui ont été bâtis par et pour la clinique, aussi les auteurs auxquels nous rendons les hommages qu'impose l'honnêteté ne sont ni garants ni responsables de nos conclusions.

Un plateau et sur ses bords des intérêts et des doubles

La structure autistique est très simple à concevoir si on garde en mémoire le petit mythe auquel a été consacrée la première partie de cet ouvrage. Dans une telle structure, l'esprit apparaît comme un plateau (manière de figurer la béance en coupe) sur lequel naissent, fuient, s'agitent et s'ordonnent des éléments déréalisés, mais un plateau pourvu d'un bord (notre membrane rapportée au plateau) lequel remplit quatre fonctions, déréaliser l'environnement pour lui permettre d'entrer en l'esprit sans le blesser, empêcher les éléments qui n'ont pas été déréalisés de pénétrer la conscience, retenir et enfin animer ceux qui l'ont été. La membrane qui entoure la béance, ici le bord du plateau, filtre les éléments du réel pour ne laisser pénétrer en l'esprit que ceux qu'elle parvient à déréaliser, autorisant ainsi la conscience de les métaboliser en l'infinité des variations possibles ou impossibles, dont la négation. Ce bord retient et anime aussi les éléments de l'esprit qui sinon parcourraient le plateau librement mais sans dynamique et au risque d'en déborder dans le réel, blessant en retour le sujet. Dans la structure autistique, ces quatre tâches, filtration, déréalisation, rétention et animation, communes à la membrane qui protège les esprits de toutes structures, se trouvent assignées à un lieu précis, au bord de l'esprit, à ce bord si précieux, parfaitement vital, qui doit garantir aussi bien l'intégrité du plateau de la conscience contre les intrusions du réel que la persistance dynamique des éléments qui le parcourent librement en l'absence de

l'Autre-prescripteur. En effet, privé de territoire, l'esprit du sujet ne s'étant pas scindé en deux, l'Autre-prescripteur se trouve interdit d'accès à la conscience tant il forme la matière la plus difficile à déréaliser et partant la plus vulnérante.

Tout se passe comme si, et la formule est importante en ce qu'elle pointe un simple récit, à peine une manière d'hypothèse, la dynamique de la structure autistique pouvait se réduire à une sensibilité aux perceptions extérieures développée à l'extrême. Avant même la naissance, le sujet ne parvient pas à discriminer la voix de sa mère, simplement parce que les stimuli extérieurs au corps de cette dernière sont trop fortement perçus par le fœtus, ce qui est alors sans incidence, car à ce stade la conscience ne s'est pas suffisamment développée pour que la présence de l'Autre-prescripteur soit requise, même simplement pertinente ou possible. Durant les deux premières années de la vie, les très vives perceptions du sujet ne lui sont pas plus une difficulté, tant sa conscience n'est pas suffisamment ouverte pour qu'un stimulus excède ses besoins de déréalisation, lesquels sont fort modestes. Le sujet va alors manifester un bien-être très tranquille, presque une discrétion de l'attachement, avec de loin en loin des exigences peu dociles concernant la nourriture ou le bain, la proximité aussi, qui paraissent en contradiction avec sa grande sérénité. Le modèle animal nous aide à comprendre qu'une très vive perception du réel, qu'une grande acuité des sens, n'est en rien contradictoire avec la paix intérieure. C'est uniquement l'extension de notre conscience qui nous laisse croire qu'une trop grande sensibilité au monde extérieur constitue un facteur de stress, il n'en est rien dans le règne animal à la

conscience étroite, et pas plus pour le très jeune sujet dont la conscience ne s'est pas encore ouverte en une béance trop profonde. On a déjà signalé que la sérénité quasi-animale du nouveau-né puis du nourrisson autiste ne va pas sans parfois de puissantes demandes, par exemple le contact humain pour dormir ; la force de ces exigences apparaît naturelle au regard de l'intensité de la perception des instincts et des pulsions. Elle semble contraster avec l'apparente autonomie affective du sujet ; mais la discrétion de son attachement procède du même ressort que l'absence de discrimination de la voix de sa mère avant la naissance. L'intensité de la perception des stimuli, qui à ce stade n'est nullement douloureuse, ne laisse pas la place à une hiérarchisation des signaux. Pour en donner un image hors la métaphore animale, regardons un bodhisattva méditer, aussi détaché que sensible au monde.

Quand s'ouvre la conscience vers deux ans, tout change et la structure proprement autistique doit se mettre en place pour protéger le sujet. Son esprit, engagé sur le chemin de la liberté, commune à toutes et à tous, se blesse en effet du contact de l'Autre-prescripteur, porté principalement par le langage, tant l'intensité de sa perception est bien trop forte et nécessiterait compte tenu d'une telle violence une capacité de déréalisation que personne ne possède à cet âge. Dès lors, l'esprit ne laisse pas entrer en lui l'Autre-prescripteur, ne lui permettant pas de venir renforcer la membrane qui entoure la béance de sa conscience laquelle pourtant croît de jour en jour, se privant ainsi tant de la protection qu'il offre contre le réel que de l'animation qu'il procure. La conscience du petit sujet s'ouvrant, elle,

normalement, le monde tout entier lui devient vulnérant faute d'être suffisamment déréalisé en l'absence de l'Autre-prescripteur ; en particulier les voix, des autres comme de lui-même, le blessent ; instincts et pulsions ne peuvent plus s'approcher de son esprit sans l'irriter trop vivement. La structure autistique est alors le seul remède.

L'incidence la plus visible du défaut d'Autre-prescripteur concerne l'effraction que réalisent, sans le vouloir, les Autres-prescripteurs des personnes qui se trouvent dans l'environnement du sujet. Ces Autres-prescripteurs ne retrouvent pas dans le sujet leur interlocuteur naturel et ainsi, au lieu d'engager un dialogue avec ce dernier, en restant chacun dans le domaine propre auquel l'a assigné la partition des esprits, ils tentent de pénétrer la conscience même du sujet. Or, ils forment les éléments du réel les plus solides et les plus vulnérants qui se puissent imaginer tant ils sont portés par l'appétit de communication et alourdis encore, s'agissant des adultes, des nécessités du maternage, de l'affection et de la volonté de soin. La seule réponse pertinente à un tel risque d'effraction de l'esprit est l'isolement recherché, le plus souvent en vain, par tous les moyens imaginables, de se boucher les oreilles à faire crier son corps plus fort que l'Autre-prescripteur qui veut entrer en l'esprit. L'unique défense pertinente consistera, pour le sujet, à rapidement élaborer, à la limite même de sa conscience, un bord suffisamment solide et résistant pour lui assurer l'isolement dont il a tant besoin, le protégeant de tous les éléments du réel qui le blesse, au premier rang desquels sa voix et son plaisir.

Mais de quoi peut bien être constitué un tel bord quand il fonctionne au mieux et qu'il permet au sujet de préserver l'intégrité de son esprit tout en l'ouvrant au monde et aux autres⁶⁴ ? Simplement des protections antérieures, dont l'homme s'était doté avant de tomber dans le piège de l'Autre-prescripteur, que nous avons appelées les affinités défensives, les doubles et les intérêts. L'Autre-prescripteur a occulté ces mécanismes en se sédimentant à leur sommet, mais il ne les a jamais fait disparaître. Deux types de protections donc, des compétences particulières, les intérêts, à ce point désirées et investies que l'on peut parler d'affinités, et des personnes réelles que l'on nomme habituellement des doubles, sentinelles bienveillantes et animées. Les intérêts constituent des champs de connaissance ou de pratique particulièrement cultivés et dont les produits sont, par un soin permanent, un travail incessant de documentation, de comparaison, de mémorisation et de réflexion, déréalisés artisanalement pour être introduits dans l'esprit sans blessure. Ces éléments se trouvent encore maintenus dans la conscience au moyen même du puissant intérêt qui les y a fait entrer, intérêt précisément focalisé sur le champ de compétence spécifique investi par le sujet. Ainsi, la carence d'Autre-prescripteur ne s'oppose-t-elle pas à la stabilité de ces éléments de conscience particuliers. Pallier l'absence

64 Parmi les témoignages les plus souvent commentés on peut citer ceux de Temple Grandin, *Ma vie d'autiste*, 1986, Odile Jacob 1994, traduction Virginie Schaefer ; Donna Williams (1963-2017), *Si on me touche, je n'existe plus*, 1992, Robert Laffont, traduction Fabienne Gérard ; Daniel Tammet, *Je suis né un jour bleu*, 2006, J'ai lu, 2009, traduction Nils C. Ahl ; Ron Suskind parlant de son fils Owen, *Une vie animée*, 2014, Éditions Saint-Simon, 2017, traduction Pascal-Marie Deschamps ; Birger Sellin, *Une âme prisonnière*, Robert Laffont, 1994, traduction Peter Schmidt ; et Jacqueline Léger, *Un autisme qui se dit : Fantôme mélancolique*, L'Harmattan, 1997.

de l'Autre-prescripteur par l'intérêt, voici un message, adressé à toutes et à tous par la structure autistique, dont nous montrerons la fécondité dans la prochaine partie de cet ouvrage.

Mais un bord ainsi constitué d'intérêts, mêmes étendus et variés, reste bien trop fragile pour résister à un monde où traîne encore le spectre de l'Autre-prescripteur qui, comme tout fantôme de comédie, fait sonner ses chaînes avec d'autant plus de frénésie qu'il peine à convaincre les vivants de son existence. Pour soutenir la proximité d'un tel importun, la structure autistique va chercher l'aide de doubles, c'est-à-dire de personnes, le plus souvent bien réelles, qui sont doubles en ce qu'elles vont présenter du côté du monde la capacité de ne pas être blessées par les Autres-prescripteurs de leurs interlocuteurs et qui, du côté aperçu par le sujet, vont au contraire parvenir à inhiber leur propre Autre-prescripteur pour lui rendre compte du monde extérieur au moyen d'éléments que son esprit pourra déréaliser, étant déjà presque déréalisés par le double. Comment une telle inhibition de l'Autre-prescripteur est-elle matériellement possible pour le double ? Cela nous sera un deuxième enseignement de portée générale offert par la structure autistique, pourtant si particulière. L'affection d'un-e proche, l'empathie d'un-e ami-e, l'engagement d'un-e soignant-e, la bienveillance d'un-e enseignant-e constituent quelques-unes des mille façons d'oublier son Autre-prescripteur même si ce dernier serine en permanence que nous risquons de nous dissoudre dans cet oubli. La possibilité pour une personne de structure autistique d'élire un ou plusieurs doubles pour

sans Autre que nous-mêmes

tout à la fois se protéger du monde et s'ouvrir à lui, nous rapporte la preuve si précieuse qu'il n'y a pas lieu de céder aux intimidations de l'Autre-prescripteur.

On comprend aisément, au terme de cette toute petite mise en perspective de la structure autistique, que malgré son absolue stabilité, ses manifestations puissent être infiniment variées. Que la sensibilité aux stimuli soit plus ou moins violente, et la structure autistique se mettra en place ou pas et, si elle s'installe, parviendra ou pas à protéger efficacement le sujet. Que le bord ne s'édifie pas et l'esprit se trouvera ravagé de tous les Autres-prescripteurs mais aussi des pulsions et des plaisirs du sujet lui-même. Que les intérêts se développent plus ou moins, et dans une direction ou dans une autre, socialement valorisée ou pas, encore dans une direction unique ou dans plusieurs, et le regard porté sur le sujet variera du tout au tout. Qu'enfin le bord se peuple ou pas de doubles bienveillants et compétents et l'esprit pourra s'aventurer dans des contrées étranges et lointaines ou devra rester à proximité immédiate de ses affinités, aussi s'animer plus ou moins de désirs variés. On a dit comment « aloneness » et « sameness » caractérisent les formes les plus visibles de la structure autistique, mais ces défenses sont-elles toujours présentes quelle que soit l'efficacité du bord ? Cette question appelle tout de suite celle de la place que la société réserve à l'Autre-prescripteur.

sans Autre que nous-mêmes

Liberté industrielle et autisme

Ce fut la dernière étape du mythe, peut-être la plus éloignée du sens commun, celle qui vit affirmer que le capitalisme avait été relégué au second plan dès le XIX^e siècle, supplanté par un nouveau paradigme, d'une puissance économique sans rivale, la liberté industrielle. Nous entendions par cet oxymore que le fonctionnement même de l'esprit, la conscience, s'était muée en un mode de dissipation de l'activité humaine, que l'intelligence était devenue industrielle, artificielle, en ce sens qu'elle soutenait l'économie et en procédait elle-même. Encore avons-nous constaté que cette faculté de néantisation, que nous nommons conscience, avait toujours été, jusque-là et sauf dans l'autisme, sévèrement surveillée par l'Autre qui prescrivait, une fois une première néantisation du réel accomplie, d'arrêter là le terrible mécanisme et de croire à la réalité de ce qui n'était pourtant que des idées, de persister en nos pensées, nos traditions et nos coutumes. Mais nous avons dit aussi pourquoi il n'en allait plus de même aujourd'hui et comment le développement de la conscience était devenu la seule légitimation de toute activité humaine, l'unique testament de l'Autre qui ainsi se niait lui-même.

La structure autistique pose dès lors, à l'échelle du sujet, les questions dans lesquelles la modernité s'est précipitée et en particulier celle de l'animation par le seul désir, maintenant que la prescription a déserté. On a déjà dit qu'aucun esprit ne peut maintenir

sans Autre que nous-mêmes

son intégrité en s'exposant directement aux besoins et aux instincts qui le portent, pas plus qu'à la jouissance de leur satisfaction, tant ces éléments sont parfaitement réels même s'ils gravitent dans l'appareil psychique, à proximité immédiate de l'esprit. Instincts, pulsions et besoins doivent donc se trouver déréalisés pour tenir dans l'esprit sans le déchirer, ils deviennent alors labiles et peuvent s'attacher à tel ou tel objet sans rapport avec l'instinct ou le besoin animal. Mais aussi déréalisés, refoulés ou sublimés que soient pulsions et instincts, ils conservent une puissance qui anime les humains ; et la modernité de s'effaroucher alors, gourmande et cynique, d'une déréalisation sans limite qui viendrait néantiser l'animation même du sujet, laissant le champ libre au Spectacle de la marchandise et à la crainte apocalyptique, désirs industriels de valeur et de gouvernance, désirs du consommateur citoyen.

Ici encore, la structure autistique nous livre le message réconfortant que le sujet peut ne pas s'animer de l'Autre-prescripteur ou de désirs industriels, mais de ce que son bord, œuvre de compétences et de solidarités faut-il le rappeler, parvient à déréaliser de ses instincts, de ses besoins et de sa jouissance. Toutefois, s'enseignant de la détresse de leurs patients, d'aucuns postulent que le bord autistique constitue un Autre de synthèse ; c'est là une noble position, toute dictée par l'éthique du soin, mais qui nie l'existence même d'une structure autistique en occultant son fonctionnement normal, et qui, dans la proximité de la souffrance, rejoint la déploration sociale et politique d'un monde sans Autre-prescripteur. Il est bien temps, tout au contraire, de prendre au sérieux, une dernière

sans Autre que nous-mêmes

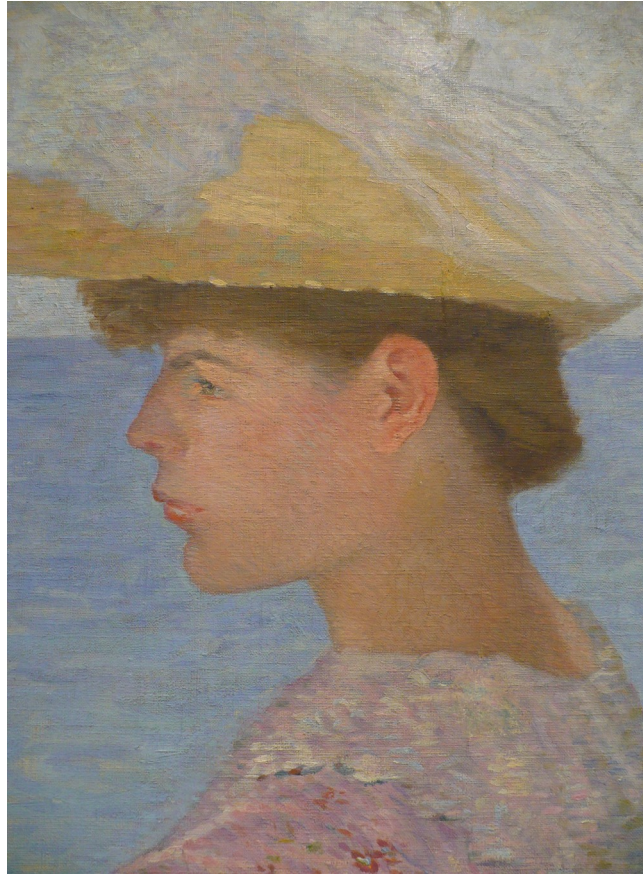
fois, cet Autre incommode et fantasque qui nous commande maintenant de l'abandonner. Puisqu'il nous prescrit de prendre congé, allons enfin, ensemble et sans crainte, à la rencontre de mondes libérés de sa tyrannie !

sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes



Musée d'Orsay

sans Autre que nous-mêmes

Renoncer à toute structure, la voie bouddhique

Intransigeant-e ami-e, je te parais en prendre bien à mon aise avec les savoirs académiques, je m'autorise à t'entretenir de matières qui ne me sont pas profession, psychologie, histoire, sociologie ou philosophie. T'aurais-je invité-e à prendre un verre au café du commerce ? Mais c'est tout l'inverse. Considère plutôt quel minimiste je fais à simplement ne pas vouloir occulter les savoirs qui nous entourent. À cette heure, voici plutôt nos braves universitaires en récréation à ce comptoir facile, s'autorisant à ne considérer les sciences qui font écrien à leur spécialité qu'en leur état d'il y a plusieurs siècles. Je ne pratique pas la psychologie, mais je préfère encore m'avancer en terre méconnue à l'imposture de taire la découverte essentielle, vieille d'un siècle, des différentes structures du psychisme humain, même si leur classification n'est ni assurée ni définitive. Quelle farce de se satisfaire des psychologies qui ont précédé

sans Autre que nous-mêmes

l'approche psychodynamique, mystification des philosophes, des sociologues, des neurobiologistes même, qui les ressuscitent encore à l'envi.

L'honnête que je te propose va nous entraîner bien loin cette fois, car penser les structures psychiques, c'est-à-dire la pluralité des moyens de faire avec la béance de l'esprit, quand celle-ci est entourée de la présence ou de l'absence même de l'Autre-prescripteur, commande de toute suite rendre compte d'une extraordinaire expérience humaine ; accepter la vacuité de son esprit pour le débarrasser de toute structure. Cette expérience de vie a un nom, le bouddhisme... Tu as bravé avec moi le mépris de l'Université ; oseras-tu insulter la Sangha d'une petite promenade ? Il le faudra bien si tu es encore curieu-se-x. Poser tout d'abord que les enseignements bouddhiques constituent bien une psychologie et même une clinique ; ceci relève de l'évidence, tant le sermon de Bénarès, celui des quatre nobles Vérités, suit un schéma médical, d'ailleurs courant à l'époque, diagnostic (Vérité de la douleur : tout est douleur), étiologie (Vérité de l'origine de la douleur : la triple soif), pronostic (Vérité de la cessation de la douleur : on peut mettre un terme à la douleur par l'extinction de l'ego), ordonnance (Vérité de la voie qui mène à la cessation de la douleur, le sentier octuple). Dès lors, respecter le bouddhisme, tel qu'il nous parvient en Occident, et non comme forme historique ou bien propre à certaines nations d'Orient, impose de le faire dialoguer avec la psychologie réellement contemporaine, pas avec les scories philosophiques de celle du XIX^e siècle.

Lisons donc le programme bouddhique comme un dispositif destiné à renoncer à toute structure psychique ; lire, singulièrement sans doute, mais nullement asservir quelques enseignements à notre modeste conte ; au contraire, l'enrichir respectueusement de fragments des vingt-cinq siècles de transmission patiente et passionnée, toujours de maître à disciple, œuvre humaine s'il en fut jamais. On le voudrait bien, mais quelle témérité hors la transmission de guru à adepte ! Aussi, me contenterai-je de simples mots, ceux que livrent sur papier les maîtres occidentalisés ou occidentaux⁶⁵. Je tenterai simplement de redire ma petite fable avec les mots du bouddhisme avant de devoir indiquer la divergence, car une fable n'est pas un chemin. Les mots des maîtres ne sont pas des raisonnements, mais des tentatives d'approches sensibles, au moyen du langage, d'une forme-de-vie qui ne trouve sa dynamique qu'à être effectivement vécue. Leur écriture de ce qui n'est au vrai transmissible que dans l'ouverture de deux amis, disciple et maître, doublée de la pratique d'une discipline spirituelle ferme et régulière, faite de méditation et d'exercices, est déjà suffisamment audacieuse pour qu'elle ne puisse être résumée ou analysée ; la condensation qu'ils tentent de nous livrer y perdrait définitivement toute matière. Aussi,

65 Ne cachons pas que nos modestes lectures se limitent à Chögyam Trungpa (1939-1987), un maître réincarné tibétain ayant renoncé à ses vœux monastiques pour devenir enseignant laïc en Écosse puis en Amérique à partir de 1970, Éric Rommeluère, un Parisien initié dans la tradition zen, Mark Epstein un professeur de psychiatrie new-yorkais auteur de *Pensées sans penseur*, la *psychologie bouddhique de l'esprit*, 1995, traduit par Pierre Goubert, Albin Michel, 2015 et enfin Hayao Kawai (1929-2007) psychologue jungien japonais, vaguement bouddhiste, comme il le dit lui-même dans *Le Bouddhisme et l'art de la psychothérapie*, 1996, traduit par Monique Bacchetta aux éditions La Fontaine de Pierre, 2015.

sans Autre que nous-mêmes

les citations seront-elles inhabituellement vastes, des extraits presque, sans même la prétention de dispenser de la consultation des ouvrages dont elles proviennent.

Notre fable dans les mots du bouddhisme

À la source de notre petit conte, nous avons placé l'image, très élémentaire, de la conscience comme simple conséquence de la liberté, qui, avant de produire toutes les belles inventions dont s'enorgueillit l'esprit humain, et en même temps encore qu'elle les mûrit en son sein, n'est que béance ouverte dans le psychisme, indétermination qui justement permet à l'homme de former ses idées innombrables. Nous avons tout de suite ajouté que le réel qui entrait dans l'esprit devait être préalable déréalisé pour ne pas en déchirer le vide subtil. Écoutons Chögyam Trungpa le dire bien mieux « *Il y a essentiellement un espace libre, le terrain fondamental, ce que nous sommes réellement. L'état le plus primordial de notre esprit, avant la création de l'ego, est ouverture fondamentale, liberté fondamentale, une qualité spacieuse. Nous avons cette ouverture et nous l'avons toujours eue. [...] Lorsque nous voyons un objet, dans l'instant premier, il y a une perception soudaine dépourvue de toute logique et de toute conceptualisation ; nous percevons simplement la chose dans le terrain ouvert. Alors, immédiatement, nous paniquons, et nous nous empressons d'essayer d'y ajouter quelque chose, de la nommer, ou bien de trouver des cases pour la localiser et la catégoriser. Le processus se développe graduellement à partir de là. [...] Le point de départ est qu'il y a l'espace,*

sans Autre que nous-mêmes

ouvert, n'appartenant à personne. Il y a toujours l'intelligence primordiale, liée à l'espace et à l'ouverture. Vidya, ce qui signifie « intelligence » en sanscrit – la précision, une acuité spacieuse, où il y a de la place pour tout mettre, pour tout déplacer. C'est comme une salle spacieuse dans laquelle on a la place de danser, où l'on ne court pas le risque de se cogner contre les objets ou de les renverser, parce que l'espace est complètement ouvert. Nous sommes cet espace, nous sommes un avec lui, avec vidya, l'intelligence et l'ouverture. »⁶⁶

Mais le bouddhisme réserve-t-il la vacuité à l'esprit ou bien l'étend-il à toute chose comme on l'affirme parfois en occident, le tirant ainsi du côté du nihilisme ? La réponse est limpide : « Ainsi, la forme est vide. Mais vide de quoi ? La forme est vide de nos idées préconçues, de nos jugements. Si nous n'évaluons ni ne catégorisons la feuille d'érable qui tombe et se dépose dans le torrent comme opposée au tas d'ordures new-yorkais, alors ils sont là, ce qui est. Ils sont vides d'idées préconçues. Ils sont précisément ce qu'ils sont, bien sûr ! Les ordures sont des ordures, la feuille d'érable est une feuille d'érable, « ce qui est » est « ce qui est ». [...] Ce vide de la feuille d'érable est aussi forme ; il n'est pas réellement vide. Le vide du tas d'ordures est aussi forme. Essayer de voir ces choses comme vides est aussi les habiller d'un concept. [...] Il nous faut véritablement sentir les choses telles qu'elles sont, il faut voir la qualité inhérente au tas d'ordures, la qualité inhérente à la feuille d'érable, l'essence des choses, telles qu'elles sont. Il nous faut les sentir correctement, ne pas essayer seulement de les couvrir d'un voile de vide. »⁶⁷

66 Pratique de la voie tibétaine, Au-delà du matérialisme spirituel, Chögyam Trungpa, traduit de l'américain par Vincent Bardet, éditions du Seuil 1973, 1976 pour la traduction, p. 129 et 130.

67 *Ibidem*, p. 194 et 195.

sans Autre que nous-mêmes

Notre béance propre, celle de notre conscience, c'est la shunyata, la vacuité, la clarté d'esprit sans limite et complètement ouverte : « On dit que l'esprit est intelligence non née parce qu'on ne sait absolument rien de son histoire. On ignore totalement où a commencé cet esprit, cet esprit fou, où il a démarré, où il a entamé son existence. Il n'a ni forme, ni couleur, ni description particulière, ni caractéristiques. D'habitude, il papillote, il vacille, il danse sans arrêt. [...] Quand on regarde son propre esprit (ce qui est impossible en réalité, mais on fait quand même semblant), on découvre qu'il n'est rien. Alors on commence à comprendre qu'il n'y a rien à quoi s'accrocher. L'esprit est non né. Mais en même temps il est intelligence, parce qu'on perçoit des choses quand même. [...] Dans le fond, l'esprit est comme un espace vierge ; il n'a pas d'attributs. [...] Cet espace vierge est relié à l'attention. Au début, on porte son attention sur quelque chose : soi-même, l'environnement, la respiration. Mais si on observe la source de cette attention, indépendamment de l'objet sur lequel elle se pose, on s'aperçoit peu à peu qu'il n'y a pas de racine. Tout commence à se dissoudre. »⁶⁸.

Notre fable s'est peuplée de mots bizarres et leur a conservé leur rugosité, sans explication superflue, pour tenter de ne pas trahir la simplicité du genre ; par exemple le « réel déréalisé » pour dire laborieusement que l'esprit possède un intérieur et un extérieur et que les pensées qui s'agitent dans cet intérieur ne sont de la même nature que les éléments qui composent le réel, que l'extérieur doit être déréalisé pour que l'intérieur puisse le métaboliser ; entendons

68 L'entraînement de l'esprit et l'apprentissage de la bienveillance, Chögyam Trungpa, traduit de l'anglais (États-Unis) par Richard Gravel, Éditions du Seuil, 1993, 1998 pour la traduction française, p. 52 et 53.

sans Autre que nous-mêmes

plutôt le Sourire du courage : « Il s'agit donc de se brancher, se dissoudre ; se brancher, se dissoudre ; se brancher, se dissoudre. [...] Réduisez tout cela au niveau de la pensée ; reconnaissez que tout cela, c'est simplement l'acte de penser. D'habitude, ces bavardages mentaux sont qualifiés de pensées. Mais, s'ils regorgent d'implications émotives, on leur accorde un prestige particulier et on les juge dignes d'être appelés des sentiments. Pourtant, dans le vrai monde de l'esprit, les choses ne se passent pas comme cela. Tout ce qui surgit n'est rien d'autre que des pensées : on pense qu'on est sexuellement excité, on pense qu'on est en colère. En méditation, les pensées perdent leur statut de privilégiées. »⁶⁹

Notre esprit se trouve blessé tant du réel qui menace d'y faire effraction, dans sa brutalité, que de l'absence de persistance des éléments déréalisés qui l'habitent, toujours au risque d'être modifiés ou même néantisés par la conscience. Le bouddhisme, lui, explique que les agrégats qui composent le sujet sont insubstantiels, impermanents et douloureux (duhkha) ; le conflit entre l'impermanence et notre triple soif produisant la douleur. Mais de quoi avons-nous triplement soif selon cette tradition ? De plaisirs, de conservation, et parfois d'en finir. Éric Rommeluère nous explique tout ceci bien plus joliment « *L'environnement n'est pas une simple matérialité de choses et d'objets mais fondamentalement un monde perçu, coloré, ressenti – nous pourrions dire, en forçant quelque peu, un monde de significations. Au sein de cette expérience d'être au monde, une angoisse (duhkha – un terme sanskrit souvent rendu par « souffrance ») le plus*

69 Le Sourire du courage Surmonter la peur, réveiller la confiance, Chögyam Trungpa, traduit de l'anglais (États-Unis) par Esther Rochon et Suzanne Schecter Côté, les éditions de l'Homme, 2009, 2012 pour la traduction française, p. 34.

sans Autre que nous-mêmes

souvent inaperçue étreint l'être au plus profond de lui-même. Cette angoisse ne naît pas d'une extériorité mais du besoin irréprensible de trouver une assise au sein d'une expérience qui sans cesse se transforme et se défait. Mais soumise de toutes parts à la fragilité de la vie et de la mort, la conscience ne peut y trouver son fondement. Cette impossibilité est son angoisse qu'elle masque par différentes stratégies existentielles. Le propre du dharma n'est pas de se détacher d'un monde extérieur sous prétexte d'un jugement moral sur la valeur des « choses », mais de s'engager dans la compréhension éveillée de notre existence, de reconnaître et de défaire cette angoisse voilée. »⁷⁰ Il précise encore en note : « Dans son analyse psychologique de l'identité humaine, le Bouddha considère le désir ou plus exactement « la soif » comme le signe d'une angoisse existentielle (les termes de soif et d'avidité sont plus ou moins interchangeables dans les enseignements). Le sujet se perçoit comme défaillant et l'existence se confond avec l'entreprise de combler un manque. Celle-ci se décline en désirs qui, s'ils sont satisfaits créent plaisirs et jouissances et, s'ils ne le sont pas, déplaisirs et frustrations. Mais la soif n'est jamais assouvie, car aucun objet ne peut combler définitivement le sentiment de manque. Le Bouddha ne propose pas de juguler les désirs, ce qui ne serait qu'une forme de refoulement, mais de reconnaître et d'éprouver l'origine du manque. La soif et l'angoisse qui l'accompagnent sont alors défaites et ne subsistent plus que des besoins. »⁷¹

Confrontée au risque d'effraction de l'esprit et de néantisation de la conscience, nous avons imaginé notre horde se parant de bienveillance, chacun cultivant des affinités défensives afin de résister

⁷⁰ Le bouddhisme n'existe pas, Eric Rommeluère, Seuil, 2011, p. 52.

⁷¹ Le bouddhisme engagé, Eric Rommeluère, Seuil, 2013, page 178, note 88.

aux progrès du néant de la conscience. La voie moyenne dépouille tout ceci du surplomb « critique » auquel nous avons cédé, elle prend au sérieux compassion et bienveillance, mais sans morale, en partant du sujet, sans rien occulter jamais des profits défensifs à en attendre. Que n'ai-je pu rendre ma fable avec autant de chaleur poétique « *Il nous faut examiner la signification de la compassion, qui est la clé de la voie ouverte, qui en est l'atmosphère. La façon la meilleure et la plus correcte de présenter la notion de compassion est de le faire en termes de clarté – une clarté qui contient la chaleur primordiale. À ce stade de la méditation, la pratique est un acte de confiance en soi. Au fur et à mesure que votre pratique imprègne les actes de la vie quotidienne, vous commencez à prendre confiance en vous et à avoir une attitude de compassion. La compassion en ce sens ne consiste pas à vous désoler pour les autres. C'est la chaleur fondamentale. Il y a autant de chaleur que de clarté et d'espace. Vous avez le sentiment délicieux que des choses positives vous arrivent constamment. [...]* Vous entrez sans cesse en amitié avec vous-mêmes. Une fois que nous nous aimons, nous ne pouvons plus garder cette amitié pour nous ; cela déborde, et nous entrons en relation avec le monde. La compassion devient ainsi le pont qui nous relie au monde extérieur. La confiance en la compassion envers nous-mêmes nous donne l'inspiration pour danser avec la vie, communiquer avec les énergies du monde. Sans ce type d'inspiration et d'ouverture, le sentier spirituel devient le chemin samsarique du désir. On reste piégé dans le désir de s'améliorer, d'atteindre des buts imaginaires. [...] La compassion n'a rien à voir avec la réalisation. Elle est ample et généreuse. Lorsque l'on développe la véritable compassion, on ne sait plus si l'on est généreux envers soi-même ou envers les autres, car la compassion est la générosité de l'environnement, sans direction, sans « pour moi » et « pour les autres ». elle

est pleine de joie, de joie spontanée, de joie constante dans le sens de la confiance, dans la mesure où la joie contient de fabuleuses richesses. On pourrait dire que la compassion est l'aboutissement de la richesse : une attitude antipauvreté, une guerre contre le manque. Elle contient toutes sortes de qualités héroïques, juteuses, positives, visionnaires, expansives. Elle implique une plus vaste échelle de pensée, une façon plus libre et plus expansive d'entrer en relation avec soi-même et avec le monde. C'est précisément pourquoi le second yana est nommé Mahayana, « Grand Véhicule ». C'est l'attitude qui correspond au fait que l'on est né fondamentalement riche, plutôt que celle de l'enrichissement. Sans ce type de confiance, la méditation ne peut absolument pas être transmutée en action. [...] La compassion comme clé de la voie ouverte, le Mahayana, rend possibles les actions transcendantes du bodhisattva. Le sentier du bodhisattva commence avec l'ouverture et la générosité – s'ouvrir et donner –, avec le processus de l'abandon. Il ne s'agit pas de donner quelque chose à quelqu'un, mais bien plutôt de lâcher prise sur vos exigences et sur les critères fondamentaux de ces exigences. C'est la dana paramita, la paramita de la générosité. C'est apprendre à se fier au fait que l'on a pas besoin d'assurer son terrain, apprendre à se fier à sa richesse primordiale, apprendre que l'on peut se payer le luxe d'être ouvert. Telle est la voie ouverte. »⁷² Chögyam Trungpa précisera encore « À partir de la bonté d'être simplement soi-même émerge quelque chose de digne, sans être solennel ou religieux. On est joyeux d'être en si bonne santé, d'avoir une si bonne posture : joyeux de l'expérience d'être en vie et d'être ici. On apprécie les couleurs et la température de l'air. On goûte les sons et les odeurs. On commence à se servir de ses yeux, de ses oreilles, de son nez et de sa langue pour explorer le monde. On n'avait jamais vu de rouge

72 Pratique de la voie tibétaine, p. 103 à 105.

sans Autre que nous-mêmes

si pénétrant et si extraordinaire auparavant. On voit, pour la première fois, un bleu frais et magnifique. Le jaune ne nous avait jamais paru si chaud et délicat. On voit un vert si rafraîchissant, terrestre et humide, et un blanc tellement pur et propre qu'il nous laisse pantois. Pour la première fois, le noir est extraordinaire. Il inspire tant la confiance qu'on pourrait presque s'y coucher. Moiré, il évoque une caresse faite à un cheval noir. On peut étendre ces perceptions à tous les sens : l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. On vit tout cela avec gratitude. Que le monde est merveilleux, exotique et extraordinaire ! On pourrait le tenir pour acquis, mais, en y regardant de plus près, on y découvre énormément de beauté et de subtilité. On a presque l'impression de renaître, ou de naître pour la première fois, tant on éprouve de contentement. »⁷³

Le bouddhisme nous propose le vœu d'un triple refuge, condition pour nous éveiller au vide qui nous habite. Prendre refuge notamment dans la sangha, la communauté des pratiquants laïcs et religieux. Je n'avais trouvé que les mots de sentinelles, de doubles, mais j'écoute des paroles plus inspirées « Pour que la sensation d'éveil s'exprime dans la vie, il faut plus qu'une structure vide. Qui va habiter cet espace ? Il s'agit de baigner la vie dans une atmosphère éveillée. Ce sont des gens qui la créent. Quelqu'un maintient la posture ou exerce la fonction de fenêtre dans une situation donnée, laissant entrer la lumière ou aérant la salle. Quelqu'un d'autre devient la porte ou l'entrée ; une autre personne sert de pilier qui soutient le plafond ; une autre devient l'évier de la cuisine, c'est-

73 Le Sourire du courage, p. 98 et 99.

sans Autre que nous-mêmes

à-dire l'aspect pratique de la situation. Il ne suffit pas que des objets inanimés créent un arrangement dans l'espace. Il faut que des gens deviennent le plafond, les fenêtre et les murs. »⁷⁴.

La voie médiane entre être et non-être n'envisage la déréalisation que pour la combattre et il en va de même de l'Autre-prescripteur. Elle le décrit précisément, comme quelque chose en nous qui observerait le réel et nous en rapporterait des nouvelles obscures et fausses, qui nous en séparerait, nous contraindrait aussi ; elle le nomme « observateur », « je » ou « ego ». Ami-e, tu comprends à quel point cela nous parle ! Contrairement à nous, le bouddhisme se sent assez assuré pour abandonner l'Autre-prescripteur et accepter même la béance de l'esprit, sans révolte, c'est là sa nature de chemin, vers l'éveil qu'il promet « *Grosso modo, selon les Madhyamikas, à chaque fois qu'intervient la perception d'une forme, il y a une réaction immédiate de fascination et d'incertitude de la part de l'hypothétique sujet percevant la forme. Cette réaction est presque instantanée. Elle prend seulement une fraction de fraction de seconde. Et dès que nous avons reconnu ce qu'est la chose, notre réponse suivante est de lui donner un nom. Avec le nom, bien sûr, vient le concept. Nous avons tendance à conceptualiser l'objet ce qui signifie qu'à ce point nous ne sommes plus capables de percevoir les choses telles qu'elles sont véritablement. Nous avons créé une sorte de rembourrage, de filtre ou de voile entre nous-mêmes et l'objet. C'est ce qui empêche la présence d'un état d'éveil continu à la fois pendant et après la pratique de la méditation. Ce voile fait disparaître la conscience panoramique et la présence de l'état de méditation, parce que nous ne cessons d'être incapables de voir les*

⁷⁴ *Ibidem*, p. 47.

choses telles qu'elles sont. Nous nous sentons obligés de nommer, de traduire, de penser discursivement, et cette activité nous emporte très loin de la perception directe et aiguë. »⁷⁵ « Aussi toute l'idée est-elle de laisser « ceci » ne pas être là, et dès lors « je » disparaîtra aussi du tableau. Ou bien « je » n'est pas là, et donc « ceci » disparaît. [...] La dichotomie ne se maintient en existence qu'aussi longtemps qu'il y a un observateur pour créer le tableau. Supprimons donc l'observateur, et la bureaucratie hyper-complexe qu'il entretient pour s'assurer que l'état-major recueille bien toutes les informations. [...] Si l'on élimine le filtre du « je » et de l'« autre », l'espace devient aigu, précis et intelligent. L'espace contient avec une précision fabuleuse la possibilité d'œuvrer sur les situations qu'il englobe. On n'a vraiment pas besoin d'un « observateur ». [...] Lorsque l'observateur disparaît, la notion de niveaux supérieurs et inférieurs n'est plus pertinente, et il n'y a plus aucune inclination à combattre, ni aucun essai de monter plus haut. On est là où l'on est. »⁷⁶ « Une fois que l'on commence à comprendre que le propos de la méditation n'est pas de s'élever mais d'être présent, ici, alors l'observateur n'est pas assez efficace pour remplir cette fonction, et il disparaît automatiquement. [...] Lorsque l'observateur est parti, il n'y a plus de jugement sur l'expérience en termes de plaisir ou de douleur. Lorsque l'on est totalement éveillé, sans qu'intervienne de valorisation de la part de l'observateur, de ce fait même, il n'y a personne pour en faire l'expérience, et la félicité n'est plus pertinente. »⁷⁷ « On croirait que quelqu'un est assis derrière nous avec un sabre effilé. Si nous ne méditons pas correctement, assis tranquille et droit, quelqu'un va nous frapper par-derrière. Ou bien, si nous ne vivons pas de façon juste, honnête, directe, quelqu'un va nous battre. Cette

75 Pratique de la voie tibétaine, p. 203.

76 *Ibidem*, p. 82.

77 *Ibidem*, p. 83.

sans Autre que nous-mêmes

contrainte provient du fait que nous nous regardons, nous nous observons, sans nécessité. Tout ce que nous faisons est sans cesse observé et censuré. À vrai dire, ce n'est pas le Grand Frère qui observe, c'est le Grand Moi ! Un aspect de moi me regarde, derrière moi, prêt à frapper, prêt à indiquer exactement mes échecs. »⁷⁸

Il est un encore un aspect du bouddhisme que nous voudrions faire entendre, car il fait écho à une proposition que nous introduirons au terme de cet ouvrage mais que les développements précédents pointent déjà : la destitution, c'est-à-dire le combat nécessaire contre tout ce qui vient se loger dans l'absence contemporaine de l'Autre-prescripteur, contre tout ce qui voudrait, en moi, en toi mon ami.e, en nos communs, en toutes les bien nommées « institutions » de la société, poursuivre la prescription, modifiée à chaque instant certes, mais maintenue en son principe ; cette destitution que j'ai voulu figurer dès le titre du petit *n* de nous. La seule arme qui vaille dans une telle lutte est le deuil effectif de l'Autre-prescripteur, accepter la béance qu'il laisse, en une manière toute particulière de déception et de tristesse. Laissons Chögyam Trungpa placer ses mots habiles, sur notre déception d'abord « *Il nous faut abandonner nos espoirs et nos attentes, comme aussi bien nos peurs, et entrer de plain-pied dans la déception, travailler avec la déception, entrer dedans et en faire notre mode de vie, ce qui est loin d'être aisé. La déception manifeste que nous sommes fondamentalement intelligents. On ne peut la comparer à rien d'autre ; elle est si nette, précise, évidente et directe. Si nous pouvons nous ouvrir, nous commençons soudain à voir que notre attente n'est pas pertinente, comparée*

⁷⁸ *Ibidem*, p. 117.

à la réalité des situations que nous affrontons – et automatiquement surgit un sentiment de déception. La déception est le meilleur véhicule que l'on puisse utiliser sur le sentier du dharma. Elle infirme l'existence de notre ego et de ses rêves. »⁷⁹ sur notre tristesse aussi, et nous nous en souviendrons dans la révolte « L'esprit de l'ego se sent peut-être comme s'il venait d'être défloré. La forteresse vient de tomber. »⁸⁰ « Devant cela, on se sent peut-être très triste. L'ego a perdu sa virginité, pour ainsi dire. Ou peut-être se sent-on plutôt bien, tout en éprouvant un sentiment de perte. On aimerait s'accrocher à ce cher vieil ego. Ce bon vieux monsieur Tout-le-Monde et cette brave madame Unetelle étaient autrefois bouffis d'orgueil et avaient beaucoup de courage, de prestance et d'agressivité. Notre jalousie nous rendaient si fiers. On n'avait jamais connu la défaite. On savait toujours comment s'en tirer. Si des gens bloquaient la route, on avait coutume de se débarrasser d'eux d'une manière ou d'une autre. Mais à présent, la vie est un vrai gâchis. On a permis à cette stupide lune de pénétrer dans notre cœur. On est devenu plus doux et plus triste. Il faut dire adieu au machisme. [...] Pour la première fois, on se découvre en tant que véritable personne, plutôt que comme un imposteur. On ressent malgré tout de la solitude et de la tristesse. Ce genre de tristesse exprime le besoin d'une sagesse supérieure et de découvertes plus approfondies. Et il y a d'autres choses à venir. »⁸¹ « Développer le renoncement signifie surmonter la mentalité agressive, dure et coriace, qui empêche la douceur de pénétrer dans le cœur. La peur ne permet pas à la tendresse fondamentale d'entrer. Quand une tendresse mêlée de tristesse touche le cœur, on sait qu'on est en contact avec la réalité. Cela se sent. Ce contact est authentique, frais et poignant. [...] Parfois, quand on éprouve de la tendresse

79 Ibidem, p. 35.

80 Le Sourire du courage, p. 42.

81 Ibidem, p. 43.

et le sentiment d'être à vif, on se sent menacé et épuisé. On trouve exigeant de demeurer ouvert, car cela demande beaucoup d'énergie. On préfère recouvrir son cœur tendre. La vulnérabilité peut parfois provoquer de l'inquiétude. Ce n'est pas de tout confort de se sentir si vrai, et cela donne envie de s'engourdir. On recherche une sorte d'anesthésie, n'importe quoi pour se distraire. On peut ainsi oublier l'inconfort de la réalité. On ne veut même pas passer un quart d'heure avec le sentiment d'être à vif. Si on dit s'ennuyer, cela signifie souvent qu'on n'a pas envie d'éprouver la sensation de vacuité qui indique qu'on est ouvert et vulnérable. Alors, pour se divertir, on prend le journal, on lit tout ce qui nous tombe sous la main, même une boîte de céréales. »⁸² « Le renoncement, c'est traiter tout ce qui surgit avec un sentiment de tristesse et de tendresse. [...] C'est l'ignorance fondamentale qui sous-tend toutes les activités orientées vers l'ego. Très coriace, elle s'en tient toujours à sa propre version des choses. Elle se sent donc confortée dans ses opinions. Surmonter cela, c'est l'essence du renoncement : il ne nous reste alors aucun coin rêche. L'art du guerrier, c'est d'être très tendre, sans peau, sans tissus, tout nu et à vif. C'est être gentil et doux. On a renoncé à endosser une nouvelle armure. On a renoncé à se constituer une couenne dure. »⁸³ « C'est comme si on était sur le point de pleurer. On se sent riche, parce qu'on a les yeux pleins de larmes. Si on cligne des yeux, elles coulent sur les joues. On ressent aussi de la solitude, mais elle n'est pas fondée sur des sentiments de privation, d'incompétence ou de rejet. On pense plutôt qu'on est tout seul à comprendre la vérité de sa propre solitude qui est très digne et indépendante. On a le cœur gros, on se sent seul, mais on n'est pas particulièrement mal. C'est comme une île au milieu d'un lac. Elle est autonome ; elle a l'air solitaire

⁸² *Ibidem*, p. 79.

⁸³ *Ibidem*, p. 82.

sans Autre que nous-mêmes

au milieu de l'eau. Parfois, des bacs font la navette entre l'île et la terre ferme pour transporter des gens, mais ça n'aide pas tellement. En fait, ça accentue son isolement. »⁸⁴ « Le courage est puissant, tout en contenant de la douceur et le sentiment constant de solitude et de tristesse. [...] À mesure que le courage augmente, on devient plus disponible aux autres et bienveillant à leur égard ; on fait plus attention aux gens et ils nous touchent davantage. Plus le courage se développe, plus on est disponible et vulnérable. Voilà pourquoi la tristesse et la douceur font partie du courage. La joie du courage apporte la tristesse. [...] Le vrai courage, c'est un mélange doux-amer. L'atmosphère de la tristesse joyeuse est comme le chant d'une flûte, si mélodique et si beau. Il ravit l'esprit. Aucun autre instrument de musique ne l'accompagne. Le solo de la flûte apporte à l'esprit un écho de la vacuité. »⁸⁵

Pas une fable, mais un chemin

Si on ne le savait déjà, nous voici assuré que le bouddhisme constitue bien une singulière et ancienne psychologie clinique, une méthode psycho-thérapeutique visant à soigner à la fois la souffrance individuelle par le renoncement à l'ego et la société contemporaine de sa naissance, en faisant pièce à l'hypostase sociale de l'Autre-prescripteur, travaillant donc dans les deux dimensions complémentaires de l'Éveil et de la communauté qui permet aux enseignements de ne pas disparaître. Chercher à déterminer si cela

84 *Ibidem*, p. 85.

85 *Ibidem*, p. 100.

sans Autre que nous-mêmes

fonctionne, c'est bien la dernière ruse du fantôme de l'Autre-prescripteur qui voudrait bien tout emporter dans sa tombe ; il a déjà signé le livre noir de la psychanalyse, il écrira demain celui de l'Éveil quand il aura fini de ricaner à la lecture du Comité invisible⁸⁶. Certains ne veulent vraiment pas mourir seuls !

Le propos n'est pas d'aller à l'évidence que « ça ne marche pas », mais d'avancer encore un peu sur le chemin, après même que le nôtre en ait bifurqué, jusqu'au remède à la douleur ; lequel consiste en rien moins que nettoyer notre esprit de la structure qui lui permet de ne pas s'effondrer sur sa béance et ainsi habiter la vacuité ; nous avancer donc au-delà de ce j'imagine possible. Mais écoute un peu mon ami-e, car ce serait bien discourtois de vampiriser les trois premières nobles vérités et de taire la quatrième par peur des moqueries. Avons-nous sérieusement les moyens, aujourd'hui, de

86 En particulier de ce petit passage « *Il n'y a jamais la communauté comme entité, mais comme expérience. C'est celle de la continuité avec des êtres ou avec le monde. Dans l'amour, dans l'amitié, nous faisons l'expérience de cette continuité. Dans ma présence sereine, ici, maintenant, dans cette ville familière, devant ce vieux sequoia sempervirens dont les branches sont agitées par le vent, je fais l'expérience de cette continuité. Dans cette émeute où nous nous tenons ensemble au plan que nous nous sommes fixé, où les chants des camarades nous donnent du courage, où un street medic tire d'affaire un inconnu blessé à la tête, je fais l'expérience de cette continuité. Dans cette imprimerie où règne une antique Heidelberg 4 couleurs sur laquelle veille un ami tandis que je prépare les feuillets, qu'un autre ami colle et qu'un dernier massicote ce petit samizdat que nous avons conçu ensemble, dans cette ferveur et cet enthousiasme, je fais l'expérience de cette continuité. Il n'y a pas moi et le monde, moi et les autres, il y a moi, avec les miens, à même ce petit morceau de monde que j'aime, irréductiblement.* » Maintenant, Comité invisible, La fabrique éditions, 2017, p. 127 et 128.

sans Autre que nous-mêmes

snober aucune lutte ? Voyons-nous, ici et là, fleurir les révoltes dans le désert que nous laisse l'Autre-prescripteur en héritage ? Alors un peu de bienveillance.

Dans les mots de notre petite fable, on peut dire du bouddhisme qu'il propose de délivrer l'esprit de toutes ses défenses, de ne lui laisser que son caractère d'espace vide et chaud. La méditation doit permettre de l'entraîner à recevoir le réel en son sein sans le déréaliser sous forme de pensée, lui gardant la violence lumineuse d'une perception complète, et à l'inverse d'envisager les pensées que produit la conscience comme parfaitement distinctes des réalités dont elles se réclament pour s'imposer à lui : émotions, pulsions, jouissance même. Les enseignements et les exercices visent à inspirer dans l'esprit toute la négativité, à la laisser pénétrer dans la béance de la conscience et à n'expirer que la chaude bonté issue de sa vacuité. C'est la divergence essentielle d'avec la fable, la vacuité de l'esprit n'est pas ici absolue béance comme nous l'avons posé, mais qualité subtile, soyeuse, chaude et lumineuse. La voie moyenne, comme le bouddhisme se nomme lui-même, entre l'être et le non-être, enseigne que vacuité et bienveillance ne sont pas étrangères. C'est pour moi un profond mystère ; mais quoi qu'il en soit, il est enseigné que l'on peut exister encore après avoir abandonné les structures que nous avons élaborées pour faire avec ou sans l'Autre-prescripteur ; en réduisant, à force d'exercice, la membrane qui protège notre esprit aux seules compassion et bienveillance.

Précieuse.x ami-e, peut-être les simples mots qui vont suivre te permettront-ils de vaincre mes réticences naïves « Notre identité se construit en masquant la fragilité et l'irréductible nudité de l'être ; cette occultation produit une angoisse existentielle, le plus souvent inaperçue, qui nous étreint au plus profond de nous-mêmes. [...] L'éveil, tel que l'entend le Bouddha, n'est rien d'autre que le dévoilement de la nudité et de la fragilité, son acceptation joyeuse et, par là même, le dénouement de l'angoisse en cette vie ; Le dharma, son enseignement, désigne un ensemble de dispositifs thérapeutiques destinés à rompre les processus qui alimentent l'angoisse existentielle. »⁸⁷ « Il n'y a pas à lutter pour être libre, l'absence de lutte est en elle-même liberté. Cet état sans ego est la condition de Bouddha. Processus de transformation du matériau de l'esprit – qui exprime au départ l'ambition de l'ego – en expression de notre santé et de notre éveil fondamentaux, tel peut être défini le véritable sentier spirituel. »⁸⁸ « Il nous faut commencer à démanteler la structure fondamentale de cet ego que nous avons réussi à créer. Le processus du démantèlement, de l'ouverture, de l'abandon est le véritable processus d'apprentissage. [...] Le problème est que nous cherchons une réponse facile et indolore. Mais ce type de solution est inopérant dans le sentier spirituel, dans lequel nous n'aurions peut-être pas dû nous engager. Mais une fois que nous y sommes, c'est dur, c'est douloureux, et nous allons en baver. Nous nous sommes engagés dans la souffrance consistant à nous exposer, à nous déshabiller, à donner notre peau, nos nerfs, notre cœur, notre cerveau, jusqu'à ce que nous soyons offerts à l'univers. Rien ne doit rester. Ce sera terrible, crucifiant, mais c'est comme ça. »⁸⁹ et surtout « Abandonner son intimité, ce n'est pas un processus d'éducation et de logique : il faut le

87 Le bouddhisme engagé, p. 17.

88 Pratique de la voie tibétaine, p. 20.

89 *Ibidem*, p. 88.

sans Autre que nous-mêmes

faire pour le comprendre, tout simplement. [...] On laisse tomber son intimité, sa timidité et son désir de cultiver un style personnel. [...] Quand on abandonne son intimité, on continue à se tenir debout et à marcher sur ses jambes comme tout le monde. On regarde l'univers avec ses yeux, et c'est bon, ça va. »⁹⁰ « Si on se regarde en face correctement, pleinement, on découvre aussi qu'il existe en soi quelque chose de fondamentalement éveillé. On trouve une sorte de bonne humeur intrinsèque dont on peut être fier. Autrement dit, on n'a pas besoin de se conter des histoires. On découvre de l'or pur. Selon la tradition bouddhiste on a alors découvert sa propre nature de bouddha. [...] Nous sommes fondamentalement éveillés. Nous sommes déjà bons. [...] La méditation, c'est la clé pour se voir soi-même et pour voir au-delà de soi-même. Se voir soi-même, c'est le premier aspect, c'est découvrir toutes ces choses épouvantables qui se passent en soi. »⁹¹ « Dans la tradition bouddhique, on trouve cette formule fondamentale : « Je prends refuge dans le Bouddha, je prends refuge dans le dharma, je prends refuge dans la sangha. » Je prends refuge dans le Bouddha comme l'exemple de l'abandon – l'exemple de la reconnaissance de la négativité comme une composante de notre être, et de l'ouverture à cette négativité. Je prends refuge dans le dharma – dharma, la « loi de l'existence », la vie comme elle est. Je souhaite ouvrir les yeux aux circonstances de la vie telles qu'elles sont. Je ne souhaite pas les voir sous un jour spirituel ou mystique, mais je veux voir les circonstances de la vie telles qu'elles sont réellement. Je prends refuge dans la sangha. « Sangha » signifie « communauté des êtres engagés sur le sentier spirituel », « compagnons ». Je souhaite partager mon expérience de l'environnement vital dans son

90 Le sourire du courage, p. 27

91 *Ibidem*, p. 29.

sans Autre que nous-mêmes

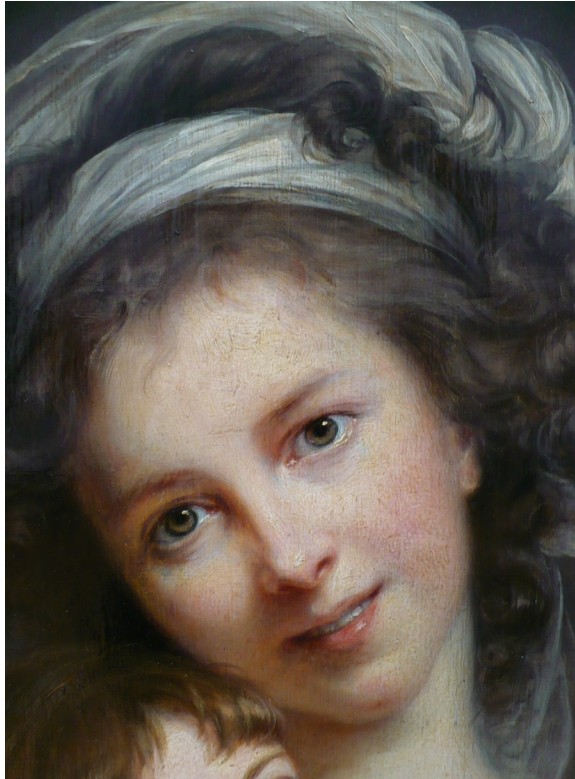
intégralité avec mes compagnons voyageurs, mes compagnons chercheurs, ceux qui marchent avec moi ; mais je ne veux pas m'appuyer sur eux pour avoir un soutien. Je désire simplement marcher de concert avec eux. »⁹²

Chögyam Trungpa poursuit par une mise en garde contre la tentation de s'appuyer les uns sur les autres lorsque l'on avance dans le chemin. Pour autant il me semble bien, dit dans les mots de la fable, que le bouddhisme fait de l'attachement un moyen de supporter la vacuité de l'esprit mais ceci d'une manière toute particulière, en lui offrant tout d'abord la complétude de la réciprocité, l'attachement devient alors bienveillance, puis en le généralisant à tous les êtres vivants. Cette solution trace une ligne de partage très nette entre nihilisme et bouddhisme. Ce dernier ne se contente pas de régler son compte au moi, à l'ego, de démantibuler les structures psychiques par lesquelles l'esprit résiste à sa béance, il indique que cette dernière n'est pas rien, que sa vacuité est soyeuse et qu'au moyen de la bienveillance, le pratiquant peut retrouver la maîtrise de ses attachements, qu'il peut en dépasser les différents schémas courants en les étendant à la mesure de l'univers, certain de leur réciprocité bienveillante. Médecine aussi ancienne qu'actuelle, la voie médiane enseigne donc que la pénétration de l'esprit par le réel n'est pas seulement blessure, mais qu'elle peut aussi, à la supposer légère, désirée et préparée, y déchirer les constructions mentales incommodes qui s'y sont élevées, réinitialisant en quelque sorte le

92 Pratique de la voie tibétaine, p. 36.

sans Autre que nous-mêmes

champ de conscience. De ce tout petit pas, je peux seulement témoigner sur le chemin de la révolte que je vais maintenant parcourir avec toi, bienveillant·e ami·e.



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes



Musée Fabre à Montpellier

sans Autre que nous-mêmes

Vivre libre... ou essayer

sans Autre que nous-mêmes



Galerie des Offices à Florence

sans Autre que nous-mêmes

Les formes-de-vie naissent de la révolte

« On n'est point, monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin » Chateaubriand, René, 1802.

La révolte selon Jacques Ellul

La thèse selon laquelle le capitalisme a cédé le devant de la scène à la conscience industrielle, idée dont s'articule notre petit ouvrage, n'a pas l'originalité, qu'indulgent-e ami-e, tu lui prêtes peut-être ; et nous ne nous priverons pas du bonheur de rendre à l'immense

Jacques Ellul sa paternité. Résistant, lecteur de Karl Marx, proche des situationnistes et des débuts de mai 68, il avait posé dès 1954, dans *La technique ou l'enjeu du siècle*⁹³, cette affirmation clef : « *il est vain de déblatérer contre le capitalisme : ce n'est plus lui qui fait le monde mais la machine* ». Ellul comprenait que la société technicienne n'avait que faire du capitalisme et qu'elle pouvait s'accommoder de bien d'autres formes d'accumulation, tant il s'en était forgé une représentation parfaitement originale. Il la voyait comme une pure société de moyens, sans finalité aucune, sauf la recherche exclusive de la plus grande efficacité, une société toute entière soumise à la loi de Gabor qui voudrait que tout ce qui est possible soit nécessairement réalisé un jour.

Contre cette « loi » absurde et mortifère, Jacques Ellul a engagé son existence dans une révolte personnelle. Du personnalisme de sa jeunesse d'avant-guerre à ses derniers combats, il n'a cessé d'appeler à une révolte fondamentale, une révolte contre ce fondement même d'indétermination sur lequel se développe la société technicienne. Parmi tous ses ouvrages, *De la révolution aux révoltes*⁹⁴, publié en 1972, pose parfaitement notre question et y apporte la seule réponse tenable, celle de la révolte vécue en dehors de l'État, en petits groupes d'ami.e.s autonomes renversant l'ordre technicien par la

93 Jacques Ellul (1912-1994), *la technique ou l'enjeu du siècle*, Economica, deuxième édition préparée en 1960 et publiée en 2008.

94 Éditions de la Table Ronde, 2011.

sans Autre que nous-mêmes

contemplation du réel préférée à son instrumentalisation, et qu'importe à un esprit libre si cet authentique anarchiste était aussi un grand universitaire, bordelais, protestant, et féru de théologie⁹⁵.

La révolte contre la vie-nue

Mais quittons une aussi forte compagnie pour retrouver la timidité de nos propres mots. On se souvient que les aventures de notre Autre-prescripteur ne se sont pas bien terminées et que son avis de décès fut bel et bien publié. Ni le chagrin ni les dénégations ne le ramèneront à la vie moderne, et il faut assumer notre situation authentiquement autistique : faire avec la géométrie de notre esprit, l'étendue de notre conscience, avec l'ampleur de ce sentiment, qui nous distingue parmi le règne animal, qu'une chose pourrait ne pas être ou bien être différente de ce qu'elle est, et même, que ce qui n'est

95 Il est bien regrettable que Guy Debord ait refusé la collaboration de Jacques Ellul au mouvement situationniste en 1966 alors même qu'il avait apprécié son ouvrage, *Propagande*, publié en 1962. Mais, encore en 1988, Ellul n'en gardait aucune rancœur comme il s'en expliquait dans *Anarchie et Christianisme* : « *J'avais des contacts très amicaux avec Guy Debord, et un jour je lui ai nettement posé la question : " Est-ce-que je pourrais adhérer à votre mouvement et travailler avec vous ? " Il me répondit qu'il en parlerait à ses camarades. Et la réponse fut très franche : " Comme j'étais chrétien, je ne pouvais pas adhérer à leur mouvement " »*. N'affirmait-il pas en 1969 dans *Autopsie de la révolution* : « *Les situationnistes ont pris conscience que la société technicienne est avant tout une société globale, qui implique une révolution globale et que les mouvements politiques prétendent révolutionnaires passent tous à côté de l'urgence révolutionnaire actuelle. En particulier, la critique faite par Debord du communisme, du socialisme et de l'anarchisme est terriblement pertinente.* »

sans Autre que nous-mêmes

pas pourrait bien être ; faire avec la liberté qui, dans nos esprits, déréalise le réel. Il est un mot simple pour désigner le fonctionnement de l'esprit humain, mais il est terrible de le prononcer, car il sonne comme l'abandon de tous les mensonges rassurants que la civilisation a bricolés au bénéfice des possédants et des exploités, c'est le mot de « manque ». Il manque à l'homme une part de la stabilité animale. Ce manque, on peut le nier, le masquer, s'en défendre, tenter de le combler, le sublimer même en manque œdipien ; mais il ne disparaîtra pas, toujours il se creusera, il est notre condition, notre milieu et notre avenir, mais il est un manque.

Une fois épuisées toutes les ruses de la mauvaise foi, le seul sentiment légitime que peut inspirer un manque aussi fondamental, à proprement parler le manque de tout fondement, c'est la révolte ; une révolte absolue et définitive contre l'incapacité à accueillir en notre esprit nos instincts et nos jouissances et encore tout le reste du réel, sauf à s'en trouver insupportablement lacéré ; révolte aussi à devoir abandonner chemin faisant les trésors de nos cultures comme des hypothèses dépassées. Il ne faut rien céder sur le manque de sens, et surtout pas aux authenticités nécessairement fausses, car le sens ne peut être que ce qui manque. C'est précisément ce manque qui, maintenu ouvert, est le lieu du désir essentiel, du désir de révolte contre l'absence de sens. Le suicide de l'Autre-prescripteur dans l'industrialisation de la conscience, réaffirmons-le encore une fois, possède une nature d'événement historique et ne saurait se réduire à un simple développement psychique de son incomplétude originelle, de son caractère d'idéologie première. Ce suicide, qui constitue le

dernier passage à l'acte de l'encombrant personnage, dévoile brutalement le manque que depuis toujours il s'employait à occulter avec plus ou moins de bonheur, la béance de nos consciences. Il n'y a là qu'une situation historique et sociale particulière, rien de plus et rien de moins, mais c'est la nôtre, et elle se diffuse sur la planète de toute sa vigueur économique. Son premier visage est celui de la vie-nue. Nous entendons par cette expression, dont nous empruntons les mots à Hannah Arendt⁹⁶ par l'intermédiaire du philosophe italien Giorgio Agamben⁹⁷, que le sujet n'est plus habillé des oripeaux de l'Autre-prescripteur et que tout autre vêtement est inapte à couvrir sa nudité.

Une telle dénudation était d'abord apparue une violence révoltante, que l'on pense par exemple à l'industrie d'avant les luttes sociales⁹⁸, à la mine de *Germinal* ; les enfants, les femmes et les hommes contraints de s'y dévêtir ensemble pour résister à son environnement inhumain et en ce geste, perdant toute pudeur, renvoyés à l'animalité de leurs instincts sexuels, métonymie du dépouillement de la force de travail qu'entretenait à peine le capital dans les corons ; rien que le nécessaire pour survivre, tout surplus risquant d'être utilisé pour tenir une grève. Rapidement, la vie-nue avait trouvé sa place dans la violence sadique des États, jusqu'à

96 Les origines du totalitarisme, 1951, publié au Seuil en trois volumes, Sur l'antisémitisme, traduction Pouteau, L'impérialisme, traduction Leiris, Le Système totalitaire, traduction Bourget, Daveeu et Lévy.

97 Homo Sacer I : le pouvoir souverain et la vie nue, 1995, Seuil, traduction Marilène Raiola, 1997.

98 Industrie sui l'a elle-même assurément empruntée à l'esclavage moderne et notamment à la traite transatlantique.

sans Autre que nous-mêmes

caractériser tous les systèmes concentrationnaires du siècle dernier ; mais elle était aussi présente dans l'accueil de ceux qui s'en réfugiaient.

Encore la vie-nue ne s'est-elle pas arrêtée là. Insidieusement, à mesure que, discrètement, l'Autre-prescripteur consommait son suicide dans les secrets de l'économie, elle est devenue notre milieu, à nous, les héritiers des victoires sociales, les parfaits démocrates pacifistes du terroir. Elle définit l'abstraction des idées qu'elle nous autorise. Libre de tout penser, nous ne devons rien mettre en pratique ; dénoncer tous les scandales, mais ne jamais boycotter une entreprise ou une nation ; ne nous rebeller que dans la nasse policière d'un cortège bien sagement mis en musique ; faire tous les choix de vie imaginables, mais pour soi uniquement et encore sans prosélytisme. Sinon, quelle atteinte intolérable à la liberté ! Vénérer tous les dieux, mais ne mettre en pratique les enseignements d'aucune religion. En un mot, faire société... d'atomes humains, aveugles aux oppositions les plus évidentes, de l'exploiteur et de l'exploité, de l'homme et de la femme, du jeune et de celui que l'espoir a déserté, des cultures impérialistes et de celles qui furent vaincues, du ciel et de la terre, et au nom de ce groupe indéterminé, en bon citoyen, tout dépasser, c'est-à-dire tout laisser exister mais s'en détourner pour continuer notre marche forcée vers le spectacle d'une société d'individus souverains. Encore faut-il entendre « souverains » en novlangue, au sens de libérés des habits de la tradition mais condamnés à choisir, pour les remplacer, dans la variété infinie des déguisements du Spectacle, taillés de substances frelatées ; contraints ainsi de se vêtir bien

sans Autre que nous-mêmes

légèrement, comme il suffit dans l'air conditionné de la société moderne. Cette liberté n'est pas anodine ; en elle réside le moteur de notre économie technicienne, la vénération de la loi de Gabor. Pour que rende la rente technologique, pour que le marché triomphe, il faut que les femmes et les hommes se tiennent prêt-e-s à tout désirer, tout produire et tout consommer. Mais cela a été dit à l'envi par toutes les honnêtes gens ; au point qu'insister nous mènerait paradoxalement au petit refrain de l'inéluctable qui sonorise nos centres commerciaux.

Bien plus intéressante est la question de la révolte. Que veut dire se révolter contre cette vie-nue ? Assurément cela ne consiste pas à se rhabiller d'une authenticité miraculeusement retrouvée. Durant l'été 2016, la société française aura pris la question au pied de la lettre, faisant d'une tragédie une vilaine farce, avec cette mauvaise foi si particulière qui anime la société la plus authentiquement néocoloniale d'Europe continentale. Un soir de 14 juillet donc, alors qu'en grand nombre ses innocents atomes sociaux s'étaient rassemblés en bord de mer, abandonnant le soin de leur intégrité corporelle à l'État dont ils rêvaient très fort qu'il détienne effectivement le monopole de la violence légitime, bercés toutefois du souvenir vague d'un incendie de la Bastille représenté d'artifice, un camion fou, klaxonnant en mauvais arabe Allah akbar, sonna une charge barbare qui ravagea le camp de l'innocence obligée. La punition, collective autant qu'estivale, ne devait pas se faire attendre, plus de plage pour celles qui refusaient de se déshabiller ! Plus de bain de mer pour celles qui faisaient mine de croire à l'impératif d'une tradition réinventée tout juste pour résister à leur colonisation, avec leurs petits moyens, du simple spectacle de

sans Autre que nous-mêmes

l'aliénation que leur offrait deux marques commerciales⁹⁹ « burkini » et « burqini ». L'État, en son Conseil, fit rapidement litière du ridicule de la résistance autant que de la mesquinerie de la punition et autorisa à nouveau nos belles plages proustiennes ; c'est que la vie-nue, passion mauvaise, ne gagne que sous le masque de l'authenticité, ce mot de faussaire.

Il fallait assurément tout le génie de Théodor Adorno pour écrire, dès 1964, Jargon de l'authenticité : de l'idéologie allemande¹⁰⁰, mais, cinquante ans plus tard, notre désert et la mise à nu de nos vies ont progressé à ce point que nous savons tous désormais le boniment d'escroc qu'est l'authenticité. Le yaourt industriel est authentique comme une galette bretonne ; l'authenticité est une mode, le Spectacle d'une substance qui n'est plus, plus exactement un mode d'existence dans le mensonge. On est punk, hipster, geek ou gothic, mais tous avec la même carte vitale, antifa ou néonazi, mêmes vêtements, mêmes marques commerciales. La nausée n'aide pas à penser, aussi, délicat-e ami-e, ne veux-tu pas poursuivre l'énumération terrible. La société du Spectacle dénoncée par Guy Debord en 1967 est bien plus simple à décrire aujourd'hui, elle n'est que dénégarion de sa nature technicienne et affirmation, marchande autant que mensongère, d'une substance authentique. Le Spectacle représente d'artifices d'anciennes ou d'imaginaires prescriptions de l'Autre alors, pourtant, que ce

99 Déposées et exploitées par une entreprise australienne, la société Ahiida.

100 Traduction Éliane Escoubas, Payot, 1989.

sans Autre que nous-mêmes

dernier a déjà tiré sa révérence, mais si discrètement, qu'affolés, nous le cherchons partout encore et, ne voulant pas croire au pire, nous ne pouvons porter son deuil.

Ami-e au grand cœur, mon double que toujours j'interpelle, tu le sais, au plus intime de ta conscience, le deuil de l'Autre-prescripteur n'a nom que révolte ; point de retour en arrière, point de cycle, point de révolution possible, la révolte en unique héritage pour notre condition de femme et d'homme ; une révolte aussi définitive que la liberté qui forma la conscience humaine ; révolte toujours contre cette impermanence de nos pensées qui seule nous permet de raisonner et contre cette séparation d'avec le monde et les autres aussi, qui seule maintient l'intégrité de notre esprit ; révolte de sameness et d'aloneness. Ainsi, se révolter contre la vie-nue, c'est d'abord parvenir à soutenir sa vue, à comprendre qu'elle est notre condition même, que la tradition est morte, refuser le mensonge du Spectacle qui met en scène la résurrection d'un passé authentique ; aller jusqu'au bout de la vie-nue, se diriger hardiment vers son extrémité, en accepter la souffrance et la liberté, jusqu'à s'en enseigner et reconnaître dans la dénudation de la vie ses formes différentes, c'est-à-dire au juste les formes de la révolte. Car la révolte n'est nullement déterminée en ses œuvres futures. Une fois admis qu'elle est notre position, il reste à lui donner forme, à assumer le libre choix de la forme(-de-vie) que nous aurons donné à notre vie(-nue).

sans Autre que nous-mêmes

Le milieu politique de la vie-nue est la société des citoyens, la démocratie, représentative ou directe, qui réduit chacun à la délibération et qui, pour autant que cette dernière n'emprunte pas au droit sa grande stérilité, en abandonne la mise en œuvre aux possédants et aux bureaucrates. Nu-e-s, nous ne pouvons que parler et encore sera-t-il bientôt interdit de prêcher, avec trop de véhémence ou nuitamment ; parler uniquement pour écouter, écouter seulement pour murmurer à son tour, délibérer en quelque sorte, mais pas même au silence de sa conscience. Le citoyen est une femme ou un homme que l'on a proprement énervé-e, qui a bien encore deux jambes et deux pieds, mais qui, tendons coupés, ne peut plus se tenir debout et dérive alangui-e sur le radeau que charrie un courant de la liberté industrielle, tels les Énervés de Jumièges peints par Évariste-Vital Luminais. Comment ne pas désirer la révolte, lorsque l'on sent ses forces drainées par la capillarité de mille réseaux vers un être que personne n'a jamais voulu ni conçu, à la vérité un empire déjà, qui chaque jour nous place plus profondément en sa dépendance, et qui, contre notre simple passivité, pourvoit à tous nos besoins, acheminant vivres et biens vers les métropoles, offrant distractions et soins, sécurité ou anesthésie aussi, jusqu'au plus profond de son territoire maillé de communications ?

sans Autre que nous-mêmes

La révolte contre la communauté terrible¹⁰¹

Mais cet empire moderne, qui n'emprunte plus exactement les formes des États et pas encore celles des sociétés commerciales, qui cherche à émerger de nos vies-nues tel un système global et définitif, ne peut se contenter de notre passivité, il requiert aussi notre plus extrême mobilisation. Et cette mobilisation est absolument nouvelle ; il ne s'agit plus d'aller se battre pour nos patries et mourir sur leurs crépusculaires champs de bataille, pour cela l'empire recrute des mercenaires sur les parkings des centres commerciaux et dans les écoles et active déjà ses drones aériens, bientôt maritimes et terrestres ; il n'est pas plus question d'offrir à l'empire les limites de notre épuisement au travail, le chauffeur Uber se croyait un nouvel esclave, il n'assurait qu'un intérim avant que l'automobile mérite enfin son nom et réponde directement aux sollicitations du client, et il en ira de même des milliards de prolétaires du tiers monde qui recevront rapidement leurs avis de licenciement, dès que nos robots seront pleinement opérationnels. Mais alors, s'il ne s'agit de mourir ni à la guerre ni au travail, de quelle mobilisation extrême l'empire a-t-il tellement besoin ?

101 Nous empruntons le mot, autant que l'idée, aux Thèses sur la communauté terrible publiées en pages 86 à 111 dans la seconde livraison de la revue Tiquun, Organe de liaison au sein du Parti Imaginaire, d'octobre 2001. Des extraits de ce texte seront reproduits en note 103.

sans Autre que nous-mêmes

À la vérité, de la plus coûteuse et épuisante qui soit, d'une mobilisation qui ressemble à s'y méprendre à celle que mettent en œuvre quotidiennement les états limites quand ils miment la stabilité d'une structure mentale ou d'une autre ; toute notre énergie mobilisée pour adhérer aux objectifs de l'empire alors même qu'à l'évidence ce dernier n'en possède proprement aucun, puisque, comme on le sait, il n'est que pure mutabilité et ne tire sa puissance économique que de cette indétermination de la conscience industrielle qui lui permet toutes les inventions et toutes les adaptations. Ainsi, est-il désormais de notre devoir, non plus d'obéir à quelque prescription, mais, effort surhumain comme le savent bien les psychistes, de produire un Autre-prescripteur de synthèse, parfaitement artificiel, pour qu'il nous commande de prendre notre place dans la compétition économique et sociale, dont pourtant l'inanité et la toxicité nous est parfaitement connue, et de nous employer, dans une véritable débauche libidinale, à désirer à la fois tout et son exact contraire ; travail soigné et rentabilité, tradition et innovation, rémunération des actionnaires et parts de marché, croissance et protection de l'environnement, automatisation et plein emploi, baisse du coût du travail et augmentation du pouvoir d'achat, etc.

Il n'est dès lors pas surprenant que les deux figures contemporaines du travail soient d'un côté le pervers narcissique, irrésistiblement attiré par tant de libido dépensée en pure perte, qui se trouve le mieux outillé et le mieux nourri pour servir l'empire, et à l'opposé, le valeureux qui survit de burn-out en burn-out¹⁰² tant qu'il

102 Nom bizarre pour un épuisement naguère encore inconnu, décrit en 1974 par Herbert

sans Autre que nous-mêmes

parvient encore à ne pas déprimer trop lourdement. C'est que, dans les collectivités de travail, tout n'est plus que projet à réaliser, objectif à tenir, toujours modifiés, toujours abandonnés, mais à chaque fois au profit de nouvelles ambitions plus tyranniques encore, simplement pour s'assurer qu'aucune province de l'empire, qu'aucun service de l'entreprise, ne fasse sécession au bénéfice de ses propres buts. Ainsi, les impératifs doivent-ils toujours être contradictoires, l'empire tout entier doit-il n'être que second degré, paradoxe grinçant, puisqu'il faut bien faire comprendre à ce nouvel Autre-prescripteur, synthétisé à grand frais dans le désert de nos vies-nues, qu'il n'est là que pour éviter que tout s'effondre, sans plus pouvoir prétendre jamais à la moindre souveraineté sur la liberté faite industrie.

L'empire veut distinguer le producteur du citoyen, pourtant il réserve un sort unique à une unique vie-nue. Le mot même de citoyen désigne aujourd'hui, par un terriblement renversement sémantique, à proprement parler, l'impuissance généralisée. Mais, comme dans le monde du travail, cela ne va sans la débauche libidinale de certains, heureusement, pour eux comme pour nous, peu nombreux, qui, sommés de désirer la société en toutes ses contradictions, se partagent, comme dans l'entreprise, entre militants en surchauffe radicale et politiciens au Spectacle du cynisme, tantôt clowns blancs

J. Freudenberger (1926-1999) dans le Journal of Social Issues, vol. 30 et qu'il résumera ainsi dans son ouvrage de 1981 publié en français sous le titre L'épuisement professionnel : « la brûlure interne », Gaëtan Morin, 1987, p. 3 : « *En tant que psychanalyste et praticien, je me suis rendu compte que les gens sont parfois victimes d'incendie, tout comme les immeubles. Sous la tension produite par la vie dans notre monde complexe, leurs ressources internes en viennent à se consumer comme sous l'action des flammes, ne laissant qu'un vide immense à l'intérieur, même si l'enveloppe externe semble plus ou moins intacte.* »

mimant le sérieux, tantôt augustes aux faux nez inquiétants, mais animant toujours le même grand cirque du second degré. Si on excepte les clowns, malgré la noblesse de leur corporation, il faut s'intéresser un instant aux militants en surchauffe et précisément à ceux qui prétendent à la révolte.

Quelle que soit la diversité des personnages qui les peuplent, les entreprises, les services, les partis, les groupes militants forment bien des communautés, mais le plus souvent réduites à de simples provinces de l'empire, pétries de contradictions qui les rendent inoffensives. Il arrive toutefois, qu'emportée par la violence d'une idée ou le génie de telle ou tel, une de ces communautés s'emballe en un branle guerrier vers un merveilleux objectif, start-up de l'inventeur visionnaire, syndicat anarchiste, étude de l'avocat des innocents, des veuves et des orphelins, groupe alter mondialiste et décroissant, etc. La question se pose immédiatement : n'y a-t-il pas là l'amorce de la révolte si nécessaire à laquelle, avec tant d'autre, nous appelons ? Eh bien non, il y a là communauté terrible contre laquelle il faut précisément se révolter et c'est un des grands mérites des ami·e·s de Tiqqun que de l'avoir établi clairement. Il est au principe même de la vie-nue de tout scinder en fins et en moyens, comme dans le capitalisme, mais encore plus de tout sacrifier à la seule liberté des moyens. L'attrait de la communauté terrible réside en sa protestation d'authenticité ; point de contradiction en son sein, son meneur est réellement le meilleur, il s'est sacrifié ou se sacrifie encore pour elle, car telle est la vérité de la communauté terrible, se sacrifier, devenir un moyen quel qu'en soit le prix. La communauté terrible n'est pas

sans Autre que nous-mêmes

plus authentique que n'importe quelle marchandise, la seule authenticité qu'elle porte est celle du sacrifice aux moyens devenus souverains¹⁰³.

103 Écoutons les amis de Tiquin le dire avec leurs mots inspirés : « Pourquoi les hommes n'abandonnent-ils pas la communauté terrible ? se demandera-t-on. On pourrait répondre que c'est parce que le monde non-plus-monde est encore plus inhabitable qu'elle ; mais on tomberait dans le piège des apparences, dans une vérité superficielle, car le monde est tissé de la même inexistence agitée que la communauté terrible ; il y a entre eux une continuité cachée qui pour les habitants du monde et pour ceux de la communauté terrible demeure indéchiffrable. [...] En tant que formations post-autoritaires, les entreprises de la "nouvelle économie" constituent à plein titre des communautés terribles. Qu'on ne voie pas une contradiction dans le rapprochement de l'avant-garde du capitalisme et l'avant-garde de sa contestation : elles sont toutes deux prisonnières du même principe économique, du même souci d'efficacité et d'organisation même si elles se placent sur des terrains différents. Elles se servent en fait de la même modalité de circulation du pouvoir, et en cela elles sont politiquement proches. La communauté terrible, semblable en cela à la démocratie biopolitique, est un dispositif qui gouverne le passage à l'acte chez les individus et chez les groupes. Au sein de ce dispositif n'apparaissent jamais que des fins et les moyens pour les atteindre, mais le moyen sans fin qui préside à ce processus tout en demeurant invouable, lui, n'apparaît jamais puisque ce n'est autre que l'économie. C'est sur la base du critère économique que rôles, droits, possibilités et impossibilités y sont distribués. [...] L'autocritique collective presque inlassable à laquelle se livrent de plus en plus visiblement tant le management d'avant-garde que les groupes de néo-militants informels renseigne assez sur la faiblesse décisive de leur sentiment d'exister. [...] On entre dans la communauté terrible parce que, dans le désert, qui cherche ne rencontre rien d'autre. On traverse cette architecture humaine chancelante et provisoire. Au début, on tombe amoureux. On sent, en y entrant, qu'elle a été construite avec les larmes et la souffrance, et qu'elle en appelle encore d'autres pour continuer à exister ; mais cela importe peu. La communauté terrible est d'abord l'espace du dévouement, et cela émeut, cela réveille le "réflexe du souci". [...] Pour en finir avec la communauté terrible, il faut d'abord renoncer à se définir comme le dehors substantiel de ce que, ce faisant, nous créons comme dehors – "la société",

La science-fiction, à sa manière dystopique, met inlassablement en scène la révolte contre une liberté industrielle dégénérée en instrument pour élite vicieuse ou en intelligence artificielle paranoïaque, mais elle en oublie, même dans ses expressions les plus charitables, la révolte première, celle qui s'anime précisément du manque que creuse la liberté industrielle. Elle veut montrer un point de non-retour et nous avertir de son dépassement, dystopie ; mais elle n'ose s'aventurer à mettre en mots ou en images l'utopie de la sagesse qu'elle prône. C'est qu'elle doit avoir l'intuition que sa géographie est trompeuse ; il n'y a pas de point de non-retour, ou bien il a été franchi au coucher des Lumières, lorsque conscience et liberté, abandonnant le libertinage¹⁰⁴, se sont industrialisées, dans les haut-fourneaux du

“la concurrence”, “les Blooms” ou autre chose. Le véritable ailleurs qu’il nous reste à créer ne peut être sédentaire, c’est une nouvelle cohérence entre les êtres et les choses, une danse violente qui rend à la vie son rythme, remplacé à présent par les cadences macabres de la civilisation industrielle, une réinvention du jeu entre les singularités – un nouvel art des distances. [...] Cette question, c’est celle d’une nouvelle éducation sentimentale qui inculque le mépris souverain de toute position de pouvoir, mine l’injonction à le désirer et nous affranchit du sentiment d’être responsables de notre être quelconque, et par là solitaire, fini, exposé. [...] Pour se libérer d’elle, il nous faut commencer par apprendre à habiter l’écart entre nous et nous-mêmes qui, laissé vide, devient l’espace de la communauté terrible. Puis nous déprendre de nos identifications, devenir infidèles à nous-mêmes, nous désertier. »

104 Pour t'apaiser, ami-e, une belle exploration de l'Autre-prescripteur d'avant son dévoilement par l'industrialisation de la liberté : Histoire comique des empires et états de la lune et du soleil, Cyrano de Bergerac, roman publié en 1657 après la mort de l'auteur in voyages imaginaires, songes visions, et romans cabalistiques, tome treizième, Amsterdam, 1787, p. 374 et 375, précisément le plaidoyer fait au Parlement des oiseaux, les chambres réunies, contre un animal accusé d'être homme. « *Encore est-ce un droit imaginaire, que cet empire dont ils se flattent : ils sont au contraire si enclins à la servitude que de peur de manquer à servir, ils se vendent les un aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les paysans des gentilshommes, les princes des monarques, et les monarques même, des lois qu'ils ont établies. Mais avec tout cela, ces pauvres serfs ont si*

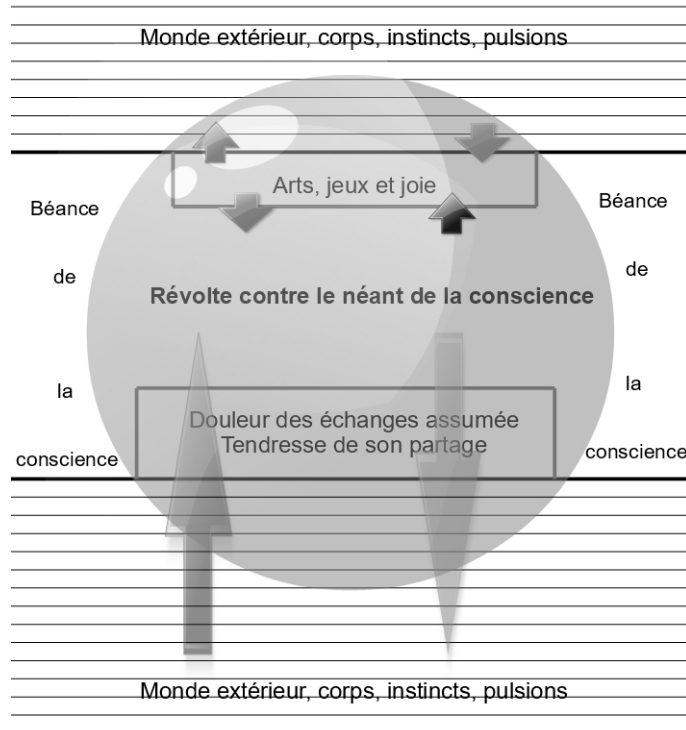
sans Autre que nous-mêmes

XIX^e siècle. L'espace du manque, la béance de la conscience, creusée de son industrialisation, doit être laissée ouverte, et il faut renoncer définitivement à la combler du Spectacle et des marchandises de la fausse authenticité, pour qu'advienne enfin et perdure la révolte.

Jacques Ellul parlait de révolte personnelle nourrie de contemplation, nous lisons dans Tiqqun les expressions de « métaphysique critique » et de « parti imaginaire ». Ces mots nous paraissent tous évoquer la profondeur et la nouveauté radicale de la révolte à venir mais aussi la collusion de toutes les révolutions antérieures avec l'empire de la liberté industrielle. Dans un désir violent, tendu des explorations même de la vie-nue, ils nous mettent enfin en puissance de donner à nos existences des formes précises, celles de nos révoltes.

peur de manquer de maîtres, que comme s'ils appréhendoient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des dieux de toutes parts ; dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sous la terre ; ils en feront plutôt de bois, que d'en manquer ; et je crois même qu'ils se chatouillent des fausses espérances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraye, que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande après la mort. Voilà le bel effet de cette fantastique monarchie, et de cet empire si naturel de l'homme sur les animaux et sur nous-mêmes ; car son insolence a été jusques-là. »

sans Autre que nous-mêmes



sans Autre que nous-mêmes



Galerie des Offices à Florence

sans Autre que nous-mêmes



Musée d'art moderne de la ville de Paris

sans Autre que nous-mêmes

Révoltes d'aloneness

L'esprit n'est pas pure faculté philosophique ; il est organisme, en ce sens qu'il possède une organisation propre. Comme tout organe, il distingue un dedans d'un dehors, l'intégrité du dedans étant toujours au risque du dehors. Il possède comme une membrane qui l'entoure et ainsi le protège de ce qu'elle ne peut déréaliser alors qu'elle laisse pénétrer, au contraire, la part du réel qu'elle sait traiter. On se souvient de notre fable de l'Autre-prescripteur ; comment il s'était logé dans l'esprit humain, à la manière d'une dernière couche posée sur sa membrane, dès lors que la béance de la conscience avait dépassé l'étroitesse animale ; comment il avait coupé l'esprit en deux et garantissait ainsi de sa fausse autorité la persistance des pensées qui naissaient et s'agitaient dans la part de la conscience libre de son occupation. On a dit aussi qu'il gardait la frontière, au juste uniquement de sa grosse voix, mais que cela faisait tout de même son

sans Autre que nous-mêmes

petit effet ; comme une motte médiévale autorisant en son voisinage l'existence villageoise, effrayant les importuns de sa menace, sans qu'il soit besoin d'une palissade pour protéger les paysans et leurs travaux.

En nous quittant, l'Autre ne nous a laissé en héritage qu'une dernière prescription, celle-là même qui l'a poussé au suicide : étendre à l'infini le champ de notre conscience, repousser toujours la frontière qui garantit l'intégrité de notre esprit, tout déréaliser pour tout y laisser entrer, le réel et les autres. Idéologie de la communication. Mais plus encore, durant son long règne, a-t-il atrophié l'antique membrane qui, pendant tout ce temps, lui avait paresseusement délégué son labeur. Dès lors que l'Autre-prescripteur a déserté, la solitude s'est offerte à nous comme seul moyen de ne pas perdre l'esprit. Leo Kanner, le premier, décrit ce cheminement, mais en 1943, alors que l'Autre-de-l'Axe, en pleine crise de démence éructait encore et n'avait toujours pas été terrassé par l'empire de la nouveauté radicale, atomique et cybernétique ; aussi ne perçut-il cette recherche vitale de solitude qu'à travers les terribles expressions pathologiques de l'autisme qu'il s'employait à soigner. Quoi qu'il en soit, il l'avait désignée du mot d'*aloneness*, et ce mot fut généralement conservé en français. Bien loin de se limiter à l'expression d'une pathologie, cette solitude particulière, cette *aloneness*, est devenue, sous l'empire de la conscience industrielle, notre condition et notre milieu.

sans Autre que nous-mêmes

En 2001, les ami·e·s de Tiquun écrivaient, dans leur Introduction à la guerre civile, ces lignes qui disent si bien l'extension du besoin d'aloneness à la société entière dès lors que l'Autre-prescripteur l'a abandonnée : « *Nous autres, décadents, avons les nerfs fragiles. Tout ou presque nous blesse, et le reste n'est qu'une cause d'irritation probable, par quoi nous prévenons que jamais on ne nous touche. Nous supportons des doses de vérité de plus en plus réduites, presque nanométriques à présent, et préférons à cela de longues rasades de contre-poison. Des images de bonheur, des sensations pleines et bien connues, des mots doux, des surfaces lissées, des sentiments familiers et des intérieurs intérieurs, bref de la narcose au kilo et surtout : pas de guerre, surtout, pas de guerre.* »¹⁰⁵ et ils formulaient ainsi leur programme : « *Mais nous, nous qui ne voulons nous accommoder d'aucune sorte de confort, qui avons certes les nerfs fragiles, mais aussi le projet de les rendre toujours plus résistants, toujours plus inaltérés, à nous, il faut tout autre chose.* »¹⁰⁶ Les révoltes d'aloneness s'originent de cette reconnaissance que nos nerfs sont fragiles, que tout nous blesse, mais que justement, là est l'intolérable. De là éclate notre révolte ; de là s'élancent les voies de l'offensive, antiques, lointaines et communes.

¹⁰⁵ p. 2.

¹⁰⁶ p. 3.

L'esthétique de l'attention et la présence attentive

Comprendre d'abord que la révolte n'est en rien moderne et que les hostilités furent engagées, il y a près de quarante millénaires, bien avant même que naisse l'Autre-prescripteur, par les aurignaciens, quand ils entreprirent de défendre leurs consciences juvéniles des fragments du réel qui les blessaient d'une pénétration trop vive. Pour ce faire, ils projetèrent hors d'eux-mêmes la terrible machine à déréaliser qui commençait à creuser leurs esprits, et, dès lors, ils ne cessèrent d'en jouer, inlassablement, comme d'une faiblesse à dompter, comme un petit enfant toujours tombe et se relève pour marcher enfin. Cette ligne offensive n'a jamais été abandonnée depuis. Toujours, elle fut empruntée et le front auquel elle conduit ne s'est pas effondré, malgré toutes les ruses de l'Autre-prescripteur pour l'étouffer d'une beauté de distinction. Aujourd'hui encore le front esthétique ne plie pas devant la conscience industrielle ; produire des écarts pour les dompter de son art, jouir de ce jeu mené par d'autres ou simplement contempler la nature et parvenir à s'en figurer une harmonie supérieure¹⁰⁷, en un mot projeter le trouble de la conscience

107 L'esthétique, projetant sur le monde le fonctionnement de l'esprit, tend le réel des écarts et des normes de la conscience. Cette tension, qui caractérise l'esthétique, va s'animer de la puissance des normes qui structurent l'œuvre et de la violence de l'écart qu'elle réalise, sans qu'aucun des deux pôles ne soit premier, comme une manière d'attraction magnétique. Deux aimants, aussi puissants soient-ils, ne s'attirent que sur une petite distance, s'ils ne sont pas trop éloignés et qu'à la fois ils ne se touchent pas, en sorte de ne pas former alors un seul et même objet. L'expérience commune nous montre combien cette zone d'attraction est étroite et nous fait sentir, si d'aventure nous prenons deux petits aimants en mains, toute la difficulté à

sans Autre que nous-mêmes

hors de l'esprit et l'apprivoiser ainsi, quel apaisement bien propre à reconstituer nos forces ! Mais surtout, quel précieux ancrage que de parvenir ainsi à laisser une part du réel pénétrer notre esprit et détourner ce dernier un instant de l'indétermination que commande le Spectacle de la marchandise !

rester en tension magnétique.

L'esthétique ne se limite pas à la création de l'œuvre, elle se déploie d'une articulation parfaitement semblable dans la virtuosité d'interprétation et même dans la contemplation de l'art comme du réel.

Expérience de la virtuosité : la fidélité à la règle, par sa difficulté, se place au risque de la défaillance de l'interprète, l'écart est frôlé, plus exactement encore, sa possibilité est envisagée et dans le même mouvement héroïquement évitée.

Nous accédons de la même manière, dans la nature, à des expériences esthétiques. Nous gouttons tel ensemble ou tel détail qu'autant que nous l'envisageons au risque d'un écart qui ne s'est pas produit. C'est ce risque que l'on appelle habituellement l'harmonie naturelle. Alors que nous cheminons, un paysage nous apparaît, comment l'esthétiserons-nous ? Une manière de symétrie des masses colorées, mais de part et d'autre de la rivière, une légère brisure opposant la rondeur des collines de droite aux escarpements de gauche. Aucune construction dissonante dans cet environnement champêtre, des corps de ferme plantés au gré de ce que l'on comprend être un réseau de chemins sans toutefois en apercevoir la logique restée cachée par les haies et les vallons. Peut-être des promeneurs, des paysans sûrement, et un troupeau se dirigeant vers nous. De quoi venons-nous de parler ? D'écarts légers ; la nature est présente mais l'homme y a trouvé une place ; il l'a couverte de chemins, mais ils se dérobent partiellement à la vue ; la symétrie autour du cours d'eau n'en est pas réellement une ; etc. mais surtout d'écarts évités ; point de voie expresse pour saigner les collines ; pas de publicité routière ; aucune zone commerciale périurbaine ; pas de grande charpente métallique à usage de hangar agricole ; pas même une batterie d'élevage. Que le risque de tels écarts se réalise et le dégoût nous prend, voici notre esprit malade du réel ; qu'à l'inverse la possibilité d'écarts ne puisse s'envisager et l'émotion esthétique disparaît aussi vite.

Il existe une infinité d'esthétiques tant le risque non réalisé qu'advienne un écart est une potentialité qui réside précisément en nos consciences singulières. Si, las de contempler rivière et collines, nous nous retournons pour faire face à une friche industrielle dans son désordre ancien, nous allons ou bien la parer d'une beauté particulière que n'est pas encore

Prudent·e ami·e, te voici dubitati·f·ve, tu as déjà emprunté cette draille, aussi en connais-tu les dangers ; et au vrai, c'est un sentier peu commode, courant une ligne de crête. De chaque côté, le vide de l'esthétique marchande et spectaculaire, car l'empire, ne l'oublions jamais, n'est pas celui de l'exploitation capitaliste, même modernisée et raffinée, mais celui de l'industrialisation de la conscience elle-même, de cette même conscience qui précisément fit naître l'art. Il ne t'a pas échappé que l'esthétique, comme tous les aspects de l'esprit, s'est industrialisée pour se présenter désormais sous les deux versants de l'anesthésie générale que dispense la culture pop du son, de l'image et du design et du sauvetage de la valeur des créations picturales et plastiques par le marché et les musées¹⁰⁸. En ce sens il existe bien une

venue gâcher l'installation d'un pavillon témoin et d'une enseigne de restauration rapide ou bien, si notre conscience s'est rétractée sous l'effet de quelque nostalgie, nous en désoler comme d'une verrue dans ce « si beau paysage » ; que notre conscience se soit dilatée de désirs variés alors que nous recherchons la ZAD de nos ami·e·s, et des écarts bien plus substantiels animeront notre esthétique de ce même paysage et peut-être même notre pratique de quelques-uns de ses éléments, tant attention au monde n'est jamais impuissance de spectateur.

- 108 Quand cela branla par trop dans le manche de l'Autre-prescripteur, la valeur tenta de trouver refuge dans les musées et sous les marteaux des commissaires-priseurs. Partout ailleurs elle enflait un instant pour éclater aussitôt, d'une bulle à l'autre, chacun sentait bien sa fragilité, il convenait d'élever des temples pour la préserver, la conserver, des musées pour l'incarner dans les œuvres du passé ou du présent, d'ici ou d'ailleurs, peu importait. L'urgence était à combler la béance par tout un récit de panneaux et d'audioguides. Cet amour de l'art n'était plus ni distinction sociale ni bonne volonté culturelle mais simple réassurance que la valeur existât encore, garantie par la côte toujours plus faramineuse des œuvres exposées. Cette dernière forme d'un art, réduite à son marché, calmait un temps le pire trouble de la conscience, celui qu'engendre le sentiment que la valeur elle-même pourrait ne pas exister. Le marché de l'écart était devenue un paradis artificiel, un apaisement aussi profond que le trouble qu'il masquait si bien. La révolte esthétique nous autorise-t-elle à accorder tout ceci au passé ? Assurément !

sans Autre que nous-mêmes

esthétique de la conscience industrielle qui est proprement la néantisation de l'art.

Pourtant, remontant prestement un versant ou l'autre, émergeant alors des brumes spectaculaires, de cette dénudation d'art qui nous est parfaitement étrangère, nous réappropriant le fonctionnement même de l'esthétique, mais cette fois au profit de notre propre conscience et non de sa boursouflure industrialisée qui entend tout soumettre à l'indétermination, nous voici rapidement portés sur la crête essentielle d'un art de l'attention aux choses et aux subjectivités, aux instincts et aux besoins, aux jouissances aussi, à tout ce que nous désignons du nom de réel. Cette esthétique de l'attention au monde, à soi et aux autres, trace de puissantes lignes d'affinité qui sont autant de barricades opposées à la fluidité essentielle de l'empire, à cette indétermination qui en constitue l'unique moteur, à la circulation perpétuelle des marchandises auxquelles il réduit nos mondes, à notre indifférence complice qui laisse vagabonder les désirs là où les requiert, tout juste l'instant de son écoulement, la marchandise spectaculaire.

Se défier aussi du tropisme occidental. Ma fable de la conscience comme lieu de déréalisation, de son approfondissement jusqu'à la scission de l'esprit laissant s'installer un Autre-prescripteur en son sein meurtri, de la mégalomanie de l'intrus culminant en une dernière prescription mortifère, ce modeste récit d'imagination est vraiment naïf, comme je n'ai cessé d'en protester. Il ne s'agit

sans Autre que nous-mêmes

nullement du déguisement d'une science, du faux-nez d'un savoir ; ce n'est qu'une petite proposition de mythe, tissée des seuls mots que je connais, ceux de la vieille Europe, du romantisme et de ses rêves grecs.

Aussi, ai-je tu, volontairement, avec les sciences, la diversité immense des cultures humaines, pour la même raison nécessaire que je ne les entends ni les unes ni les autres. Pourtant, aucune révolte ne saura se satisfaire de telles limitations, d'une telle absence au monde. Il faudra, à l'inverse, cultiver la présence attentive, l'attention juste au réel des sensations, des êtres et des choses, à l'abri de la néantisation de la conscience, à l'extrême limite de sa béance. Dans le désert de la néantisation industrielle, la révolte commande, hygiène première, de reprendre pied dans le réel et pas uniquement d'accepter, sans réserve ni nostalgie, le départ de l'Autre-prescripteur et la béance qu'il laisse, plus lourdement creusée que jamais. Il faut certes comprendre que l'on est au désert et que ce ne sera que du désert que l'on se révoltera, jamais des paradis artificiels de l'authenticité, mais pour cela il est nécessaire de vouloir des mondes réels, sinon ce n'est que thérapie¹⁰⁹ destinée à supporter le néant industriel et non pas révolte ni sécession.

109 Thérapies de la « pleine conscience », mindfulness en anglo-américain, développées notamment par la psychologue Marsha M. Linehan à Washington à l'endroit des états limites et par le biologiste Jon Kabat-Zinn dans le Massachusetts pour combattre la dépression.

sans Autre que nous-mêmes

La puissance du commun

L'attention et la présence au monde ne constituent qu'une des dimensions de l'immense révolte susceptible de donner à nos vies des formes désirables, une première rupture, modeste, dans la solitude que nous inflige la vie-nue. Il fallait l'envisager en tout premier pour rendre justice à Jacques Ellul qui fut tellement moqué sur ce point, pourtant d'évidence. Mais la solitude est aussi et surtout celle qui protège des autres, qui isole chacun-e d'entre nous dans le désert du Spectacle marchand ; ici commence la difficulté ; d'ici, il faut hausser le ton, même si, tu le sais, indulgent-e ami-e, la grosse voix ne me va pas bien. Mais ici désigne maintenant un champ de bataille, un terrain d'hostilité majeur ; des ami-e-s y font mouvement, y combattent aussi, des ennemis partout, variés, distincts. Une guerre vraiment civile. Si nous avions une âme de chef ou de héros, si l'Autre-prescripteur-de-guerre ne nous avait pas déserté, lui comme tous ses frères, nous t'enrôlerions, courageu-se-x ami-e ! Mais si tel était ton propre désir, gageons que tu aurais cessé de me lire depuis bien longtemps. Avant de former parti et de te complaire aux atrocités que tu diras nécessaires, tu veux d'abord qu'ensemble, de nos yeux plissés de frayeur, nous portions attention aux opérations qui se déroulent déjà, si près, si loin.

Nul besoin d'espionner pour détailler le camp adverse puisqu'il se prétend celui de la paix et de l'absence de conflit, peuplé uniquement d'individus qui se donnent du « citoyen », ni femmes ni hommes, ni d'ici ni d'ailleurs, ni pauvres ni riches, ni jeunes ni vieux, ni intelligents ni stupides, des individus qui peuvent devenir tout ceci à la demande, s'emplissant alors de la substance marchande correspondante. Tous s'emploient frénétiquement à faire société libre, jamais si énervés que des stigmates de quelque discrimination. Ils ne sont certes pas très assurés en leur entreprise ; ils se lamentent souvent sur la déchirure de leur précieux tissu social ; mais entre nostalgie hallucinée d'une unité passée, d'une lumineuse et universelle bourgeoisie moyenne, dont ils se croient tous issus, et les solides moyens de la propagande marchande, et encore la coercition militaro-policière qu'ils abandonnent d'une seule voix à l'État de droit de leur chère société, ils sont tout de même combattifs, certains allant encore voter pour quelques fantoches, d'autres préférant se relever la nuit. Mais tous l'assurent, quand leur société se sera étendue aux dimensions du monde, leur pire des systèmes à l'exception de tous les autres (ils adorent cette boutade si drôle) nous assurera à tous une croissance ou une décroissance (peu importe) durable et le bonus de liberté que la marchandise promet à son désir. Cette immense infanterie, forte de son nombre, prête à tout déréaliser de sa conscience industrielle, ne craint aucun assaut frontal, aussi abandonne-t-elle le soin des opérations à ses ailes, droite et gauche. Elle ne les aime pas, les déteste et les méprise même, mais quelle importance puisque ces enragés se tiennent bien à l'écart et qu'ainsi encadrée, elle peut, paresseusement, se rêver invincible.

À la droite de l'infanterie des citoyens, une phalange de fer, lourdement mécanisée, automatisée bientôt, veut, elle aussi, faire société, mais à sa manière particulière, totalitaire et fasciste. Poursuivant son cauchemar d'ordre libéral, la voici prête à toutes les abominations pour sauver son Autre-prescripteur du désastre moderne, de son terrible et dernier commandement d'avoir à tout laisser indéterminé. Tradition, fidélité, valeurs, il ne lui reste plus que les mots de l'Autre, le tonnerre de ses prescriptions, et c'est maintenant la souffrance des petits autres, de tous les petits autres, qui devra prouver l'éternelle vigueur des prescriptions perdues. Les victimes de cette perpétuelle Shoah témoigneront pour l'Autre-prescripteur qui est mort. La grande troupe des citoyens, libres et créatifs, n'aime guère son flanc droit, cette terrible légion qui toujours la zieute de sa police de proximité et se nourrit des pleurs qu'elle arrache aux quelques égarés qui tombent entre ses mains. Mais qui d'autre envoyer combattre, là où l'ordre libéral ne s'impose pas encore de lui-même, dans les faubourgs de la prospérité, au Tibet comme en Syrie, en Afghanistan comme Irak, en Afrique et dans les banlieues américaines, au Yémen ou ailleurs, dans la poussière de la misère et les salles blanches de la NSA ? La cité entretient donc généreusement sa phalange, lui offrant ses inventions et combien de sa jeunesse ; mais, promis, elle ne l'aime pas, ce n'est qu'un « moindre mal ». Tout au plus se distrait-elle de la vigueur spectaculaire qu'elle lui prête, rêvant de ne pas supporter son fascisme dispendieux en pure perte.

Le camp d'en face ne serait pas bien effrayant s'il n'avait su avancer sans se désunir, si, dans sa progression, il avait distancé son aile gauche tant sa droite ne doit plus nous effaroucher. Écrasée en 1944 par l'infanterie de la société libre, atomisée en 45 du triomphe de la technique, elle ne se formera plus jamais qu'en troupe de supplétifs, branle de mercenaires, asservis à l'empire de l'échange marchand. Même leur bluff technologique ne doit pas nous laisser craindre de tels vaincus qu'un mauvais sondage suffit à chasser de n'importe quel champ de bataille, qu'une campagne de presse ou un indicateur économique médiocre rappelle promptement dans leurs casernes. Il y a plus à se défier de l'aile gauche, sombre et belle, qui a tout pour attirer. Sa vaillance est restée inégalée et, sans mentir, elle peut se dire invaincue, même si elle s'est mise au service de l'empire.

Cette aile gauche, romantique, résistante et indignée, on la reconnaîtra toujours dans la mêlée. Dès le XIX^e siècle, avant tout le monde, elle sentit s'ouvrir le gouffre du néant et s'arma pour sauver l'authenticité du monde et les saintes prescriptions de la tradition, tel Byron défendant les luddistes briseurs de machine et armant la Grèce, ce berceau du monde. Depuis, elle œuvra sans relâche, sauvant le prolétariat naissant de la terrible âpreté bourgeoise, éloignant de ses consolations humanistes jusqu'au désespoir des maîtres. Elle fut notre rempart quand l'Autre-prescripteur, dans une ultime crise de démence totalitaire, écartelé de nazisme et de stalinisme, voulu traîner en esclavage sanglant notre vieux monde. Elle eut toutes les audaces et consenti au sacrifice suprême pour ouvrir la voie à l'infanterie de la société libre. Et aujourd'hui encore, la résistance se

tient debout face à la barbarie nihiliste qui menace sa chère société. Elle enrôle les meilleurs jeunes gens mais ne leur donne plus que des valises à porter, car là est sa tâche moderne, sa courageuse besogne, faire entrer en contrebande dans l'empire de la conscience industrielle les idéaux et les utopies de naguère ou mieux encore en inventer de nouveaux, livrer le rêve et l'utopie à la société libre des individus.

La résistance sait bien que la société va réduire en marchandises les idéaux qu'elle lui offre, les transformer en modes, les oublier ensuite, comme des hypothèses, au désert de sa critique. Elle mesure les risques qu'elle prend ; la société n'aime pas entendre ses prescriptions, elle ne veut se soumettre à aucune, si ce n'est innover toujours ; ses individus, petits souverains tyranniques, creusant sans relâche le néant de leur impuissance, se plaisent à déchirer de leur critique impitoyable tout idéal, toute utopie ; mais qu'importe la mission est si noble... L'infanterie des citoyens ne paie la résistance que de tonfas et de grenades offensives, jamais pourtant elle n'ose se retourner vraiment contre la jeunesse de son aile gauche, elle attend juste le bon moment pour la mener au Panthéon et se recueillir sur sa tombe. La société sait son besoin vital de lubies variées, d'idéaux divers et toujours renouvelés, pour habiter le désert qu'elle ravage d'indétermination perpétuelle. L'individu citoyen peut tout être, tout produire, tout consommer, tout aimer, mais encore faut-il qu'il le désire s'il ne veut pas succomber à son propre néant. C'est ce désir de synthèse, un peu honteux, un peu obscène, qu'il vient chercher nuitamment dans les repères de la résistance, transformés en boutiques de dealer.

Avec la solennité des grands machines de guerre, d'une lenteur lourde de menace, le camp adverse progresse toujours, laissant derrière lui notre désert. Mais nous, qui sommes-nous ? Qui sommes-nous pour apercevoir une machine de guerre à la place d'une société ouverte, libre et généreuse qui n'attend que l'engagement de notre talent pour se réaliser pleinement ? De pauvres paranoïaques laissés pour compte de la liberté triomphante ? Des comploteurs compulsifs, maladroits et aigris ? Des personnes blessées, oui assurément, mais qui ne souffrent pas d'hallucinations ; la machine de guerre ne cesse de proclamer son existence, l'entendrez-vous enfin, ennemis du genre humain ! Guerre au terrorisme ! Guerre aux États voyous ! Guerre économique ! Guerre à la drogue ! Guerre à la fraude ! Guerre à la misère... Ce ne sont pas nos mots mais les leurs. Qui enrôle comme jamais dans son armée et sa police ? Qui développe chaque jour de nouvelles armes ? Qui se dote de drones offensifs ? Qui quadrille nos villes de caméras et s'y promène en armure, dévisageant le monde du viseur holographique de son flash-ball ? Pas d'hallucination, pas de paranoïa, mais une machine de guerre qui se déploie, parfaitement réelle.

Mais qui peut-elle bien affronter ? Encore une fois, contentons-nous d'écouter la société libre. Elle s'explique en toute franchise, elle n'a jamais souhaité la guerre et s'attriste sincèrement que certains ne veuillent décidément pas faire société, mais elle doit bien combattre les renégats de son aile droite comme ceux de son aile gauche. L'aile droite avait cru trouver dans le monde arabo-islamique des supplétifs

sans Autre que nous-mêmes

pour régler à moindres frais une querelle interne dans les montagnes afghanes, elle enfanta un certain Ben Laden ; elle voulut régler une querelle pétrolière dans la plaine mésopotamienne et accoucha de l'État islamique ; tout ceci est franchement inconmode. L'aile gauche, comme à son habitude, trafiquait tranquillement de la paix universelle, de la cohésion sociale, de la justice et de l'écologie et voilà que des bandes de jeunes s'enragent de voir abandonné au cynisme ce que la société ne croyait, de bonne foi, n'être qu'un boniment électoral sans danger. Il lui faut bien affronter les contre-sommets, les occupations et les émeutes. La guerre, elle ne l'a vraiment pas voulu, mais elle saura bien se défendre !

Où sommes-nous sur ce champ de bataille, et de quoi sommes-nous blessés ? Ami-e de toujours, tu le sais mieux que moi et comme j'aimerais entendre ta voix précieuse le murmurer d'innocence ! Mais si tu me lis encore, c'est que toi aussi tu attends nos mots pour t'en reconforter, les voici donc : Nous n'avons aucune place dans la machine de guerre appelée société et de ce simple constat nous lui faisons nécessairement face ; l'aile droite veut entendre l'Autre-prescripteur dont elle est orpheline dans nos cris d'agonie, nous la laissons à sa folie ; l'aile gauche se livre à de coupables trafics, des reliques de l'Autre défunt ou de sa synthèse chimique, réalisée dans le secret de ses comités d'éthique, nous ne parvenons pas à les supporter. Mais pourquoi ? Nulle posture morale ou esthétique dans ce refus, une vraie blessure plutôt : l'Autre-prescripteur nous a déserté et son souvenir même nous meurtrit encore. Aussi, pour garantir l'intégrité de notre esprit, devons-nous le protéger de solitude ou de l'amitié

sans Autre que nous-mêmes

d'autres aussi petits que nous. De cette solitude, nous ne pouvons nous révolter seuls, le commun de l'amitié est notre salut, la société notre perte. Car la société, au sens actuel du terme, si récent qu'il se voile encore des brumes du passé, la société qui se présente à nous donc, n'est que le cauchemar d'un Autre-prescripteur de synthèse.

Il est en effet entendu que cette société possède en son principe même une échelle ou un assesseur, comme on voudra. On y réussit en s'élevant, l'on chute et se relève. Par essence, la société n'est que verticalité, ou, plus exactement, c'est la verticalité qui fait proprement société ; on y monte, on y descend, et la liberté de ce mouvement perpétuel en constitue précisément le fondement. S'arrête-t-il ? La société disparaît et l'humanité dégénère en un état affreux. On ne saurait pas trop dire lequel puisqu'on ne l'a jamais vu, mais il doit bien être abominable, manière de tyrannie, même si au juste on n'a aucun souvenir d'une tyrannie sans hiérarchie... Mais qu'importe ! Au sommet de cette verticalité tant désirée, se trouve la gouvernance, dans l'intérêt de la liberté et du développement, cela s'entend, mais sans faiblesse tout de même, tant les défis du temps sont nombreux, n'oublions pas tous les défis du temps... La gouvernance de l'entreprise doit assurer sa victoire ou au moins sa survie dans la guerre économique, la gouvernance publique doit garantir la liberté contre tous ses ennemis dont la revue vient d'être menée au pas de gymnastique mais qui doivent être bien plus nombreux, puisqu'il faut maintenant débusquer jusqu'aux rentiers de leur propre situation...

sans Autre que nous-mêmes

Cette synthèse d'Autre, qui ne prescrit plus que la hiérarchie du monde et son mensonge de gouvernance nécessaire, nous blesse en pénétrant notre esprit alors même qu'il n'a plus les moyens de s'en défendre par une prescription contraire et pas même de la déréaliser. Le credo paradoxal de la société libre « il n'y a pas d'autre monde possible » déchire notre esprit. Aussi, délaissés par notre Autre-prescripteur, pour soigner nos plaies, nous nous sommes déserté nous-mêmes et, depuis, nous chérissons l'exil en ce désert de liberté. Jamais nous ne retournerons dans l'esclavage de Pharaon, il nous a abandonnés ou nous avons fait sécession, le point n'est pas clair, mais la servilité nous a quittés, définitivement. Pour nous révolter de la solitude de notre liberté nouvelle, il nous faut sauver l'intégrité de notre conscience, de notre esprit libre, et pour cela en confier la défense à des ami-e-s qui ne risquent pas de le déchirer de leur Autre-prescripteur, serait-il parfaitement synthétique comme celui des citoyens. Ces ami-e-s ont accepté, comme nous, le désert, se sont déserté-e-s elles-mêmes et eux-mêmes, apprivoisant cette faiblesse insigne, tribu d'une liberté qu'elles et ils n'ont pas choisie mais qui les constitue. Elles et ils prennent soin de notre esprit comme nous protégeons le leur et dans ce commun d'attention, rêvant de Commune, nous existons pleinement sans Autre-prescripteur¹¹⁰.

Au vrai, la prescription de parvenir n'est pas la seule que lance la société libre à ces citoyens, il en est une autre, plus récente, qui jour après jour s'étend aux proportions d'une religion apocalyptique. Si sa

110 Magie de la langue du droit et de son indicatif présent à valeur d'impératif. Il faudrait évidemment user du conditionnel futur, mais quelle tristesse ce serait !

sans Autre que nous-mêmes

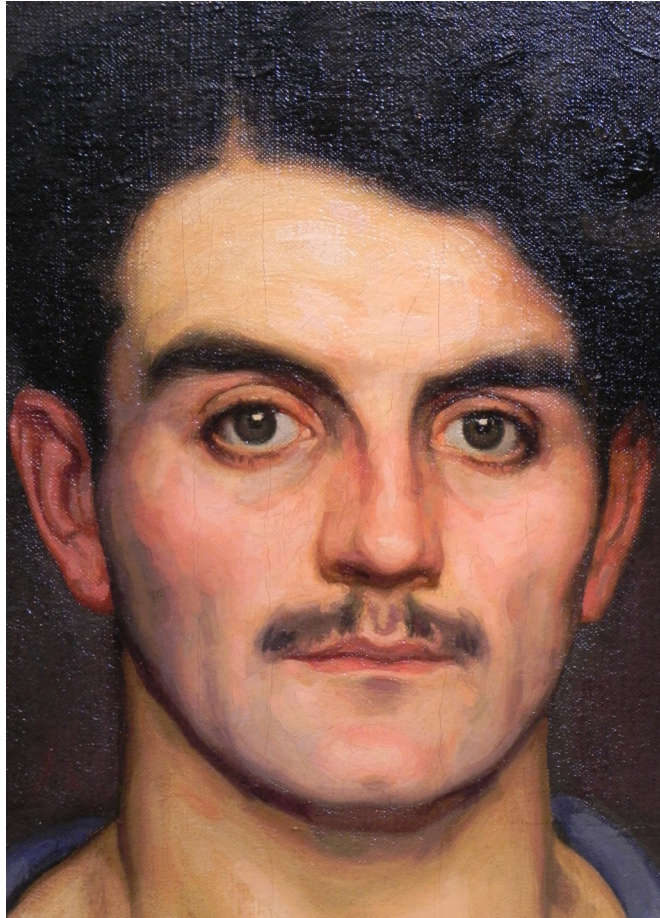
farce grotesque ne nous distrayait pas un instant, assurément elle nous blesserait affreusement. Voici l'ultime commandement, mot d'ordre insensé : « sauvez le monde ! ». Le citoyen doit sauver le monde... de la pollution, des crises économiques, de la croissance, de la stagnation, du réchauffement, de la déforestation, de l'extinction des espèces, des famines, des épidémies, des migrants apolitiques, des radicalisés, du fascisme, des manipulations génétiques, de l'intelligence artificielle, de la crue millénaire, du tremblement de terre du siècle, à moins que ce ne soit le contraire, de quelque géocroiseur d'autant plus surnois qu'on ne l'a jamais observé... de toute une apocalypse de bazar, délire bien floride, directement mis en scène par l'industrie du spectacle elle-même. « Sauvez le monde ! », voici la dernière justification des gouvernants et le rêve même d'une gouvernance mondiale, d'un empire du vide enfin étendu aux dimensions de la planète. Ce commandement apocalyptique devrait nous blesser, mais il est si évident qu'il n'émane d'aucun Autre mais uniquement du désarroi de la multitude que ce dernier a désertée, il est si facile à déréaliser, les catastrophes annoncées sont si manifestement de la responsabilité des gouvernants qui prétendent nous en protéger, que ce gros chagrin d'orphelin préférant imaginer tous ses jouets détruits plutôt que le manque et l'abandon qui seront son foyer, cette intuition rageuse du monde-non-plus-monde, sont à tout prendre plus touchants que blessants.

La société, pour s'excuser de nous gouverner, se donne des antagonistes à sa mesure ; trop faibles, trop petits, elle ne nous désigne pas parmi ses ennemis. Ne le regrettons pas ! Ne cherchons

sans Autre que nous-mêmes

pas à éprouver notre puissance naissante sur une machine de mort qui ne nous est pas destinée ! L'industrialisation de la conscience nous a laissé pour toujours fragiles et blessés mais aussi révoltés de la solitude que nous impose le triomphe de la liberté en notre esprit. Nous voici, en ce siècle nouveau, affranchis de la servitude volontaire, ni esclave ni maître, prêts à toutes les destitutions. En ce sens, notre sécession est définitive, exil hors d'une société formée uniquement pour donner corps au spectre d'une chimère qui a pourtant péri sous ses yeux. Cette sécession ne peut être personnelle, nous avons déjà expliqué pourquoi ; elle ne s'autorise que du commun de quelques ami-e-s. Tous ces communs, toutes ces formes-de-vie infiniment variées, n'aspirent ni à parvenir ni à croître, ni à conquérir ni à gouverner, uniquement à former Communes, de leurs conflits et de leurs solidarités. Mais avant cela, d'autres révoltes sont encore nécessaires pour qu'adviennent des mondes autonomes, des destitutions qui ne soient pas synonymes d'apocalypse, les révoltes de sameness.

sans Autre que nous-mêmes



Musée Basque et de l'histoire de Bayonne

sans Autre que nous-mêmes

Révoltes de sameness

Seule la révolte échappe à la néantisation de la conscience, mais une révolte parfaitement nouvelle, celle-là même qui se dresse contre la déréalisation industrialisée, contre le fonctionnement même de l'esprit humain porté dans l'économie, contre la capacité à penser qu'une chose pourrait être différente de ce qu'elle est, à la nier alors qu'elle existe bel et bien ou à en faire l'hypothèse alors que rien ne la manifeste encore ou ne la manifestera jamais, dès lors que cette faculté humaine s'est transformée en mode de dissipation s'imposant aveuglément, de sa seule efficacité souveraine. Cette révolte à laquelle nous appelons trouve son origine dans l'extension de la conscience aux dimensions du monde que réalise déjà la société technicienne, elle ne nie cette extension en aucune façon et, pas plus, elle ne propose la chimère d'un retour en arrière. L'intelligence est d'ores et déjà devenue artificielle en ce sens que le mode de fonctionnement de l'esprit est sorti des crânes humains pour coloniser désormais les mécanismes économiques, sélectionnant parmi les activités des

femmes et des hommes celles qui survivront de celles qui disparaîtront, perpétuelle extension du champ des possibles dans des directions aléatoires, afin de livrer à la compétition sociale, pour décantation, la matière la plus abondante.

Les esprits, que le cynisme n'a pas complètement rongés, perçoivent parfaitement le désastre d'un tel fonctionnement collectif au point qu'il n'est pas nécessaire de l'illustrer encore. Mais voit-on suffisamment que cette catastrophe s'origine de la conscience elle-même ? Que nos objets de conscience ne soient pas réels, telle est la souffrance première, tel est le scandale qui nous ne supportons naguère que de l'étroitesse même de nos esprits et des prescriptions qui la peuplaient. Certes, la déréalisation nous protégeait des affreuses blessures déjà évoquées ; le réel ne déchirait plus notre esprit dès lors que ce dernier parvenait à le déréaliser et, depuis le néolithique, cela ne nous posait pas grand problème puisque nous avons installé dans un coin de notre conscience un Autre qui prescrivait la persistance des éléments déréalisés, la persistance de nos pensées. Mais voici que ce maître s'est évaporé dans une dernière prescription d'avoir à tout néantiser. Comment, dès lors, ne pas se perdre soi-même¹¹¹ ? Comment

111 La question a été merveilleusement posée par Sadegh Hedayat (1903-1951) dans *La chouette aveugle*, 1936, traduction Roger Lescot, éditions José Corti : « *Le cours de mes pensées se figea. Une vie singulière s'éveilla en moi ; mon existence se trouvait liée à celles de toutes les créatures qui m'environnaient et de toutes les ombres qui frissonnaient autour de moi. J'étais profondément, indissolublement uni au monde, au rythme des êtres et de la nature. Par des fils invisibles, un courant morbide s'était établi entre moi et tous les éléments. Aucun rêve ne me semblait contraire à l'ordre naturel. Je pouvais pénétrer aisément les secrets des vieilles miniatures, ceux des livres de philosophie les plus ardues, et la bêtise éternelle des formes et des espèces, car, à cet instant, je participais à la gravitation de la terre et des cieux, à la*

sans Autre que nous-mêmes

s'animer autrement que du mouvement commun au troupeau ou de celui propre à son meneur ? Autrement qu'un fan cosplayé de son idole ? Qu'un consommateur de sa marchandise ? Qu'un militant de son camion-sono ?

Nous avons déjà livré la réponse générique : en se tenant courageusement au bord de ce manque d'être qui depuis toujours caractérise notre esprit humain ; mais ni pour l'accepter d'une méditation résignée, ni, dans une frénésie mauvaise, pour le combler, au mieux de marchandises spectaculaires et au pire de l'authenticité douteuse d'un Autre-prescripteur-de-contrebande ; pour garder plutôt ce vide en tension, l'habiter d'une perpétuelle révolte puisque désormais persister veut dire se révolter. Naturellement, se tenir sur le bord du manque d'être conduit à vouloir que le monde lui-même ne se modifie jamais, garantie ultime que la conscience qui l'appréhende pourra elle-même subsister à l'identique. C'est la sameness de l'autisme, ce soin de l'âme consistant à s'étourdir de la persistance du réel, prouvée de répétition, à tenter ainsi de se guérir l'esprit de la mutabilité qui le ronge. Mais, généralement, l'apaisement ne survit pas à cette affirmation compulsive du même qui laisse la conscience

croissance des végétaux, aux mouvements des êtres animés. Le passé et l'avenir, le proche et le lointain ne faisaient plus qu'un avec ma vie émotive. En de telles conjonctures, chacun cherche refuge dans une habitude solidement enracinée, une manie : le buveur boit, l'écrivain écrit, le sculpteur sculpte, bref, chacun a recours, pour mettre fin à son tourment, au mobile le plus puissant de sa vie, et c'est alors qu'un véritable artiste peut tirer de lui-même des chefs-d'œuvre. Mais moi, moi qui n'avais aucun talent, moi, misérable décorateur de cuirs d'écrivoires, que pouvais-je faire ? Habitué à produire en série des images sèches, luisantes, sans âme, que pouvais-je dessiner qui devint un chef-d'œuvre ? » p. 50 et 51.

sans Autre que nous-mêmes

plus démunie encore. La structure autistique pose la question et livre elle-même la solution ; ce qui garantit le plus efficacement la persistance des idées, c'est leur valeur propre, leur pertinence, leur vérité au sens aristotélicien d'adéquation de l'idée à la chose. Cette bordure de l'esprit, qui empêche les idées et les désirs de s'en évanouir trop rapidement, se trouve bâtie de compétences spécifiques que l'on nomme généralement affinités. Ce sont ces compétences qu'il convient de protéger et de développer alors même que, paradoxe suprême, elles s'opposent précisément à l'indétermination de la société technicienne.

Fomenter des compétences

La conscience industrielle nous a fait entrer dans un univers de technique, le point est indiscutable ; à l'évidence la science progresse régulièrement. Mais le mouvement est complexe sinon paradoxal. À mesure que grandissent les sciences et les techniques, les compétences de chacune et de chacun à les comprendre et à les manipuler diminuent, les machines ne font pas de nous des ingénieurs, mais des prothèses qui accomplissent les tâches qui sont hors de leur portée, finalement imaginer et désirer. Pour que le monde soit vraiment indéterminé au point que tout ce qui est possible puisse advenir effectivement, comme l'avait prédit Gabor, il faut que les individus qui le peuplent ne soient plus en mesure de le conserver en son état présent ou de le transformer selon leur volonté propre. En ce sens, nous nous trouvons pris dans un mouvement de dépossession

sans Autre que nous-mêmes

parfaitement létal auquel il convient de résister avec la dernière énergie, sachant qu'aucune émancipation ne sera possible si nous abdiquons notre capacité à agir sur le monde.

L'esprit qui déréalise, sans un Autre pour lui prescrire la persistance du réel qu'il a transformé en intellection, ne peut affirmer cette persistance qu'en matérialisant ses idées, par un chemin inverse et symétrique à celui qui conduit à la prise de conscience. Pour ce faire, il lui faut des compétences, des compétences qui dans un sens transforment le réel qu'elles appréhendent en idées afin de n'en pas déchirer la conscience mais qui, à l'inverse, offrent aux idées ainsi formées la persistance que l'esprit ne peut plus garantir, une persistance obtenue par leur mise en application, en pratique. On conçoit ainsi que compétences et techniques sont diamétralement opposées sur le cercle de la civilisation. La technique, projection du mécanisme de conscience dans le monde, dématématise l'environnement dans un mouvement prométhéen que rien n'arrête, le modifiant en permanence afin de le plier aux impératifs de l'économie ou de l'écologie ; alors que la compétence, que l'on pourrait dire à l'inverse artisanale, matérialise l'idée (qu'elle vienne de la tradition, d'une libre réflexion ou d'un mélange des deux, c'est indifférent) en un objet qui la porte (nouveau ou pas, là n'est pas la question), comme le boulanger matérialise sa conception du pain, inventive ou traditionnelle, en le pétrissant et le cuisant, comme le médecin matérialise sa conscience toute personnelle du patient en un diagnostic et une thérapie, comme un professeur offre un instant à ses connaissances, ses doutes et ses réflexions la forme stable d'un

enseignement qui sera pour l'élève le point, un temps fixe, sur lequel il fera porter le levier de sa propre réflexion. Le blé, le patient, l'élève s'en trouvent modifiés, parfois métamorphosés, mais dans les limites absolues que l'on se représente aisément. La compétence artisanale ne se mêle nullement de changer le monde, même si elle le modifie modestement ; elle rend à l'esprit sa stabilité, elle façonne l'Être de sa bienveillance modeste. La technique étend au contraire la labilité mentale aux dimensions du monde, ne laissant rien subsister que de précaire, transmutant les substances en hypothèses, éradiquant toute réalité du désert de notre conscience faite industrie, si ce n'est une universelle gouvernance. La société technicienne ne procède nullement d'une extension, d'un développement des compétences, elle s'origine d'une perte, d'un manque fondamental, de l'absence de prescription d'avoir à perdurer. Telle est l'absolue solution de continuité entre les compétences, mêmes les plus étendues, et la technique aussi rudimentaire soit-elle encore.

On perçoit très concrètement comment les compétences fomentent la révolte contre la société technicienne ; comment au sein de chaque profession, de chaque métier, un front se dessine déjà, qui oppose, à force de plus en plus ouverte, ceux qui se révoltent de leur fragilité moderne en s'appliquant à donner forme à leurs savoirs, à leurs idées et à leurs convictions avec d'autant plus de vigueur qu'ils les savent objectivement et définitivement fragiles, vivant leur désertion de la puissance de leurs compétences, à ceux qui, formant le camp adverse, s'emploient à évaluer toutes les méthodes, espérant ainsi dégager une prescription de synthèse, toujours mouvante,

absolument tyrannique, faite d'objectifs à atteindre, et de moyen à mettre en œuvre pour y parvenir. La propagande de la société technicienne tente d'opposer les anciens aux modernes, la tradition à l'innovation, mais chacun voit bien sur son lieu de travail sous quelle bannière technicienne se rangent les partisans de l'ordre et à l'opposé la créativité des tenants des compétences et des savoir-faire en guerre contre la prétendue modernisation des entreprises et des services¹¹². Il est vrai qu'il existe bien des nostalgiques de l'Autre-prescripteur, tenants désespérés d'une tradition morte, mais ils n'habitent pas chez nous. La grande infanterie de la société technicienne les a enrôlés en son aile droite, SO de la CGT, parfaits auxiliaires des CRS, ou en son aile gauche, militants défenseurs de tout, liberté-égalité-fraternité, mais toujours au service des pires canailles se disputant de corruption et de vulgarité. S'il existe bien des anciens à opposer aux modernes, ils se sont faits supplétifs de la société technicienne.

L'enjeu des compétences est de vivre en moderne, en l'inéluctable désert de la conscience industrielle. Dans ce désert, exister c'est se révolter ; accepter ou nier sa situation, c'est mourir à soi-même, se réduire à un rouage d'une machine qui dépasse définitivement l'entendement et sur laquelle on n'a aucune prise ; c'est laisser désirer et prescrire son existence par la marchandise

112 Albert Camus a bien montré dans *L'homme révolté*, Gallimard, 1951, que la société a fait son fonds de commerce d'une conception adolescente de la révolte comme transgression alors qu'au contraire la révolte s'anime de l'esprit de midi, qu'elle ne cherche pas à repousser des limites mais à les poser et à les faire respecter, à mettre fin aux excès. Le non de l'homme révolté « signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière », p. 27.

sans Autre que nous-mêmes

autoritaire, bracelet connecté, mouchard électronique et autre liké au marché de la détresse affective ; et finalement se résoudre à ne nourrir son pauvre narcissisme que de la jalousie et de la manne moisie abandonnées en bons d'achat par les divinités de synthèse qui hantent nos cauchemars de galeries marchandes, Développement personnel et Résultat. Il ne faut faire preuve d'aucune complaisance envers le système technicien et toujours lui résister de notre attention et de nos compétences, s'opposer aux dépossessions que perpétuellement il exige, chercher à connaître les réseaux comme les terres qu'il parcourt, les machines complexes comme les forêts primaires, les circulations de toutes sortes autant que l'immobilité de la montagne qui nous surplombe, les processus de fabrication et de distribution autant que les êtres eux-mêmes, les technologies et l'administration de la chose publique comme tout le réel ; non pour les accepter en une masse indifférenciée, ni non plus, en sens inverse, dans le projet de nous y infiltrer, caressant la ruse sournoise de quelque sabotage ; non, uniquement pour acquérir la capacité d'affronter le chantage au chaos que ne manque jamais de proférer la société des citoyens, chaque fois que l'on tente un instant d'écarter ses prescriptions paradoxales et mortifères. La tâche est immense, collective assurément : ne pas laisser la complexité industrielle, et la fragilité qui en résulte, prendre de court nos compétences, ne pas laisser se creuser un écart qu'un beau jour toute notre attention au monde ne pourrait plus réduire.

sans Autre que nous-mêmes

Destituer nous-mêmes

Pas de compétences sans mise en garde immédiate. Nécessaires pour habiter le champ douloureux du manque de stabilité, les compétences ne doivent pas l'occulter, chercher l'apaisement de la souffrance que sa béance causera toujours à l'esprit ; sinon elles se mettent au service de l'institution, c'est-à-dire de la nostalgie de l'Autre-prescripteur, romantique au mieux, fasciste au pire. La révolte elle-même ne peut être qu'un mouvement dans le champ de la douleur que nous cause notre manque constitutif, sinon elle figure la révolution vers une nouvelle institution. Pourtant, la révolte n'a rien d'éphémère, car toujours nous devons habiter la béance douloureuse de notre esprit.

À l'évidence, l'Autre-prescripteur s'est suicidé. Mais, immédiatement et contre toute vraisemblance, des hordes amères ont prétendu l'avoir destitué. C'est que toujours menace un Nous terrible dès que s'estompe l'Autre-prescripteur ; il est nécessaire de le destituer à son tour. Comme nous estompons le *même* de notre révolte de sameness, il nous appartient de nous destituer *nous-mêmes*, contre les injonctions de la psychologie courante, du développement personnel ou du matérialisme spirituel comme le nommait déjà Chögyam Trungpa ; toute une idéologie qui se plaît à décrire, pour les déplorer, des conduites qu'elle estime tournées vers l'échec volontaire ou la prise de risques inutiles. Elle enseigne que de tels

comportements matérialisent l'angoisse en une peur précise ; qu'ils permettent d'évacuer la culpabilité au moyen d'une punition que l'on s'infligerait à soi-même ; qu'ils manifestent la crainte d'une sanction prononcée par autrui, laquelle viendrait nous atteindre dans notre intimité, sanction évitée au moyen d'une auto-punition ; qu'ils solliciteraient même quelque figure de l'Autre afin de vérifier que ce dernier vient bien au secours du sujet, qu'il existe donc, et lui prescrit de vivre puisqu'il lui a permis de surmonter l'épreuve ordalique¹¹³. Ces explications, passionnantes en leurs détails, forment en leur ensemble et en leur diffusion obsédante un catéchisme du bonheur bien moins sympathique. Ce qui est en jeu n'est rien moins que la résistance à la prescription technicienne d'avoir à donner à une situation son plus complet développement ; ne pas permettre à ses compétences de prescrire la suite de son existence ; ne pas les laisser dégénérer en technique ; mais, au contraire, reconnaître doucement, sans éclat ni ostentation, tendrement presque, la part du manque, douloureuse et inévitable, sauf au prix de l'aliénation.

À l'inverse des injonctions au développement personnel et des métaphysiques de l'épanouissement, on peut percevoir bien des comportements humains comme des refus de parvenir, c'est-à-dire des destitutions de la situation en ce qu'elle prétend instituer notre devenir. Ce sont alors des comportements restitués en leur dignité, plutôt sains, qui laissent leur place tant à la douleur qu'à la joie, des comportements que nous avons tous expérimentés avec bonheur. Destituer une institution, ce n'est pas autre chose. Destituer la justice,

113 Et je passe sur des théories psychanalytiques toujours plus élaborées.

sans Autre que nous-mêmes

l'hôpital, une entreprise ou tout autre, c'est uniquement les pousser à contempler la béance autour de laquelle ils s'agitent, les faire accéder ainsi à la tristesse qu'engendre le manque des idéaux magnifiques ou sordides dont ils se revendiquent, les rendre à la bienveillance triste et tendre sans laquelle ils ne sont rien.

Des amis imaginaires aux Communes

Résister de nos compétences aux dépossessions est nécessaire, destituer aussi, mais ce n'est rien si la révolte ne suit immédiatement résistance et destitution, car il nous reste encore à nous doter d'une véritable capacité offensive, à découvrir des mondes habitables qui puissent constituer des alternatives suffisamment complètes pour rendre la sécession désirable. Les compétences de chacun.e doivent pouvoir s'agréger en formes-de-vie matériellement possibles. En écrivant ces lignes, me revient le souvenir très mièvre d'une chanson de mon enfance que Jean-Max Rivière écrivit en 1965 pour Françoise Hardy sur une musique de Gérard Bourgeois :

*Beaucoup de mes amis sont venus des nuages
Avec soleil et pluie comme simples bagages
Ils ont fait la saison des amitiés sincères
La plus belle saison des quatre de la terre*

sans Autre que nous-mêmes

Ami-e à qui j'écris, tu es à cette heure encore dans les nuages ou tu y es retourné-e ; nous n'avons à ce jour que la fidélité des oiseaux de passage, même si dans nos cœurs est gravée une infinie tendresse comme dit la chanson.

Combien de lecteurs du petit ouvrage, À nos amis¹¹⁴, et combien d'ami-e-s qui se soient pas imaginaires ? Combien dans les ZAD et dans les cortèges de tête ? À supposer même qu'ils ne se perdent pas ainsi dans quelque communauté terrible. Là se trouve la tâche immense, rendre corps à nos ami-e-s imaginaires et un jour, ensemble, faire Commune, s'offrir, dans le monde, cette stabilité que nos esprits ne peuvent plus produire, donner à nos compétences une matière dans laquelle puissent se graver nos idéaux bizarres et variés, nos histoires singulières, nos rêves comme nos certitudes. Pour cela, l'urgence absolue est précisément de ne rien sacrifier à l'urgence, de nous éterniser même, de ne jamais rejoindre, dans un désir précipité de victoire, les supplétifs de la grande infanterie technicienne, ni d'un côté ni de l'autre ; tout simplement parce que nous ne sommes pas en guerre, ou alors uniquement contre le néant, que notre révolte est celle de l'esprit, sans haine de soi, pour en protéger l'intégrité et nullement le sacrifier au combat. Mais, comme notre esprit n'a été conduit à devoir se révolter que sous l'effet d'un phénomène social et historique précis, l'industrialisation de la conscience, et non pas en raison d'une complexion propre qui aurait brutalement dégénéré, de même, notre révolte ne peut se limiter à une manifestation de la conscience, il lui faut exister dans la réalité de mondes effectifs, dans

114 Comité invisible, éditions La fabrique, 2014.

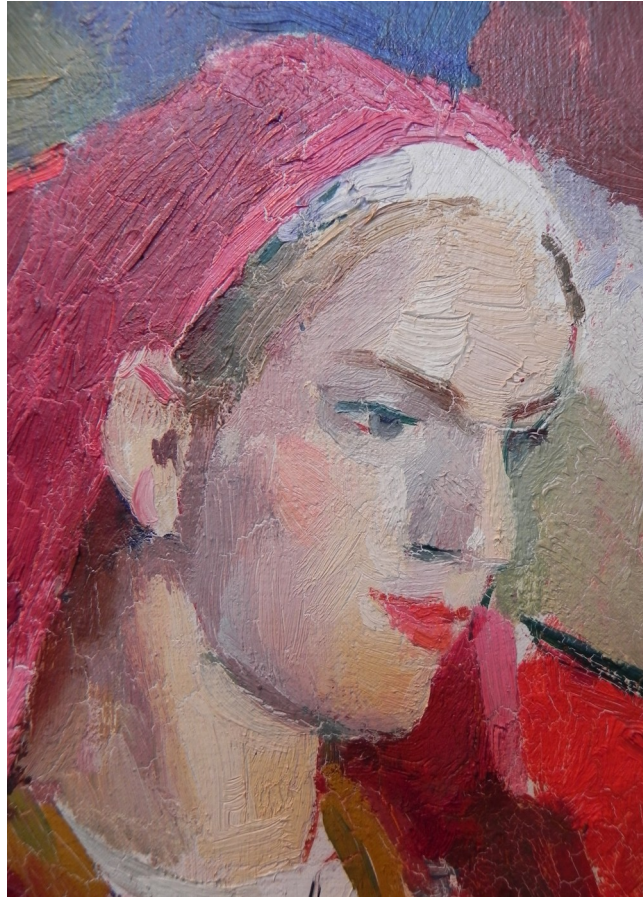
sans Autre que nous-mêmes

des communs réparés d'esthétique, d'attention, de compétences et d'amitié contre la labilité excessive qui dilate nos esprits et les dévore dans même mouvement. Nous, qui acceptons la révolte, formons de nos vies des Communes diverses et variées, antagonistes ou alliées ! Que nous puissions y chérir des mondes réels !



Musée d'art et d'archéologie de Compiègne Antoine Vivenel

sans Autre que nous-mêmes



Musée Basque et de l'histoire de Bayonne

sans Autre que nous-mêmes

Table des auteurs

Adorno.....	182
Agamben.....	179
Arendt.....	179
Asperger.....	133
Bain.....	25
Bataille.....	80
Bauman.....	104
Ben-Ari.....	55
Bergeret.....	112, 115, 125
Bleuler.....	133
Bolk.....	18
Botticelli.....	71
Bourgeois.....	225
Bowlby.....	54
Byron.....	206

sans Autre que nous-mêmes

Camus.....	221
Cauvin.....	72
Céline.....	70
Chateaubriand.....	175
Chiland.....	112
Chögyam Trungpa.....	3, 151 sv, 162, 170, 223
Claparède.....	25
Collectif mauvaise troupe.....	3
Comité invisible.....	3, 166, 226
Cyrano de Bergerac.....	190
Darwin.....	14, 16
Debord.....	177, 182
Deutsch.....	125
Digard.....	72
Dostoïevski.....	135
Duby.....	91
Duchamps.....	100
Durand.....	85
Eisenberg.....	135
Ellul.....	3, 176 sv, 191, 203
Epstein.....	151
Forest.....	83
Freud.....	40, 61, 111, 116, 118
Freudenberger.....	187

sans Autre que nous-mêmes

Gabor.....	176, 218
Girard.....	56
Gould.....	18
Grandin.....	141
Groupe μ	3, 68
Hardy.....	225
Hedayat.....	216
Hegel.....	116
Hume.....	93
Internationale situationniste.....	3
Jung.....	82
Kabat-Zinn.....	202
Kanner.....	13, 69, 132 sv, 135, 196
Kant.....	125
Kanwisher.....	55
Kawaiï.....	151
Kerényi.....	82
Lacan.....	60 sv, 115 sv, 134
Laurent.....	3
Lautréamont.....	135
Lefort.....	3, 134 sv

sans Autre que nous-mêmes

Léger.....	141
Leibniz.....	37
Linehan.....	202
Luminais.....	184
Maleval.....	3, 136
McCulley.....	66
Miller.....	3
Mottron.....	136
Nietzsche.....	26
Pascal.....	135
Perrault.....	71
Poe.....	135
Proust.....	135
Radin.....	82
Ratai.....	55
Riesel.....	104
Rivière.....	225
Robertson.....	55
Rommeluère.....	151, 156
Rowling.....	61
Ruhlen.....	72

sans Autre que nous-mêmes

Schiller.....	14
Sellin.....	141
Semprun.....	104
Spencer.....	25
Spinoza.....	38
Suskind.....	141
Tammet.....	141
Tiqqun.....	3, 185, 188 sv, 197
Uexküll.....	37
Vaihinger.....	125
Vandermeersch.....	85
Veyne.....	88, 102
Williams.....	141
Wilson.....	135
Winnicott.....	125

sans Autre que nous-mêmes



Musée du Louvre

sans Autre que nous-mêmes

Table des matières

Le réel à l'assaut de l'esprit.....	7
L'animal fabuleux du Moustérien, bête manquante.....	11
<i>Le Moustérien.....</i>	<i>11</i>
<i>La vie-nue.....</i>	<i>13</i>
<i>Le manque de persistance.....</i>	<i>16</i>
<i>La conscience.....</i>	<i>21</i>

sans Autre que nous-mêmes

La horde des esthètes.....	29
<i>Déréaliser.....</i>	29
<i>Joie et jeu.....</i>	37
<i>Esthétiser le monde.....</i>	40
<i>La manière aurignacienne.....</i>	43
<i>Manière inconsciente.....</i>	48
La horde des bienveillants et leurs affinités défensives.....	53
<i>Les doubles.....</i>	56
<i>Les intérêts.....</i>	58
<i>Les affinités défensives ne purent éviter la déchirure de la conscience.....</i>	59
La conscience déchirée.....	65
<i>En danger de perdre l'usage du langage, l'homme céda sa parole à</i> <i>L'Autre-prescripteur.....</i>	65
<i>Et l'Autre-prescripteur guida l'homme.....</i>	71

sans Autre que nous-mêmes

Les pitoyables aventures de l'Autre-prescripteur.....	79
<i>L'empire de l'Autre-prescripteur.....</i>	<i>81</i>
<i>L'Autre-prescripteur se fait transcendant.....</i>	<i>86</i>
<i>L'Autre-prescripteur se roule en boucle.....</i>	<i>90</i>
<i>La liberté industrielle illumine l'Autre-prescripteur.....</i>	<i>95</i>
Les formes mentales de la liberté.....	107
L'Autre-prescripteur en l'esprit.....	115
<i>Les présences de l'Autre-prescripteur dans la structure psychotique.</i>	<i>115</i>
<i>Le manque de l'Autre-prescripteur sublimé en Loi, la structure</i> <i>névrotique.....</i>	<i>118</i>
<i>Quand la position de l'Autre-prescripteur ne fait pas structure, l'état</i> <i>limite.....</i>	<i>124</i>

sans Autre que nous-mêmes

L'esprit sans Autre-prescripteur, structure autistique.....	131
<i>Petite histoire de la structure autistique.....</i>	133
<i>Un plateau et sur ses bords des intérêts et des doubles.....</i>	137
<i>Liberté industrielle et autisme.....</i>	144
Renoncer à toute structure, la voie bouddhique.....	149
<i>Notre fable dans les mots du bouddhisme.....</i>	152
<i>Pas une fable, mais un chemin.....</i>	165
Vivre libre... ou essayer.....	173
Les formes-de-vie naissent de la révolte.....	175
<i>La révolte selon Jacques Ellul.....</i>	175
<i>La révolte contre la vie-nue.....</i>	177
<i>La révolte contre la communauté terrible.....</i>	185

sans Autre que nous-mêmes

Révoltes d'aloneness.....	195
<i>L'esthétique de l'attention et la présence attentive.....</i>	<i>198</i>
<i>La puissance du commun.....</i>	<i>203</i>
Révoltes de sameness.....	215
<i>Fomenter des compétences.....</i>	<i>218</i>
<i>Destituer nous-mêmes.....</i>	<i>223</i>
<i>Des amis imaginaires aux Communes.....</i>	<i>225</i>
Table des auteurs.....	229